

THESE UNIVERSITE RENNES 2

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE RENNES 2
Mention : Psychopathologie
Ecole doctorale Sciences Humaines et Sociales

présentée par

David FRADET

Préparée à l'Unité de Recherche n° 4050
de l'Université Rennes 2
Psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social

La dépersonnalisation

Étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène

Thèse soutenue le 09 Septembre 2017
devant le jury composé de :

Pascale MACARY - GARIPUY
Professeur des Universités (Psychologie clinique), université Toulouse Jean Jaurès
rapporteur

Pascal LE MALEFAN
Professeur des Universités (Psychopathologie), université de Rouen
r*apporteur*

Yohan TRICHET
Maître de Conférences HDR (Psychopathologie), université Rennes 2
examinateur

Alain ABELHAUSER
Professeur des Universités (Psychopathologie), université Rennes 2
directeur de thèse

UNIVERSITÉ RENNES 2 – HAUTE BRETAGNE
Unité de Recherche - Psychopathologie, nouveaux symptômes et lien social
École Doctorale – Sciences Humaines et Sociales

Sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

*** LA DEPERSONNALISATION ****
Étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène

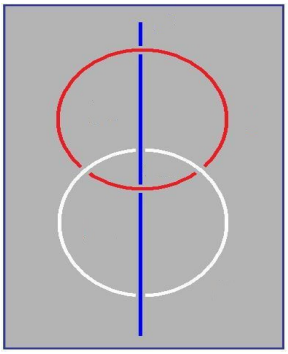
Thèse de Doctorat
Présentée par David FRADET

Directeur de thèse : Alain ABELHAUSER

Soutenue le 09 Septembre 2017

Jury :

Mme Pascale MACARY-GARIPUY, Professeur de psychopathologie, Toulouse
M. Pascal LE MALEFAN, Professeur de psychopathologie, Rouen
M. Yohann TRICHET, Maître de conférence en psychopathologie, Rennes 2
M. Alain ABELHAUSER, Professeur de psychopathologie, Rennes 2



résumé :

La dépersonnalisation, un trouble au cœur de l'être. Le sujet atteint par cette pathologie a la sensation que la vie est un rêve ou une illusion tout en ayant conscience d'un temps où il lui semblait qu'il était plus ancré dans la réalité. Son rapport au corps est extrêmement modifié et celui à l'environnement aussi (déréalisation). Cette perte de sens peut conduire à la dépression et à une apathie générale. Le sujet ne se sentant plus arrimé à la réalité a tendance à se replier sur lui-même. A l'heure actuelle il n'y a pas d'accord sur la symptomatologie de la dépersonnalisation et elle contient assez de tableaux différents, selon les auteurs, pour permettre l'élaboration des théories les plus diverses. Symptôme, syndrome ou mécanisme de défense, nous retrouvons la dépersonnalisation à l'occasion de multiples pathologies et elle est observable dans toutes les structures. Consécutive à la forclusion du Nom-du-Père ou encore conséquence d'un traumatisme, son caractère transnosographique laisse à penser qu'elle est étroitement liée à la structure même du sujet. De l'Unheimlich de Freud à l'Extime de Lacan, la dépersonnalisation vient souligner la question de l'identité et pointe sa nature structurale.

Mots clés :

Dépersonnalisation, déréalisation, distance, distanciation, verfremdung, effet de distanciation, verfremdungseffekt, identification imaginaire, corps, identification symbolique, perte, aliénation, séparation, bi-localisation, sujet, objet a, phallus, poinçon, Autre, jouissance Autre, jouissance phallique, refoulement, traumatisme, innenwelt, umwelt, Réel, Symbolique, Imaginaire, structure, signifiants, manque, symptôme, fantasme, surmontement, inquiétante étrangeté, extime, unheimlich.

Abstract :

Depersonalization is a disorder within the self. Subjects suffering from this disorder feel that life is a dream or an illusion, whilst being aware of a time when they felt they were more grounded in reality. Their bodily sensations and perception of the outside world are severely altered (derealization). This loss of sense can cause depression and general apathy. As the subject no longer feels grounded in reality, they tend to become withdrawn. There is currently no agreement as to the symptoms of depersonalization, for which different authors have quite different tables, allowing extremely diverse theories to be put forward. Depersonalization is variously described as a symptom, a syndrome, or a defence mechanism in a large number of disorders, and it can be observed in all structures. Following foreclosure of the Name-of-the-Father or as a result of trauma, its transnosographic dimension suggests that it is closely linked to the structure of the subject itself. From the “uncanny” (*unheimlich*) described by Freud to Lacan’s “extimacy”, depersonalization emphasises the issue of identity and highlights its structural nature.

Key words :

Depersonalization, Detachment, verfremdung, Distance, distanciation, verfremdungseffekt, imaginary identification, body, symbolic identification, loss, aliénation, separation, bi-location, subject, objet petit a, phallus, Other, jouissance, repression, trauma, innenwelt, umwelt, Real, Symbolic, Imaginary, structure, signifiers, withdrawal, symptom, fantasy, overcoming, uncanniness, extime, unheimlich.

Remerciements :

Je tiens, sincèrement, à exprimer ma gratitude envers Alain ABELHAUSER pour la qualité de son accompagnement tout au long de ce travail de recherche, pour ces interventions éclairantes, pour la justesse de son suivi et enfin pour sa patience.

Mes remerciements vont également à ceux qui ont accepté d'évaluer cette recherche. Je remercie les membres du jury, Pascale MACARY-GARIPUY et Yohan TRICHET qui ont bien voulu me faire l'honneur de lire et d'apporter leur regard critique sur ce travail. Un remerciement particulier à Pascal LE MALEFAN avec l'espoir que cette recherche permette de poursuivre les échanges amorcés lors d'un travail précédent.

Ces années de thèse ont été marquées par de nombreuses rencontres, je remercie tout particulièrement, Fleurdelice, Anastasia, Marc et Nicolas pour le témoignage de leur vécu quotidien de la dépersonnalisation et de la déréalisation et pour le travail qu'ils ont réalisé ces dernières années.

Je tiens également à remercier ici le Professeur Jean-Luc MICHEL pour nos échanges, à propos de ses travaux sur la distanciation dans la communication, qui m'ont apportés un point de vue supplémentaire à mon approche de ce concept en psychopathologie. Un autre merci au Docteur Virginie JOHAN, spécialiste en ethnoscénographie, pour sa documentation sur la distanciation dans le théâtre sanskrit Kūṭiyāṭṭam, autre source de réflexion sur les ressorts et les effets de la distanciation. Aussi, merci à tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, m'ont apportés leur aide et/ou leur soutien pendant ce travail de recherche.

Pour finir -mais avant tout autre- je remercie Ludmila, ma femme, pour l'élégance de son accompagnement et Ivann, mon fils, né au début de cette thèse et qui a présenté l'énorme avantage de ne rien en avoir à faire ...

Table des matières

Remerciements :.....8
Table des matières.....10

Introduction.....17

La dépersonnalisation interroge depuis plus de cent ans…31

La névropathie cérébro-cardiaque de Krishaber.....33
Janet et la dissociation.....34
La conscience de soi, Henry Ey.....35
Le DSM.....37
Données actuelles.....40
Bouvet et les théories du Moi.....42
Dugas et Moutier, le journal d'Amiel.....43

La Clinique de la dépersonnalisation.....52

La dépersonnalisation au quotidien.....54
1) Fleurdelice 54
2) Mademoiselle S 57
3) Donc j'existe... 60
4) La névrose des téléphonistes 61
La dépersonnalisation et les paradis artificiels.....62
1) L'expérience de Fabienne 62
2) Un de trop... 64
La dépersonnalisation sous toutes ses formes.....67
1) Sortir de son corps (OBE) 67

2) Le corps au Diable 70
3) La mort imminente 73
4) La méditation 76

Le dé-corps de la dépersonnalisation.....80

Le fantasme fondamental.....82
1) Le sujet divisé.....83
1.1) Identification Imaginaire.....88
1.2) Identification Symbolique, l'insondable.....92
choix de l'Autre.....92
A) La bourse ou la vie !.....94
B) La naissance du Sujet et de l'Autre.....96
1.3) La mise en place du Phallus.....98
A) Le phallus en tant que signifiant.....101
B) La jouissance Phallique 103
C) Topologie de la jouissance Autre.....106
D) Topologie lacanienne.....111
E) Le sinthome.....113
F) De l'être à l'avoir.....115
G) Le sujet du désir.....118
2) L'objet a.....121
2.1) La nature de l'objet a.....121
2.2) L'objet du manque.....123
La question du corps.....125
1) La naissance d'un corps.....126
1.1) L'identification imaginaire.....126
1.2) L'identification symbolique.....127
2) Le phallus comme possible nomination.....128
du corps.....128
2.1) Le phallus.....129
2.2) La jouissance phallique.....130

2.3) Le Père du nom.....131
2.4) Le sinthome et la nomination.....131
3) L'utilisation du corps.....132

Le poinçon du fantasme marque de la distanciation 138

La notion de distanciation (Verfremdung).....142
1) Le Chœur antique.....143
2) Sous le familier découvrez l'insolite.....144
(Brecht).....144
3) Du Même au Sujet, la distanciation.....146
3.1) Aliénation et distanciation.....147
3.2) Séparation et distanciation.....149
4) La Verfremdung entre Phi et a.....156
Distanciation et fantasme fondamental.....159
1) Évolution de la notion de fantasme.....160
2) Le phallus dans le fantasme.....164
L'Unheimlich marque des effets de la distanciation.....168
1) L'inquiétante étrangeté.....169
2) Inquiétante étrangeté et refoulement.....171
3) Surmonter (Uberwinden) de primitives.....174
convictions.....174
4) L'extime.....176
4.1) La dépersonnalisation une forme.....179
d'hontologie ?.....179
4.2) Le regard.....180
5) Unheimlich et dépersonnalisation.....184
Verfremdungseffekt : un mécanisme de défense.....187
1) Le traumatisme.....187
1.1) La Tuchê.....188

1.2) L'implication subjective.....189
2) L'arrimage au Symbolique.....192
3) Tentative d'ajustement au principe de.....197
réalité.....197

La dépersonnalisation dans notre modernité.....200

La cure psychanalytique.....202
1) Un symptôme moderne.....202
2) La dépersonnalisation dans la cure.....203
Le discours du capitaliste.....205
Le discours de la science 208
1) Dépersonnalisation du chercheur.....208
2) Dépersonnalisation de l'objet de.....209
recherches.....209
La dépersonnalisation et l'art 212

Conclusion.....216

Bibliographie.....223

Lexique.....243

ANNEXE.....250

La notion de solipsisme.....251
La notion de surmontement.....258
La notion de moyenne et extrême raison 269
La dépersonnalisation et l'Art 275
Quelques anamorphoses.....277

..... Fin 280

… être juste moins là [1].

1Mademoiselle S.



réalisée à partir d'une peinture d'Ernest Pignon-Ernest
représentant un portrait d'Arthur Rimbaud
mise en page par Florence Jacob (graphiste)

Introduction

La psychopathologie a cette sensibilité d'approcher le vivant, le sujet, depuis son dysfonctionnement. C'est de la *clocherie* qu'un savoir va émerger. Parmi ces pathologies qui nous enseignent, certaines, dites limites, trans-structurales, transnosographiques, posent toujours problème aux cliniciens et aux chercheurs. Elles viennent mettre à l'épreuve la consistance des catégories cliniques qu'ils ont établies et faire vaciller la croyance en un savoir dans lequel tout pourrait se résorber. Surgissent alors de nouvelles classifications qui tentent de prendre ce *Réel* de la clinique dans le sens. Parmi ces pathologies, il en est une qui interroge les chercheurs depuis plus de cent ans : la dépersonnalisation.

Les multiples théories de la dépersonnalisation nous montrent qu'il n'y a pas, à ce jour, de tableau clinique faisant consensus, il n'y a pas d'accord sur un ensemble symptomatique parmi les auteurs qui se sont intéressés à la dépersonnalisation. A l'heure actuelle *la symptomatologie de la dépersonnalisation contient assez de tableaux différents pour permettre l'élaboration des théories les plus diverses* [2], affirmait Maurice Bouvet il y a plus de quarante ans et cette affirmation reste encore d'actualité à notre époque.

2 Maurice Bouvet, *La dépersonnalisation*, in *La relation d'objet*, éd. Payot, 1972, p.297.

C'est peut-être, comme le souligne Isabelle Le Goc-Diaz, son caractère ineffable qui rend les chercheurs réticents à travailler sur le trouble de dépersonnalisation, en particulier à une époque où l'on recherche la plus grande objectivité quant à la description des symptômes. La dépersonnalisation est un bon exemple de cette tentative d'objectiver la parole du sujet pour en produire une catégorie rassurante pour le patient mais aussi pour le thérapeute.

La difficulté de dresser un tableau clinique précis de la dépersonnalisation vient du fait qu'elle s'insère difficilement dans les catégories déjà existantes. En effet, nous retrouvons la dépersonnalisation à l'occasion de multiples pathologies et nous l'identifions dans toutes les structures. La dépersonnalisation, en tant qu'entité psychiatrique isolée est rare et sa prévalence est inconnue mais en tant que phénomène associé elle a été rapportée comme étant le symptôme le plus fréquent après l'anxiété et la dépression. En effet, ce phénomène a été repéré dans : les manies, la mélancolie, l'anorexie, la boulimie, le délire de possession, la schizophrénie, l'héautoscopie, la confusion, l'épilepsie, les toxicomanies, l'état crépusculaire hystérique, dans le cas de tumeur cérébrale pariétale, dans la crise d'angoisse névropathique aiguë, dans l'analyse, dans l'errance, après une rupture du continuum identitaire (décès,...), dans les cas d'hypocondrie, dans les états dépressifs, dans la névrose obsessionnelle, dans les cas de certaines intoxications par la prise de substances psychoactives (par les amphétamines, le L.S.D. et assez fréquemment suite à la prise de cannabis), elle peut aussi survenir de façon fugitive et isolée à la suite d'un surmenage ou même sans cause apparente. L'endormissement ou le réveil peuvent être aussi à l'origine d'un état de dépersonnalisation... Dans ses formes sévères, elle peut être le signe avant-coureur d'une décompensation psychotique (bouffée délirante, schizophrénie, délire chronique, …).

Bref, la liste n'est pas exhaustive et ne demande qu'à s'étendre, profitant de la conception de chaque auteur quant au symptôme et sa nature. Ce qui est sûr, comme le rappelle Jean-Jacques Tyszler, c'est que : *Certains mots de la clinique*

sont plus vivants que d'autres ; probablement parce qu'ils charrient avec eux les traits de notre modernité, les caractéristiques du changement psychique en cours, dans notre relation à l'identité, à la sexualité, aux objets de consommation… Mais aussi parce que ces mots travaillent encore, creusent encore leur signification, provoquent des effets de sens renouvelés pour ceux qui les écoutent, voire les endossent. La dépersonnalisation est un signifiant dont l'écart avec lui-même est au maximum d'intensité [3].

Si ce phénomène se retrouve de plus en plus fréquemment en consultation de nos jours, nous soulignons qu'il n'en est pas moins isolé depuis longtemps. Ce terme prend naissance dans le journal intime d'Amiel où nous pouvons lire : *Tout m'est étrange ; je puis être en dehors de mon corps et de mon individu ; je suis dépersonnalisé, détaché, envolé* [4].

Partons de là puisqu'il n'y a pas meilleure ligne de départ que celle tracée par la clinique [5]. Le dépersonnalisé se dit envahi par un sentiment de changement produisant une certaine **étrangeté** de lui-même et du monde extérieur. Le sujet ne se reconnaît plus lui-même ni le monde qui l'entoure, il se sent *modifié.* Ce sentiment qui affecte la perception que le sujet a de lui-même est *la dépersonnalisation* et celle qu'il a du monde, Mapother l'appellera *la déréalisation*. La dépersonnalisation et la déréalisation sont, en général, concomitantes.

La déréalisation peut, parfois, s'autonomiser et s'objectiver par rapport à la dépersonnalisation. Le sujet, malgré ses efforts, n'aura pas l'impression d'interagir avec le monde qui l'entoure, tout lui semblera absurde et il aura le sentiment de faire semblant de vivre.

---

3 Jean-Jacques Tyszler, *La dépersonnalisation, une clinique actuelle*, La revue lacanienne, 2007/2 n° 2, p. 71-74.

4 Journal intime d'Amiel, *t. II (1952 à 1956)*, éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1978, p. 300. ISBN : 978-2825105238.

5 clinique à entendre comme *parole d'un sujet* car, comme nous y invitait Lacan, il faut se méfier du clinicien en nous et surtout de son savoir...

Lorsque nous abordons la clinique de la dépersonnalisation nous sommes rapidement confronté à une multitude de symptômes divers et variés. En effet, le terme est aussi bien attribué à certains effets sporadiques et brefs que l'on peut rencontrer lors d'une cure analytique qu'à des moments féconds et intenses qui signent l'avènement d'une décompensation psychotique.

La difficulté est immense pour les personnes dépersonnalisées de trouver les mots justes pour expliquer, décrire, ce qu'ils ressentent. La dépersonnalisation ouvre une brèche dans l'unité première du sujet.

L'expression la plus couramment utilisée et faisant le plus consensus est **comme dans un rêve**. Cette expression vient préciser tant le rapport du sujet à lui-même dans son sentiment d'exister qu'à l'environnement dans la conscience qu'il a du monde extérieur. Selon Amiel cette expression est la plus satisfaisante et pour Dugas et Moutier : *Le rêve explique la dépersonnalisation car il la réalise en partie, il en est l'image* [6].

Le sujet a l'impression d'un effacement de lui-même et de la réalité lui donnant le sentiment d'avoir ouvert les yeux à une nouvelle réalité qu'il ne reconnaît plus et où ses marques et repères antérieurs ne sont plus que des souvenirs auxquels il est incapable d'adhérer. Mouvement radical ou progressif qui balaie les certitudes et plonge le sujet dans la perplexité et le doute.

Devant l'indicible de ce sentiment, le dépersonnalisé tente de rendre compte de son vécu par des métaphores, il illustre ainsi son expérience comme *la vision du monde à travers un voile* ou *la sensation de vivre comme dans un film* et le *comme si* devient la ponctuation de ses phrases.

---

6 L. Dugas et F. Moutier, *" la dépersonnalisation "*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911, p. 25.

Le dépersonnalisé vit dans l'étrangeté à soi-même jusqu'au doute d'exister comme le décrivait déjà Sollier il y a plus de cent ans : *Le sujet dit qu'il voit, qu'il entend, qu'il sent mais c'est comme si il ne voyait pas, s'il n'entendait pas, s'il ne sentait pas ; et, de fait, l'examen de ses appareils sensoriels et de ses diverses sensibilités, même de la cénesthésie, montre qu'il n'y a de ce côté aucun trouble. Il manifeste des réactions émotionnelles et prétend cependant n'avoir plus ni émotions ni sentiments ; il se meut, mange, boit, accomplit normalement toutes ses fonctions organiques et viscérales, et il affirme n'éprouver aucun besoin et agir comme un automate, il sait que ce sont ses sens qui fonctionnent, que se sont ses muscles qui se meuvent, il sait que c'est lui qui agit ; et il lui semble que c'est un autre qui sent, qui se meut, qui agit ; il sait qu'il existe, qu'il vit et cependant c'est comme si il était mort. C'est le doute perpétuel sur la réalité extérieure, sur sa propre réalité* [7].

Dugas et Moutier ajouterons : *Il faut se placer à son point de vue, entrer dans sa conscience ; on comprendra alors qu'il ne peut pas se soustraire au doute sur la réalité extérieure et sur lui-même, et que ce doute est fondé, est la conséquence naturelle ou mieux la traduction exactes de ses impressions discordantes* [8].

Notons surtout, et ce en toute logique, que le rapport du sujet à son corps devient dès lors aussi étranger à la réalité que le reste de ses sensations.

Une personne souffrant de ce trouble a l'impression qu'elle a changé, qu'elle est détachée de son corps : *Je me demande si je rêve ou si c'est bien la réalité, si j'existe ou si je ne suis que le personnage d'un rêve, si les mains que je vois manipuler ma cliente sont bien les miennes car elles me semblent étrangères... Ou peut-être suis-je étrangère à ces mains comme je le suis à moi-même* [9].

---

7 Paul Sollier, *Le doute*, Maison Félix Alcan, Paris, 1909, p. 134.

8 L. Dugas et F. Moutier, *la dépersonnalisation*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911.

9 Fleur, une de mes patientes.

Le dépersonnalisé est conscient et convaincu de la nature morbide de son trouble. En effet, il dit avoir parfaitement conscience de ce changement et sait que ce sentiment subjectif ne correspond à aucune réalité objectivable. Le sujet perçoit ce changement comme tel, de manière objective, le dépersonnalisé est *conscient de son trouble*, dit-on classiquement.

Cependant, s'il en est conscient, le sujet reste perplexe face à ce trouble, il ne croit pas à ce qu'il ressent. Cette perception de son trouble et la perplexité qui l'accompagne est un bon élément diagnostic mais aussi un repère structural : en effet lorsque cette perplexité cède c'est en général soit pour marquer la fin de l'accès de dépersonnalisation, soit pour signer l'avènement du délire et mettre au jour une structure psychotique. Dans ce dernier cas le sujet croit alors que son ressenti correspond à une réalité objective alors que jusque là son vécu était hors du sens, la conviction délirante venant mettre un terme à la perplexité.

A cette première description s'ajoute un ensemble de ressentis, contingent au fond commun précédemment énoncé, qui vient enrichir le tableaux clinique de la dépersonnalisation et le rendre encore plus confus.

Parmi ceux-ci nous pouvons relever que la perte de contact avec la certitude d'une réalité tangible et le manque de sens qui en découle peut conduire le sujet à **une apathie et une baisse du désir**. Ce que Maurice Bouvet avait repéré lorsqu'il faisait allusion à une *sorte de dessèchement de l'affectivité* [10].

Nous pouvons noter aussi que ce doute d'exister instaure **une compulsion d'auto-observation**. La difficulté que le sujet a de se reconnaître l'oblige à devenir observateur de sa propre personne ce qui amorce une quête angoissante sur ce qu'il est en tant que sujet avec une auto-analyse et une introspection importante.

---

10 Maurice Bouvet, *La dépersonnalisation,* in *La relation d'objet*, éd. Payot, 1972, p.306.

La compulsion d'auto-observation amène le sujet à se poser une quantité importante de questions existentielles. Le sujet devient un observateur des choses, et principalement de ses propres mécanismes de pensée : il s'auto-observe sans cesse cherchant à retrouver le sens et l'ordre des choses pour unifier sa vision de la réalité et être de nouveau un acteur. En ce sens, nous pouvons considérer la dépersonnalisation comme une profondeur soudaine face aux choses mêmes les plus banales. Le sujet est obnubilé par des questionnements métaphysiques irrésolus, comme s'il lui fallait éprouver la solidité de la réalité à tout instant. Cette quête anxieuse de son trouble ne faisant qu'aggraver celui-ci.

Signalons également que le sentiment d'être démuni face à ce trouble et au désordre qu'il produit conduit souvent le sujet à **une crainte intense de la folie**. Il ne semble pas capable de se considérer comme normal. La crainte la plus fréquente est celle de la schizophrénie du fait de cette perception intense d'une division au cœur du sujet. Ce décentrement radical que fait vivre la dépersonnalisation évoque, pour le sujet, l'idée même de la folie.

Retenons alors, avec un peu d'humour, ce que soulignent encore Dugas et Moutier : *Le fou, pour cesser de l'être, n'a besoin que de savoir qu'il l'est* [11]. La lucidité étant le jugement normal et sain qu'un sujet porte sur ses impressions morbides.

Pour finir ajoutons que cette crainte de la folie conduit le sujet à redouter des passages à l'acte, **phobie d'impulsion** qui se manifeste souvent par la peur de se suicider et le retrait du lien social. Le sujet dépersonnalisé se sent seul dans un monde de personnes goûtant la vie et n'étant pas effrayées par le néant.

---

11 L. Dugas et F. Moutier, *" la dépersonnalisation "*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911.

Voilà le phénomène posé dans toute sa singularité, tel que les dépersonnalisés essaient de le décrire et que les chercheurs tentent de le saisir.

POSTULATS :

Alors, cette pathologie, repérable dans diverses affections, abordée dans de nombreux textes sous l'angle de la biologie et de la défaillance neuronale, sous celui de la relation d'objet ou de l'égo-psychologie, peut-elle être élevée au rang d'entité clinique à part entière ? Ce syndrome qui a été identifié dans toutes les structures peut-il être riche d'enseignements cliniques ?

Pour nous la réponse ne fait, bien entendu, aucun doute. Reprenant, avec Lacan, la formule langagière *montrer la corde* [12] qui désigne ce qui, avec l'usure, ne se camoufle plus dans l'étoffe, nous proposons l'idée que la dépersonnalisation est à même d'illustrer de quel *tissage* est fait l'étoffe du sujet et, d'une façon assez classique, nous postulons que la dépersonnalisation nous permet d'approcher au plus près de ce point opaque qui nous constitue, qui fonde cette tentative de nous objectiver comme un *Moi,* de nous croire *un* et qui fixe le cadre de notre réalité.

Cette énigme posée à la clinique depuis plus de cent vingt ans recèle des indices précieux concernant la structure du sujet et nous supposons qu'elle éclaire, qu'elle illustre, pour une part, cette question *énigmatique* qui, entre autres, a interrogée Lacan durant toute son œuvre [13], soit : la nature de l'articulation des trois *dit-mansions* du *Réel*, du *Symbolique* et de l'*Imaginaire*.

12 Jacques Lacan, *RSI,* inédit, p.66 : " L' *étoffe* de quelque chose est ce qui pour un rien ferait image de *substance*, et ce qui d'ailleurs est usuel dans l'emploi. Il s'agit dans cette formule « *montrer la corde* » dont je parlais, de s'apercevoir *qu'il n'y a d'étoffe qui ne soit tissage* ".

13 Jacques Lacan, *Le sinthome,* Paris, Le Seuil, 2005, séance du 18.11.1975 : *" L'ex-sistence du symptôme c'est ce qui est impliqué par la position même, celle qui suppose ce lien - de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel – énigmatique."* (c'est nous qui soulignons).

Lacan faisant de ces registres la source de la réalité humaine, le cadre de la réalité de chaque sujet. Il a su nous expliquer qu'ils étaient solidaires les uns des autres.

La théorie psychanalytique et plus particulièrement celle de Lacan ayant beaucoup évoluée au cours de plusieurs décennies d'élaboration nous nous fonderons, dans cette approche de la dépersonnalisation, sur une clinique du nouage des trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire et de leur articulation avec le fantasme fondamental.

D'un point de vue sémiologique, en nous appuyant sur le travail thérapeutique réalisé avec des patient(e)s suivi(e)s ces dernières années, nous ne retiendrons que les points suivant comme étant caractéristiques de la dépersonnalisation :

- un sentiment **de ne plus faire corps avec son corps** (ne plus faire *un*),

- lié à un sentiment **d'inquiétante étrangeté**.

Nous postulons que la dépersonnalisation, lorsqu'elle n'est pas le signe avant-coureur d'une décompensation psychotique, nous permet d'extrapoler une des modalités d'articulations possibles entre le Réel et le Symbolique (où s'enracine l'Imaginaire) et de mettre au jour un mécanisme que nous nommerons ***distanciation*** (Verfremdung) et dont ***l'effet*** (Verfremdungseffekt) est responsable de ces phénomènes de dépersonnalisation.

Pour étayer théoriquement l'existence de ce mécanisme et de ses effets, au cœur de la structure et qui sont à l'origine des troubles que nous pouvons repérer dans la dépersonnalisation, nous tenterons d'apporter quelques réponses à deux questions qui semblent simples : comment s'articulent RSI avec le fantasme fondamental ? Et quelles sont les conséquences de cette articulation sur le corps

et le sentiment d'unité (qui semble constituer le socle de la conscience de soi) ?

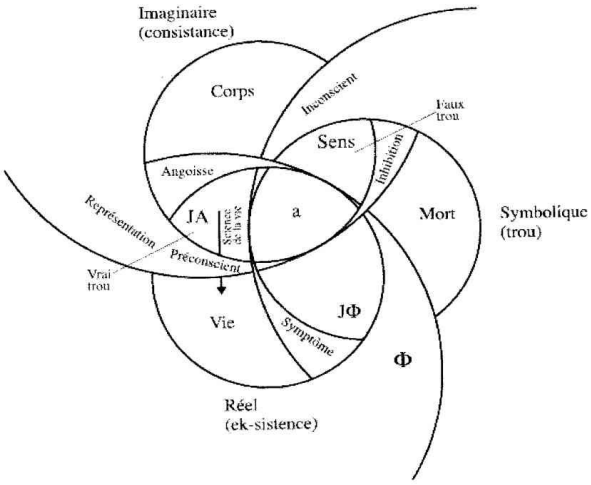
Pour se faire nous procéderons en plusieurs étapes :

- tout d'abord, puisque le support de notre réflexion se fonde sur le fantasme fondamental, nous définirons précisément la conception que nous souhaitons développer de celui-ci en tant qu'élément de structure et scène de l'articulation des trois registres RSI. Puis nous mettrons en évidence que pour *avoir un corps*, en plus d'assumer une image, la présence d'une fonction de symbolisation de la perte est nécessaire. Cette fonction nous la rechercherons tout au long de la théorisation lacanienne sous la forme de ce que nous nommerons ***le phallus et ses avatars***. Afin d'illustrer notre propos nous convoquerons des outils théoriques tels que :

  - ✔ *le phallus* que nous entendrons du côté du signifiant
  - ✔ *la fonction phallique*
  - ✔ *la jouissance phallique* que nous entendrons du côté de la jouissance
  - ✔ le *sinthome* et *la nomination*
  - ✔ *l'objet a* que nous entendrons comme ce qui décomplète l'Autre et le sujet et ce qui ne peut être pris dans le signifiant (plus de jouir, jouissance Autre). Nous l'aborderons sous le registre de l'innommable, nous le théoriserons sous sa face Réelle,
  - ✔ *l'Autre* comme adresse de ce choix forcé du sujet de se ranger sous les catégories du Langage,

- la deuxième étape consistera à mettre en évidence que dans cette articulation entre la perte de l'objet et sa symbolisation, matrice de la **distanciation**, un ***effet*** réside, provoquant d'une part la dépersonnalisation mais dont la fonction pourrait être de protéger le sujet du traumatisme. Afin d'illustrer notre propos nous convoquerons des outils théoriques tels que :

- ✔ la notion de *distanciation* chez différents auteurs
- ✔ la question de *la bonne place*
- ✔ *l'inquiétante étrangeté*
- ✔ *l'holophrase*
- ✔ *l'anamorphose*
- ✔ la nature *du poinçon* dans l'écriture du fantasme



$(\not S <> a)$

Nous soutiendrons, d'une part, que le phallus (sous toutes les formes que Lacan a pu le théoriser) et l'objet a sont **solidairement articulés**, sur le même mode que le sont le Réel et le Symbolique. Nous formulerons l'hypothèse que la dépersonnalisation est le produit d'un effet de la distanciation. Que cette distanciation se manifeste au lieu de cette articulation entre phallus et objet a et que le poinçon dans la formule du fantasme fondamental en est la marque. En bref, qu'il se produit un ***décentrement*** dans l'articulation entre ce qui ordonne le symbolique, **la fonction phallique** et ce qui cause le désir, **l'objet a**, éléments constitutifs du **fantasme fondamental**, singulier pour chaque sujet.

Nous postulerons enfin que nous pouvons identifier la marque de cet effet de distanciation lorsque le sentiment d'**inquiétante étrangeté** (*Unheimlich*) envahi le sujet.

En bref, nous postulons qu'il existe un ***effet***, que nous assimilons à un mécanisme de défense, qui opère dans l'articulation du Réel et du symbolique. Cet effet est, entre autres, à la source du sentiment de dépersonnalisation, le sentiment de ne **plus faire corps avec son corps**. Ce décentrement affectant l'articulation entre **grand phi** et **petit a**, logée au cœur du fantasme fondamental, a pour signe diagnostique la production d'un sentiment **d'inquiétante étrangeté** (Unheimlich). Notons d'ailleurs que le terme allemand de distanciation, ***Verfremdung***, que nous empruntons, comme nous le verrons par la suite, à Bertolt Brecht contient en lui-même la notion d'étranger (Fremd = étranger).



Sophie Taeuber-Arp, Personnages (1927)

Partie

I

La dépersonnalisation interroge depuis plus de cent ans

Toujours abordée du côté de la conscience de soi et de sa défaillance nous allons voir comment la dépersonnalisation a interrogé les chercheurs au fil du temps. Cette pathologie n'étant commune à aucune structure il est utile d'en suivre la trace dans la manière dont chaque auteur s'est saisi de ses spécificités. La dépersonnalisation a ce côté scandaleux qu'elle vient pointer avec insistance la difficulté de saisir l'humain dans ce qui fait sa consistance et qu'elle met à mal toute tentative de produire une théorie qui revendiquerait une certaine autonomie de la conscience. Comme un caillou dans la chaussure elle vient gêner le chercheur prompt à postuler l'autonomie du Moi. Parmi tous ces auteurs certains ont juste abordé la dépersonnalisation de manière générale et d'autres ont réalisé de véritables recherches aboutissant à des publications conséquentes, comme Dugas et Moutier ou encore Maurice Bouvet. Nous étudierons de manière succincte ceux qui ont juste relevé et décrit le phénomène et nous nous attarderons plus longuement sur les conclusions de ceux qui ont réalisé de véritables recherches sur la dépersonnalisation.

La *névropathie cérébro-cardiaque* de Krishaber

Les aliénistes ont décrit ce symptôme. En premier lieu Krishaber, en 1873, qui nomme *névropathie cérébro-cardiaque* ce qui est une véritable dépersonnalisation. Krishaber qui relève, en toute humanité, que l'étrangeté, quelques fois poussée jusqu'à l'absurde, de certaines impressions accusées par les névropathes, mêmes si elles sont inadmissibles du point de vue de l'observateur, peuvent être réellement perçues par le malade sans que celui-ci ne soit atteint de délire, ni partiel, ni général. Il conclura que ce dernier puisse avec toute l'intégrité de son intelligence, subir des impressions absolument fausses et se rendre compte de ce qu'elles ont d'illusoire et qu'il est alors logique et sincère tout en accusant des sensations absurdes. Que tel est le cas du malade qui formule cette phrase étrange et d'apparence toute vésanique : *il me semble que je ne suis pas moi-même*... [14].

Il remarque que ces sensations *s'imposent constamment à l'esprit [...] mais ce que je ne saurais trop vivement mettre en relief, c'est que jamais le malade, quelque troublé qu'il soit, ne croit à la réalité de ses illusions ; jamais il ne s'y rattache une conception délirante […], son jugement reste absolument intact [15].*

Pour Krishaber (et Taine), la dépersonnalisation ne serait qu'une perversion sensorielle, laissant l'intelligence intacte. C'est *la théorie sensualiste* (Krishaber, Taine, Ribot).

---

14 M. Krishaber, *De la Névropathie cérébro-cardiaque* , Paris, Masson, 1873, p. 10 et 11.
15 Ibid.

Janet et la dissociation

Janet dans *L'automatisme psychologique* décrit ce symptôme comme la marque de la dissolution d'une fonction supérieure, la conscience, qui est perçue comme une capacité à se prêter de l'attention. Le défaut d'identification de soi-même serait ramené à un défaut de la puissance unifiante de la conscience.

Le clivage de la conscience (bewusstseinspaltung) est utilisée par Janet, Freud et Breuer mais l'explication de cette observation diffère selon chacun :

- pour Janet c'est une faiblesse innée de la capacité de synthèse psychique.

- Pour Breuer, il s'agit d'un clivage secondaire, acquis, il se produit du fait que les représentations qui ont émergé dans des états hypnoïdes - *états de conscience particuliers, de l'espèce du rêve, avec capacité d'association restreinte* - sont coupées du commerce associatif avec le reste du contenu de conscience.

- Pour Freud, l'explication est la même que pour Breuer mais ce clivage des contenus de conscience était corrélé à la découverte de l'inconscient et du refoulement.

Selon le psychiatre français Pierre Janet, la dépersonnalisation traduirait une baisse de la tension psychologique, survenant notamment dans la psychasthénie (névrose caractérisée par un sentiment global d'incapacité d'agir). Il est intéressant de noter que Janet relève la question du sentiment d'unité, qu'il nomme puissance unifiante et qu'il l'attribue à une fonction supérieure de la conscience de soi. Cette dimension de l'unité est fondamentale dans la compréhension de la dépersonnalisation. Depuis Janet tous les chercheurs reprendront cette notion d'unité.

La conscience de soi, Henry Ey

Reprenant les quatre éléments constituants de *la conscience de la personnalité*, selon K. Jaspers :

- Le sentiment d'activité, *conscience d'activité,*
- La conscience de l'*unité* : Je suis *un* à chaque moment,
- La conscience d'*identité* : De l'origine et à jamais, *je suis le même,*
- La conscience du Moi (*Ich*) qui *contraste avec celle du monde externe et les autres*.

Henri Ey va rattacher la dépersonnalisation à la déstructuration du champ de la conscience. Cette clinique de la dissolution que nous lègue Henri Ey réduit la dépersonnalisation a n'être plus que l'effet plus ou moins important de la destruction de cette structure, conçue comme une enveloppe, du sujet qu'est la conscience. Cette théorie est celle de l'organo-dynamisme : la conscience prend une place centrale, elle organise la réalité, la temporalité et l'autonomie du sujet. Elle prend sa source dans le cadre d'une observation rigoureuse des phénomènes à l'instar de l'école allemande beaucoup plus psychopathologique elle va donc se situer en opposition au mécanicisme de Clérambault et de la psychanalyse freudienne : elle ne se situe pas du côté d'un pur automatisme ni de celui de la dynamique du refoulement. A la base de cette théorie nous pouvons relever quatre principes qui reprennent la conception jacksonienne de la physiologie du système nerveux :

- le principe de la hiérarchie des fonctions qui est la résultante de l'évolution,

- le principe de la dissolution qui sous-entend que les états pathologiques sont un mouvement de dissolution des fonctions,

- le principe de distinction. Il s'agit de distinguer les dissolutions globales domaine de la psychiatrie et des dissolutions partielles qui sont d'ordre neurologiques,

- ce qui implique le principe anti-nosographique c'est-à-dire que les distinctions cliniques ne s'opèrent que selon les différents degrés de la dissolution.

La conscience serait le résultat de l'intégration dynamique et personnelle des fonctions, la dégradation de celles-ci produisant une altération de la structure de la personnalité. Cette conception de Henry Ey envisage la conscience comme *une enveloppe* unifiante et intégratrice qui ordonne la réalité et les perceptions (Thierry Jean, 1994).

Le DSM

L'approche de la dépersonnalisation par le DSM nous indique clairement la conception actuelle que la science a du symptôme, donc de la psychopathologie et du sujet. La pathologie, elle aussi, doit répondre à une sémiologie, le symptôme se doit d'exister, uniforme, applicable à un trouble et convocable dès que le besoin s'en fait sentir. L'exemple du DSM, augmentant à chaque édition en nombre de symptômes, rend bien compte de cette nécessité. Il est aussi intéressant de noter que le DSM se veut descriptif et athéorique, selon le principe *qu'il vaut mieux une bonne observation qu'une mauvaise théorie* mais, comme le souligne Isabelle Le Goc-Diaz (Le Goc-Diaz, 1996 [16]), une théorie est toujours à l'œuvre dans l'acte d'observer, d'autant plus efficace d'ailleurs qu'elle est insue du sujet.

Bref, pour le DSM, donc, la dépersonnalisation est une expérience très courante. Jusque là tout va bien. Ce qui est pathologique ici c'est son caractère chronique et handicapant. Les critères retenus sont les suivants :

A. Expérience prolongée ou récurrente d'un sentiment de détachement et d'une impression d'être devenu un observateur extérieur de son propre fonctionnement mental ou de son propre corps par exemple : sentiment d'être dans un rêve.

B. Pendant l'expérience de dépersonnalisation, l'appréciation de la réalité demeure intacte.

C. La dépersonnalisation est à l'origine d'une souffrance cliniquement significative ou d'une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.

16 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

D. L'expérience de dépersonnalisation ne survient pas exclusivement au cours de l'évolution d'un autre trouble mental, comme la schizophrénie, le troubles panique, l'état de stress aigu ou un autre trouble dissociatif, et n'est pas dû aux effets physiologiques directs d'une substance par exemple : une substance donnant lieu à abus, un médicament ou d'une affection médicale générale par exemple l'épilepsie temporale.

Pour ce *manuel*, c'est un trouble psychoaffectif pénible, difficile à exprimer par le sujet, qui *se sent drôle, différent.* Dans la dernière mouture, la dépersonnalisation est précédée ou accompagnée d'une déréalisation.

Pour le DSM il s'agit d'une forme de *trouble dissociatif* (terme repris à Janet). Le DSM affirme que le trait essentiel des troubles dissociatifs est *une interruption des fonctions habituellement intégrées de la conscience, de la mémoire, de l'identité ou de la perception*. Certains auteurs (par exemple Cardena, 1994 ; Holmes et al., 2005) ont utilisé le terme de dissociation de manière descriptive en faisant référence *aux échecs d'intégration de l'information et d'auto-attribution cognitive et aussi aux altérations de conscience caractérisées par un sentiment de détachement par rapport à soi-même et/ou à l'environnement*.

C'est donc un symptôme dissociatif qui se retrouve associé à d'autres dans un grand nombre de maladies psychiatriques et neurologiques. Le sujet est réduit au Moi qui le représente.

La dépersonnalisation est définie, par le DSM-IV (code F48.1), comme une expérience prolongée et répétée d'un sentiment de détachement et d'une impression d'être devenu un observateur extérieur de son propre corps. La déréalisation est une altération de la perception, vécue comme le sentiment que le monde extérieur est étrange ou irréel. Redécouverte par le biais des troubles dissociatifs, la dépersonnalisation, comme nous l'avons déjà souligné et comme de nombreux auteurs le repèrent, reste une entité transnosographique rencontrée

dans de nombreuses pathologies psychiatriques (Saladini, Luauté, 2003 [17]).

Le DSM insiste sur le fait que le trouble doit être suffisamment sévère et persistant pour causer une altération du fonctionnement social ou professionnel. La définition du DSM ne fixe ni durée ni évolution précise. Ce trouble de dépersonnalisation se distingue des autres désordres de cette catégorie par plusieurs traits : il apparaît généralement seul et le dépersonnalisé est conscient de l'anormalité de ses troubles. La dépersonnalisation est ainsi noyée dans d'autres signes cliniques peu déterminants pour une prise en charge.

Le DSM V n'apporte pas plus de précision sur le phénomène si ce n'est qu'il y adjoint la déréalisation, qui était listée dans *le trouble dissociatif non spécifié*.

Dans le DSM 5 nous avons donc, le très explicite, *trouble de dépersonnalisation/déréalisation.* Les symptômes de dépersonnalisation sont complétés et les indices de déréalisation sont spécifiés.

17 Saladini O. et Luauté JP.*, Dépersonnalisation.* Encycl Méd Chir, Editions Scientifiques et Médicales Elsevier SAS, Paris, Psychiatrie, 37-125-A-10, 2003, 10.

Données actuelles

Comme le relève Ephrem Ménager (Ménager, 1999 [18]), deux formes de dépersonnalisation sont en train d'être isolées : la dépersonnalisation post-traumatique et la dépersonnalisation chronique.

En effet, la clinique du Réel et en particulier l'étude des cas de stress post-traumatique laisse apparaître une forme de dépersonnalisation *réactionnelle*, repérée par Roth, dès les années soixante, il décrira un *syndrome phobique avec anxiété-dépersonnalisation* (Roth, 1959 [19]) comme l'évolution d'une agoraphobie vers des sentiments de déréalisation et de dépersonnalisation.

Dans un travail précédent, sur les *Sorties Hors du Corps* (OBE, Out of Body Experience), nous avons pu constater, dans le cadre d'une situation de *mort imminente* (NDE, Near Death Experience), des phénomènes comparables à ceux de la dépersonnalisation. Là encore, dans les années 80, Noyes remarqua la grande prévalence des épisodes de dépersonnalisation lors d'expositions à des dangers mortels (accidents, maladies graves, arrêt cardiaque, etc...) et il isolera un *syndrome de dépersonnalisation transitoire* (Noyes, 1977 [20]) qui se caractérise par l'association d'un sentiment de détachement relatif à son corps et à soi-même.

Une autre dimension de la clinique actuelle de la dépersonnalisation concerne les états ou celle-ci perdure pendant des mois ou des années provoquant de véritables réaménagements subjectifs renvoyant à la sémiologie isolée plus haut (sentiment chronique de vide, désespoir, être étranger à soi-même et isolement

18 Ephrem Ménager, Bulletin L'Orang-Outang n° 6, 1999. Bulletin Interne du Service de Psychiatrie B de l'Hôpital Robert Ballanger, Service du Dr Trémine.

19 M. Roth, *The phobic anxiety-depersonalization syndrome,* proceedings of the Royal Society of Medecine, 1959, 52, p587-595.

20 R. Noyes, *Depersonalization in accident victims and psychiatric patients*, Journal of Nervous and Mental Disorders, 1977, 164, 40l-407.

social, entre autres).

Pour certains auteurs contemporains la question s'est posée de savoir si la dépersonnalisation est propre à une structure spécifique ou si, comme certains le soutiennent, elle est trans-structurale.

Jean-Claude Maleval [21] fait de la dépersonnalisation l'allégorie de l'hystérie dans une problématique de perturbation du rapport à l'image spéculaire. Le dépersonnalisé lutte contre le basculement dans un délire qui ne pourrait être que de nature onirique.

D'autres voient la dépersonnalisation comme une zone clinique aux limites de la névrose et de la psychose. Isabelle Le Goc-Diaz s'est particulièrement intéressé à la dépersonnalisation dans les états limites par exemple.

Le point commun de ces théories est qu'elles semblent vouloir traduire la question du dépersonnalisé : *Suis-je fou ? Mais de quelle folie s'agit-il ? Est-ce la folie imaginée que craint l'angoissé ? Est-ce la folie névrotique de l'hystérique en perte d'identification ? Est-ce la psychose ? La discussion n'est pas close* [22].

21 Jean-Claude Maleval, *La destructuration de l'image du corps dans les névroses et les psychoses*, in *Folies hystériques et psychoses dissociatives*, Payot, Paris, l981, p 151-205.

22 Ephrem Ménager, Bulletin L'Orang-Outang n° 6, 1999. Bulletin Interne du Service de Psychiatrie B de l'Hôpital Robert Ballanger, Service du Dr Trémine.

Bouvet et les théories du Moi

Les tenants de l'ego-psychologie se sont aussi confrontés à ce phénomène mais l'approche de la dépersonnalisation par la théorie de la relation d'objet peine à donner un concept unifié de ce syndrome. Et, comme a pu le montrer Maurice Bouvet, en 1972, cette approche n'arrive pas à ordonner les différentes manifestations que l'on retrouve dans la dépersonnalisation. En effet, les dépersonnalisations sont rattachées à une atteinte des limites constitutives du Moi (Federn).

Insistant sur le fait que le dépersonnalisé *n'abandonne pas la réalité, il s'y cramponne tout au contraire*, Maurice Bouvet justifie sa thèse que *la dépersonnalisation est l'antithèse du délire*.

Lacan faisait déjà remarquer, dans son séminaire sur *la relation d'objet* (Leçon 1 p.9) que les tenants de cette théorie faisaient références en parlant des sujets *prégénitaux* dont le Moi est faible qu'ils étaient susceptibles de vivre ces sentiments de dépersonnalisation liés à une structure psychotique consécutivement à la perte d'*un objet significatif*.

Cette question de la dépersonnalisation vient mettre en valeur le sempiternel débat qui oppose la théorie de la pulsion à celle de la relation d'objet.

La dépersonnalisation serait la conséquence d'une modification du Moi dans la relation d'objet. Lacan, qui ne reconnaît plus dans le Moi qu'une fonction de méconnaissance et d'aliénation spéculaire, rappelle que la sémiologie de la dépersonnalisation n'a aucune valeur diagnostique dans cette approche théorique.

Dugas et Moutier, le journal d'Amiel

Pour finir nous nous intéresserons à un des ouvrages les plus importants rédigé sur le sujet celui de Dugas qui écrit avec Moutier, en 1911, une monographie très complète sur le sujet. C'est dans le journal d'Amiel qu'ils ont trouvé le terme de dépersonnalisation qu'ils résument par : *le Moi sent ses actes lui échapper et devenir étranger* [23].

La cause se trouve, selon eux, dans **l'apathie affective et intellectuelle** avec *dissolution de l'attention, mise en liberté de l'activité automatique et perception de cette activité comme étrangère au sujet* [24].

Dès le premier chapitre ils reprennent une définition de Ribot et Sollier qui fait de la dépersonnalisation *une illusion dont on n'est pas dupe, mais dont on ne peut pourtant se défendre, […] et qui est une sorte de doute qu'on porte sur soi et sur ses états* [25]. Les auteurs compléteront la description en soulignant, à propos de la personne atteinte par ce phénomène, qu'*elle ne se reconnaîtra plus, elle s'étonnera d'exister, elle sera en dehors de ses phénomènes* [26].

Le phénomène est bien déterminé et Dugas et Moutier, comme Ribot et Sollier, ajoutent : *Et, tous les observateurs l'ont noté, le sujet atteint de dépersonnalisation se rend compte du caractère illusoire des perceptions qu'il subit* [27].

Dugas et Moutier s'interrogent : *comment faut-il définir ou simplement désigner cet état dans lequel le Moi se sent étranger à son être et aux choses et se prends*

23 L. Dugas et F. Moutier, *" la dépersonnalisation "*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911.

24 Ibid.

25 Ibid.

26 Ibid.

27 Ibid.

à douter si tout ce qu'il éprouve est réel ? [28]. La bonne question est celle-là mais elle réduit, là encore, le sujet au Moi. Si l'on considère la division subjective, nous pouvons comprendre comment les attaques du Ça peuvent venir déstabiliser le Moi, comment les motions inconscientes peuvent agir sur le Moi et provoquer ce genre de ressenti.

Le sujet ne doute pas de ce qu'il éprouve mais n'y crois pas. *Le conflit est entre sa connaissance et son sentiment* et c'est *dans l'impossibilité de réduire la connaissance au sentiment, de les fondre ensemble dans une même perception personnelle* [29].

Dugas et Moutier relèvent avec pertinence que c'est à *l'impression de l'étrange que se réduirait, en dernière analyse, la dépersonnalisation* [30].

La personnalisation ou fonction synthétique de la conscience doit être regardé comme un fait primitif, condition de toute réalité ou plutôt de toute perception du réel [31]. Autrement dit, la fonction synthétique peut être considéré comme étant l'aliénation du sujet dans le langage et c'est à juste titre que Dugas et Moutier en relèvent le caractère primitif, premier et la condition de toute perception du réel (à entendre comme réalité). C'est pour cela qu'ils constatent que la dépersonnalisation ne s'applique pas qu'à une catégorie de faits psychiques mais à tous indistinctement.

Dugas et Moutier partent du sentiment de l'insolite ou de l'anormal. Ils pensent que la dépersonnalisation n'est pas un trouble sensoriel mais perceptuel : *Nous avons surabondamment prouvé que, pour expliquer la dépersonnalisation, il faut*

---

28 Ibid.

29 P. Sollier, *Le doute*, Maison F. Alcan, 1909, p.134 cité dans L. Dugas et F. Moutier, *La dépersonnalisation,* Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911, p. 11.

30 L. Dugas et F. Moutier, *La dépersonnalisation,* Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911, p. 15.

31 Ibid.

détourner l'attention des sensations et renoncer à trouver un phénomène physique qui serait la cause de l'altération subie dans les sensations du sujet. Nous croyons qu'il faut uniquement considérer le lien qui rattache les sensations à la conscience ou au Moi. C'est ce lien seul qui est brisé ou dérangé, mais il n'en faut pas plus pour que la perception extérieure cesse d'apparaître comme normale [32].

La question qui échappe à ces auteurs concerne justement la nature du lien qui rattache les sensations à la conscience et au Moi. La nature de ce lien étant pour nous inconsciente, solidement caché au Moi victime de ces perceptions déformées.

Dugas et Moutier s'interrogent ensuite sur ce lien qu'ils appellent *lien conscientiel*, postulant que la conscience est l'acte par lequel le moi s'empare de ses sensations et les reconnaît comme siennes, en se demandant comment le moi pouvait laisser échapper ses sensations ! La réponse mérite d'être citée : *Il faut donc que ce soit le sujet lui-même qui ait changé par rapport au monde* [33]. C'est là que la compréhension du phénomène commence à leur poser problème : *Le Moi existerait-il donc en dehors de ses sensation ? N'est-il pas constitué par elles ? Et n'est-ce pas dans les changements produits dans les sensations qu'il faut de toute nécessité chercher le principe de tous les changements du Moi ?* [34].

Le Moi, non, mais le *Je* lacanien, oui, le sujet de l'inconscient existe bien en dehors du Moi et conditionne effectivement ce lien conscientiel.

Malheureusement pour Dugas et Moutier, intriqués dans la psychologie du Moi, ils ne sont pas orientés par la notion de division subjective et perdent cette boussole

32 Ibid.

33 Ibid.

34 Ibid.

qui leur aurait facilité le chemin de la compréhension du cadre qui unit la perception au Moi. C'est pour finir que Dugas et Moutier vont postuler l'existence d'un *coefficient de personnalité*, élément subjectif faisant partie de toute perception et de toute pensée, pour tenter de sortir de l'aporie dans laquelle leur raisonnement les a conduit et conclurent que : *… la dépersonnalisation offre ainsi, au point de vue de la science psychologique, un intérêt particulier : elle met en lumière le rôle capital de ce coefficient de personnalité que nous avons essayé de définir. Toutes les sensations ont un tel coefficient, nous ne le remarquons pas, le rencontrant toujours ; il faut que, dans certains cas exceptionnels et morbides, il se trouve éliminé pour que nous le dégagions et en mesurions l'importance. Nous constatons alors qu'il entre dans toutes nos perceptions et que, lorsqu'il disparaît, toute notion de réalité s'évanouit* [35]. Quelle meilleure définition peut-on donner de l'inconscient ?

Il faut laisser au crédit de Dugas et Moutier d'avoir su s'approcher au plus près du sujet de l'inconscient, sans avoir pu le nommer, pour donner une explication au phénomène de dépersonnalisation qui s'éloigne un tant soit peu de la vision organiciste de leurs prédécesseurs.

Cette prépondérance du Moi dans la conceptualisation de Dugas et Moutier les conduit à la création de toutes sortes de concepts, comme *le rêve flottant*, ayant pour objectif de rendre compte de ce qui a été très bien repéré par la psychanalyse comme étant le refoulement (qu'ils considèrent comme un oubli *formel* opposable à l'oubli *matériel*, la marque du *déjà vu* venant faire la différence !), le retour du refoulé par l'entremise des formations de l'inconscient (actes manqués, lapsus,... ou encore faux souvenir, souvenir écran dont la marque serait le *sentiment de nouveauté*). Mais là encore faudrait-il admettre l'existence d'un sujet de l'inconscient et ne pas donner à ces processus le nom *d'erreurs de la mémoire* ! La question est donc pour eux de comprendre ce qui

35 Ibid.

défaille dans ce qu'ils nomment *la prise de possession* ou *la reconnaissance* des souvenirs (celle-ci n'étant pas le souvenir d'un événement passé mais la capacité de rattacher au Moi cet événement, de le considérer comme sien) [36]. Pour eux il n'y a donc pas *reconnaissance* de la perception extérieure : *la dépersonnalisation en effet n'est autre que la rupture du lien conscientiel entre le moi et ses états...* .

La perte du désir et le manque d'affect concernant les souvenir du passé sont expliqués comme étant : *… un abaissement du ton affectif des images* et ils en déduisent que c*e qu'on appelle la perte de la mémoire serait en fait la perte de l'émotivité* [37].

Ce autour de quoi tournent Dugas et Moutier est la question du désir du sujet, du désir inconscient bien sûr et c'est parce qu'il ne sont pas orienté par la boussole du désir qu'ils se perdent en conjectures pour expliquer cet assèchement de l'affect que l'on peut observer dans la dépersonnalisation et le réduisent à *un mode de perception des états de conscience,* à une défaillance dont les éléments de la vie psychique sont rattachés au Moi.

Cette approche centrée sur le Moi d'où le sujet de l'inconscient est forclos montre ses limites dans la compréhension de la dépersonnalisation et les incite d'ailleurs à faire appel à des concepts tels que le Moi *vrai* ou *profond* qui s'opposerait au Moi *superficiel* ou *conventionnel*.

Monsieur M. un patient de Dugas et Moutier relate une crise de dépersonnalisation de la façon suivante : *Je me sentais séparé de tout, inexistant, sans pour autant douter de mon existence* [38].

---

36 Ibid.

37 Ibid.

38 Ibid.

Dugas et Moutier soulignent que : *L'esprit du dépersonnalisé n'est point vide de représentations, non plus que de sensations ; il a au contraire des souvenirs surabondants et singulièrement nets. Il ne choisit pas entre eux, il les accueille tous avec la même passivité et indifférence* [39].

Avec cette perte d'affect, cet émoussement du désir, ils constatent bien que le sujet est conscient qu'il s'agit de ses souvenirs et donc que son Moi n'est pas dédoublé, que sa personnalité ne se dissout pas. Ils remarquent aussi que cette indifférence face aux souvenirs exclue le caractère hallucinatoire car l'hallucination provoque toujours des sentiments d'extase, de joie ou de terreur.

La question de l'hallucination reste intéressante à creuser car on ne peut pas dire qu'à son état le dépersonnalisé soit insensible, au contraire l'angoisse est palpable. Nous pourrions alors nous poser la question de savoir si la dépersonnalisation n'est pas une forme d'hallucination (cf. automatisme mental).

Le sujet se sent autre à lui-même mais qui est cet *autre* qui a pris le contrôle ? Dugas et Moutier notent que *Le Moi se voit pour ainsi dire dépouillé de ses fonctions et remplacé par un automate qui fait désormais toute sa besogne, exactement comme lui, aussi bien que lui, voire dans certains cas, mieux que lui* [40].
Ce manque d'affect, ils le nomment *inémotivité de défense*. Ils remarquent en outre que le dépersonnalisé est tout aussi étranger à ses souvenirs qu'à son corps.

Il n'y a pas de trouble biologique les organes de la perception fonctionnent correctement et pourtant les perceptions sont affectées. Il ne s'agit pas, comme le pensait Krishaber, d'un trouble de la perception. Il ne s'agit pas d'une affection somatique. Nous pourrions apparenter ses manifestations perceptives à de

39 Ibid.

40 Ibid.

simples symptômes de conversion hystérique. *Est-ce à dire que les dépersonnalisés doivent être des individus parfaitement sains, ne présentant aucun trouble somatique ? Assurément non ; ils peuvent avoir, comme les autres hommes, des troubles divers. Mais ce que nous prétendons, c'est que ces troubles ne sont ni nécessaires à la dépersonnalisation, ni sous sa dépendance* [41].

Comme le dirait Hesnard, le sujet *se sent étranger à ses sensations plutôt qu'il ne sent les choses étranges*.

Dugas et Moutier se sont beaucoup interrogés sur la nature de cette modification de perception et après avoir évacué une quelconque cause somatique ils concluent : *En résumé, aucun changement dans la donnée sensorielle simple ; en revanche, changement considérable dans la façon de la recueillir, il serait même plus exact de dire de l'accueillir.* Et ils ajoutent : *Le malade ne recueille plus normalement ses sensations : il est distrait. Il ne les accueille pas normalement : il est indifférent* [42].

Cette remarque est très intéressante car elle pointe d'une part la modification de la perception par l'altération de la subjectivité (recueillir/distraction) et le changement de sens, la perte de sens par rapport à la relation antérieure que l'on avait avec cette perception (accueillir/indifférence) : *L'une porte sur la perception, c'est la distraction ; l'autre porte sur l'écho de la perception, sur le sentiment qu'elle éveille en nous et qu'une vieille habitude y rattache d'ordinaire, c'est la perte de l'émotion qui accompagne la perception* [43].

41 Ibid.

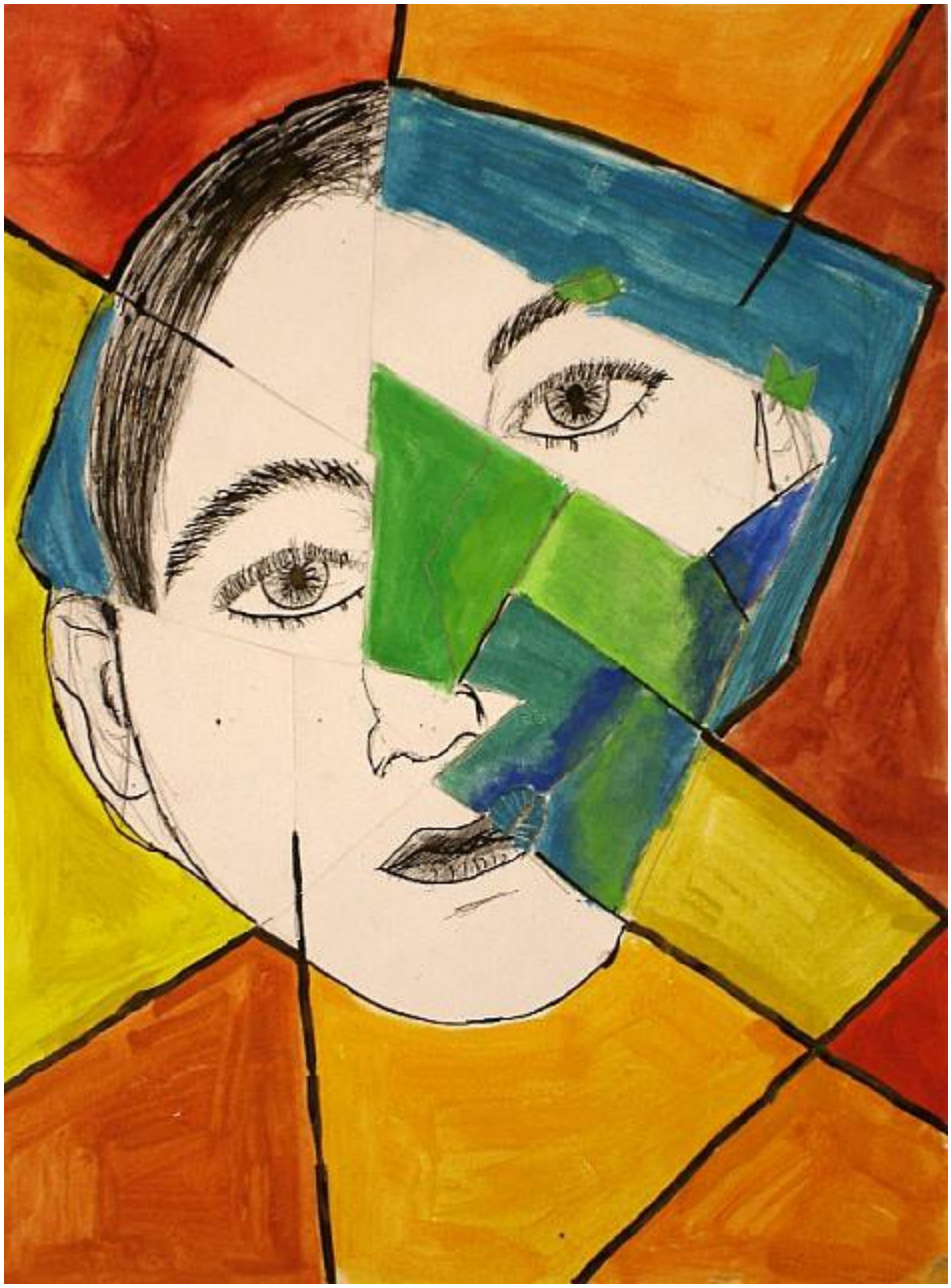
42 Ibid.

43 Ibid.

Les explications qu'ils donnent à cet état de fait restent hasardeuses car elles sont corrélées à une vision unique du déclenchement de la dépersonnalisation qui interviendrait suite à un choc émotif durant un état asthénique et qui impliquerait une difficulté à prêter attention aux contingences extérieures et à s'y intéresser. Indifférent et distrait le sujet ne peut analyser les phénomènes psychiques qui se passent en lui.

Pour terminer leur argumentation Dugas et Moutier prétendent, contrairement à ce que nous avons pu recueillir de la parole de certains des sujets dépersonnalisés que nous rencontrons régulièrement, que la déréalisation s'impose à l'esprit en première ligne car devant cette impossibilité d'analyser les phénomènes psychiques qui surgissent de la situation traumatique, le sujet projettent sur le monde extérieur les causes de son étrangeté.

Dugas et Moutier, bien qu'enférrés dans une approche centrée sur le Moi, ont eu cette capacité de comprendre la dépersonnalisation avec une certaine finesse et de postuler l'existence de mécanismes proches de ceux que nous développerons par la suite dans ce travail avec des outils théoriques différents.



Anonyme

Partie

II

La Clinique de la dépersonnalisation

Après ce tour d'horizon des différentes théories psychiatriques et psychologiques de la dépersonnalisation (et déréalisation) nous allons déplier ici quelques cas cliniques issus de notre pratique et d'autres dont la teneur peut éclairer un peu plus ce phénomène. Ces récits de patients ou de cliniciens nous illustrent à quel point, dans la dépersonnalisation, la rencontre avec le Réel et le sentiment d'inquiétante étrangeté sont liés. Nous nous pencherons sur les diverses formes que peut prendre la dépersonnalisation, qu'elle saisisse le sujet sans cause apparente, qu'elle soit mise sur le compte d'une utilisation de toxiques divers et variés ou qu'elle se manifeste sous des formes inattendues.

La dépersonnalisation au quotidien

1) Fleurdelice [44]

Il s'agit d'une patiente de 29 ans qui consulte depuis 2012 à raison d'une séance par semaine. Elle dit souffrir d'agoraphobie, elle a été sous traitement anxiolytique pendant une courte période, *les psychiatres lui ont dit qu'elle avait un excès de catécholamines* mais elle a mis un terme à celui-ci ne constatant pas d'amélioration de son état (au contraire). Mariée, elle est mère d'une petite fille de cinq ans et, depuis peu, d'un garçon. Elle exerce une activité professionnelle indépendante (Esthéticienne).

Le rapport à son corps est difficile et elle trouve ce dernier *compliqué et étrange*, elle explique *avoir peur quand elle se dit que ce corps c'est elle, elle a souvent le sentiment que c'est la première fois qu'elle se retrouve dedans et quelques fois elle ne voit qu'un tas de chair qui la dégoûte* : les différentes parties de celui-ci l'angoisse car elles représentent pour elle des *objets qu'elle n'arrive pas à ressentir comme étant les siens, elle n'arrive pas à se sentir comme un tout* et elle tente fréquemment de trouver *dans quelle partie de son corps la conscience d'elle-même pourrait bien se loger* (en imaginant celle qu'il serait impossible de *supprimer* sans perdre le sentiment de soi ou la vie). Dans les derniers temps de sa thérapie elle a eu recours à la chirurgie esthétique pour une augmentation mammaire qui a fortement agit sur son rapport au corps (qui s'est retrouvé beaucoup plus libidinalisé avec une baisse importante de l'angoisse sur son rapport à la mort et à la maladie).

44 Patiente suivie au cabinet

Sa dépersonnalisation est donc concomitante d'une forte déréalisation. Cette réalité qui lui échappe occasionnant, comme il est souvent le cas dans la dépersonnalisation, un questionnement intense sur le sens de la vie (elle a souvent le sentiment que la vie n'a pas de sens, *comment vivre en sachant que l'on peut mourir à chaque instant ?*).

Ce questionnement sur la vie provoquent régulièrement de fortes craintes en ce qui concerne la mort et amène chez elle un discours hypocondriaque : elle est souvent convaincue qu'une maladie grave (cancer, avc, …) *est en train de couver, elle fait de nombreuses recherches dans les manuels de médecine* et précise que *ces angoisses de mort arrivent surtout la nuit, elle a d'ailleurs peur d'être la dernière à s'endormir*. Elle dit *avoir autant peur de vivre que de mourir* et que *quelques fois elle va se réfugier dans l'irréalité* (cette peur de vivre viendrait du fait *qu'il y a plus de mal que de bien, d'ailleurs elle n'aime pas regarder les informations à la télé car ça la touche énormément*). Avec cette crainte de la mort survient une importante compulsion d'auto-observation (qu'elle calme en faisant du rangement...).

Notons également qu'à 17/18 ans elle a fait l'objet d'une hospitalisation volontaire suite à la rupture d'avec son petit ami. Durant cette hospitalisation elle relate une expérience de mise en salle de contention particulièrement traumatique. Au compte de ces expériences traumatiques elle fait état d'enfermements, à l'age de 4/5 ans, dans le garage obscur de ses parents en guise de punition, d'une *fois où elle a cru mourir en faisant du ski et d'une autre où elle a eu le même sentiment lors d'un accident de voiture au Maroc.*

La perte de sa grand-mère aura aussi un impact important sur sa dépersonnalisation. Ses parents sont *séparés sentimentalement même si ils vivent encore ensemble* (suite à une erreur conjugale du père). Elle les voit deux à trois fois par an non sans une forte angoisse. Elle précise qu'elle a peu de relations avec sa mère *car celle-ci est très anxieuse, elle parle tout le temps et*

n'est jamais contente ni souriante. Elle estime que sa mère lui a trop fait part de ses angoisses par rapport à l'adultère du père et qu'elle ne l'a pas assez protégé de leurs engueulades. Elle sent comme une barrière affective entre sa mère et elle et elle ne veut surtout pas lui ressembler (bien évidemment [45]). Cette mère critique serait à l'origine de son manque de confiance : *elle a toujours le sentiment que les autres sont mieux qu'elle et elle est toujours insatisfaite d'elle-même et ne s'aime pas particulièrement (ce qui peut se traduire, par exemple, par une forte jalousie quand son mari semble regarder une autre fille), elle a toujours l'impression d'être jugée par les gens (particulièrement les hommes) et elle a peur du regard de l'autre*. Elle explique également que *lorsque sa mère n'était pas là elle pleurait tout le temps et se sentait en insécurité, elle précise qu'elle ne pouvait pas se décoller de sa mère et qu'à l'arrivée de son petit frère elle s'est sentie délaissée. Il y a d'ailleurs plein de choses qu'elle n'arrive pas à vivre seule, elle est souvent indécise et très peureuse (peur de vieillir et de grandir)*. Du côté de son père elle relate un *manque d'attention quant à son angoisse et une incapacité à la* sécuriser, il passe son temps à la juger négativement. Celui-ci ne *l'a jamais aidé et n'a jamais communiqué avec elle* (elle a à plusieurs reprises cessé toute communication avec lui). Elle a d'ailleurs *souvent le sentiment que les autres ne veulent pas communiquer avec elle et qu'elle manque d'attention venant de leur part, elle a le sentiment d'être rabaissée quand on ne s'intéresse pas à elle (et parallèlement elle n'aime pas que les autres lui portent une trop grande attention).* Elle a une grande sœur et un frère plus jeune, elle s'entend bien avec son frère *qui est très angoissé lui aussi* et se trouve dans une certaine rivalité avec sa sœur.

45 C'est nous qui ajoutons :)

2) Mademoiselle S [46]

Mademoiselle S est une jeune femme de 30 ans, danseuse et chanteuse professionnelle, Elle fait partie de 3 troupes différentes, elle se plaint de dépersonnalisation depuis 12 ans. Elle a dépersonnalisé à 15, 16 ans *alors que tout allait pour le mieux* suite à la consommation de cannabis. Cependant elle affirmera qu'avant la dépersonnalisation elle n'allait pas bien du tout et qu'elle était envahie par un trop plein d'affects.

Elle ressent son corps comme anesthésié et a le sentiment de perdre régulièrement l'équilibre (elle porte un bracelet magique : comme ceux pour le mal de mer). Elle se ressent *sans gravité et anesthésiée (pour ne pas souffrir)*. Elle évite de se regarder dans la glace car ça la renvoie à des problèmes de poids quand elle était enfant et des mises à l'écart qu'elle a subit de la part des autres, *pourtant en tant que danseuse je passe les trois quarts de ma vie devant un miroir !* Sa prise de poids a commencé à 7 ans maintenant elle est végétalienne et s'intéresse de près *aux régimes qui permettent un nettoyage du corps*. Elle a eu ses premiers changements corporels à 11 ans avec une *fascination pour le sexuel* mais sa mère lui disait que *ce n'était pas bien et que le corps était notre ennemi*. Elle dit avoir reçu *une éducation pour être une bonne petite fille sans pulsions*. La première rencontre du corps de l'autre a été angoissante et elle *ressent un malaise quand on la touche*. Elle a d'ailleurs *dépersonnalisé au moment où, se sentant bien avec son compagnon, elle a compris que la relation allait être consommée*. Avec la dépersonnalisation elle a eu une perte de libido intégrale. Elle trouve que le corps dégage des émotions et pourtant elle ne trouve rien de beau au rapprochement des corps. Elle pense que *les désirs du corps sont nocifs et que nous sommes victimes de notre corps*. La danse est *une révolte contre l'interdiction de jouir de son corps*. Son corps ne lui plaît pas et elle s'interroge sur

46 Patiente suivie au cabinet

la féminité, la danse l'aide dans son rapport au corps même si elle dit *danser avec son cerveau mais pas avec son corps*. *Ce n'est pas moi qui danse, c'est mon personnage, le corps devient alors un costume et les gens peuvent venir t'aborder.* Dans ses rêves *elle n'a pas de corps mais elle danse quand même*. La danse est un rituel, une cérémonie. Elle vit sa dépersonnalisation *comme si elle s'était échappée de son corps*. Elle a l'impression d'être dans sa tête. *Seuls ses yeux valident le fait que son corps fait quelque chose*. Elle se sent *déconnectée du vivant,* elle est *juste moins là*. Elle a le sentiment d'avoir perdu ses affects mais elle trouve que c'est moins angoissant que d'avoir perdu les sensations de son corps. Elle n'a pas de sentiment de satiété mais elle a le sentiment de faim c'est pourquoi elle mesure sa nourriture pour ne pas en avaler une trop grande quantité. Elle se sent *trop grosse et ne supporte pas de voir sur son corps ce qu'elle voyait sur le corps de sa mère (surpoids, 130 kg),* elle se demande *comment l'on peut être aimé lorsque l'on est comme ça.* Elle fait régulièrement des jeûnes qui s'inscrivent dans le cadre de son alimentation végétalienne (il est à noter que son IMC est normal donc pas d'anorexie, selon un critère physique en tout cas...).

Elle présente des phobies d'impulsion (elle a peur de s'auto-mutiler) et *elle craint de basculer dans la folie*. Elle écrit, c'est son fil d'Ariane. Elle a une très faible estime de soi, elle a toujours l'impression d'être regardée (avec jugement sur sa personne). Elle est hypervigilante et a peur qu'on ne l'accepte pas. Elle trouve qu'elle *n'habite pas ce quelle dit* et a le sentiment *d'être sans dimension*. Elle pense que ce n'est pas *sécure* d'être une fille et se sent tout le temps en danger. Elle a peur qu'on la voit trop ou pas assez. Pourtant le regard de l'autre doit être présent et pour elle être seule n'est pas concevable. Elle veut *se protéger de la réalité* qui n'est pas telle qu'elle le souhaite, telle qu'elle l'idéalise. Elle pense ne pas mériter d'être aimée et désirée. Elle croit que nous sommes là pour éveiller les autres, elle est très mystique. Elle pense *qu'il y a un lien entre notre âme et le monde et que le corps n'est qu'un véhicule,* elle croit en la réincarnation. Elle n'est pas trop pour la maternité à cause de la prise de poids que cela nécessite et à

cause de sa carrière professionnelle. Elle souhaite d'ailleurs *effacer le passer sur son corps (vergetures) en se faisant faire un tatouage*.

Ses parents sont divorcés. Le père a invoqué le surpoids de la mère pour justifier la séparation. Elle a fortement ressentie la souffrance de sa mère lors de la séparation d'avec son père, elle avait 11 ans. Elle a dit à sa mère, à 9 ans, qu'elle voulait se suicider : que cela aurait changé les relations de ses parents. Elle trouve son père distant et d'ailleurs elle était jalouse de son frère et de sa sœur car ils avaient des jeux avec le père et pas elle. Elle veut tuer son frère (5 ans de moins qu'elle), elle trouve que pour les garçons la vie est trop facile et les mamans aiment plus leur fils. Elle s'est déjà fâché avec sa mère à propos de son frère. Au sein de sa famille elle a *l'impression d'être le lot de consolation*.

3) ***Donc j'existe...*** [47]

Un jeune homme de 20 ans, étudiant en droit, souffre d'une névrose obsessionnelle grave, caractérisée essentiellement par des rituels répétitifs ainsi que par des idées agressives concernant les rapports de bien et de mal, sans qu'elles puissent s'organiser dans un investissement d'objet. Des interrogations philosophiques telles que : *D'où vient le monde ?* , *Comment a-t-il été créé ?*, lui confèrent une allure hébéphrénique, mais sans conviction délirante. Après une longue prise en charge, combinant un suivi psychothérapique et une forte médication, les symptômes obsessionnels diminuent considérablement. Cependant, cette amélioration déclenche une série de *questionnements existentiels* selon sa propre expression. Il se demande si hier il était le même qu'aujourd'hui et si demain il le restera encore. Il éprouve un sentiment de modification de la forme, de la matière de l'unité de son corps, en se posant des questions telles que : *Mes mains ou mes pieds m'appartiennent-ils ?* À l'inverse, lorsqu'il parvient à se percevoir *unifié* et *plein*, ce qu'il exprime par la formulation : *Donc j'existe*, il éprouve immédiatement un sentiment d'étrangeté, de non-réalité concernant son entourage. Le monde extérieur lui paraît modifié ou inexistant, ce qu'il décrit ainsi : *Je sais que c'est une chaise, mais elle me paraît bizarre*. Pour sortir de l'angoisse liée à l'état d'étrangeté, il cherche à éprouver de l'agressivité ou de l'hostilité, sans y parvenir : *Si au moins j'arrivais à haïr quelqu'un ou quelque chose*. Ces états alternent avec des brefs moments *d'auto-observation frénétique*, selon le terme du patient. Il précise : *J'ai essayé de ramasser les parties de moi-même qui fuyaient, je faisais un immense effort pour les observer, les percevoir, pour les contrôler, mais cet effort m'épuisait et provoquait en moi une angoisse menaçante, un sentiment d'anéantissement. Je n'existais plus*.

47 Nicolaïdis Nicos , *Réflexions à propos de la dépersonnalisation*, Revue française de psychosomatique, 2005/1 no 27, p. 163-176.

4) La *névrose* des téléphonistes [48]

Cet ensemble de cas cliniques nous a semblé opportun dans cette partie car il renvoie directement à notre modernité et au discours du capitaliste que nous aborderons dans la dernière partie de ce travail. Il s'agit de trouble relevés chez les standardistes des centres téléphoniques. La nature même de la tâche confiée produit chez beaucoup de ces salariés des symptômes de dépersonnalisation et de déréalisation. Louis Le Guillant repère que la diminution des dépenses d'énergie musculaire et l'accélération corrélative de la rapidité des actes de travail, des cadences, entraînent un accroissement considérable des efforts d'attention, de précision, de vitesse et une automatisation des gestes et des procédures, ceux-ci conduisant assez régulièrement à des vécus de dépersonnalisation.

Les symptômes relevés chez ces salariés sont souvent de l'ordre d'une fatigue intense qui conduirait à *un état de perte de sensation*, au sentiment *d'être déconnecté de son corps, d'avoir la tête vide*, *de perte de mémoire, de perte de sens dans les tâches et les relations quotidiennes, sentiments de ne plus rien savoir et de n'avoir jamais rien appris : la lecture par exemple perd son sens et ne devient plus qu'une suite de mots vidés de leurs substance.* La même sensation *de devenir fou, de ne plus être connecté à son corps et de perdre le contrôle de soi* se retrouve aussi chez ces personnes. Elles perdent peu à peu *tout désir (indifférentes, sans ressort) et se retrouvent coupées du lien social*. Ces manifestations de dépersonnalisation sont souvent minorées par le termes *d'asthénie* qui vient les recouvrir.

48 Louis Le Guillant, *Le drame humain du travail,* Erès, 2006.

La dépersonnalisation et *les paradis artificiels*

Nous proposons ici quelques récits d'épisodes de dépersonnalisation survenus à la suite d'une prise de toxiques, en général des drogues hallucinogènes, comme le LSD, les champignons de la famille des psilocybes, les opiacés ou les amphétamines (MDMA par exemple) ou encore plus classiquement suite à la consommation de cannabis. Nous avons pu repérer que des périodes de dépersonnalisation sont assez récurrentes suite à la prise de ces produits psychoactifs.

1) L'expérience de Fabienne [49]

Fille unique, étudiante en droit, Fabienne, 28 ans, déclare avoir consommé, dans le cadre des rave-parties, du haschisch, de l'ecstasy, et des drogues hallucinogènes, notamment du LSD et des champignons psilocybes.

C'était dans un hangar. Un mec m'a offert un acide, au bout d'une demi-heure, ça partait à fond. Les corps et les visages des autres devenaient comme élastiques. J'avais la sensation de me décomposer, mes jambes se rallongeaient, puis se raccourcissaient. Je suis sortie. J'ai vu une fille que j'avais déjà vue quelque part. J'essayais de lui parler de mon malaise. Elle s'en foutait, comme si je la dérangeais. Alors, j'ai flippé. Elle me disait d'arrêter d'en parler. J'aurais voulu rencontrer un peu de complicité, mais elle me rejetait. Je voulais rester près d'elle, à l'extérieur, mais elle m'a dit de rentrer. L'idée de rentrer à l'intérieur me faisait

49 Fliege Fred , *Entre fusion imaginaire et dépersonnalisation Approche psychoclinique*, in Béatrice Mabilon-Bonfils : *La fête techno*, Autrement « Mutations », 2004 p. 131-139.

flipper. Elle m'a dit sur un ton cassant de venir avec elle. Je pouvais pas non plus rester seule dehors, j'aurais craqué. Je suis rentrée à contrecœur. Et là, quand j'ai vu ces regards bizarres, j'ai eu une angoisse comme jamais. Je sentais qu'on était tous pareils. J'avais l'impression qu'ils étaient tous fous, et je savais ce qui se passait dans leurs têtes. Je n'étais plus moi-même, je sentais plus mon corps, puis, ces pensées sont arrivées, les pensées du flash. Impossible de les arrêter. C'étaient pas mes pensées à moi. Et ça s'est plus jamais arrêté depuis, ces pensées-là, ça s'arrête à aucun moment.

2) Un de trop... [50]

J'ai 16 ans et j'ai souffert de déréalisation durant huit mois (ça m'arrive encore quelquefois, mais très faiblement). Je m'explique. J'ai fumé deux joints, probablement d'un mauvais stock et j'ai fait mon deuxième bad trip de ma vie. Mais contrairement à l'autre, il a duré... huit mois. C'est sûr que ce n'était plus les sensations du joint qui me possédaient, mais le rêve était pénible et constant.

Je ne pouvais plus me concentrer sur quoi que se soit. Cette pensée d'irréalité me hantait. Je cherchais désespérément et continuellement des preuves de réalité, car j'étais persuadé que je vivais dans mon rêve et que je ne réussissais pas à me réveiller.

Après un certain temps, je ne réussissais même plus à différencier ce que je vivais la nuit (dans mes rêves) de ce que je vivais durant le jour (ma réalité).

Je faisais au minimum une attaque de panique par jour. J'ai développé un trouble de stress post-traumatique (dû au bad trip). Je faisais des rêves dans lesquels je revivais mon bad trip. Je souffrais d'anxiété généralisée (mais pour ça, je crois que tout le monde souffrant de déréalisation a le trouble d'anxiété généralisée). J'étais persuadée que c'était le cannabis qui était resté dans mon sang ou dans mon cerveau. J'étais sûr que je devenais tranquillement schizophrène. Je ne savais vraiment pas ce que j'avais et ça empirait mes crises de panique et mon état.

Mes crises de panique était accompagné d'une dépersonnalisation intense : on ne se sent qu'une tête, le corps ne nous appartient plus ; comme dans la déréalisation, tout devient inconnu, perdant tout son sens ; même les gens qu'on

---

50 Dépersonnalisation/déréalisation : *l'histoire d'une guérison - témoignage actuel,* Extrait de Recherche Clinique Psy, http://www.recherche-clinique-psy.com/spip.php?article179

croit connaître, on ne pense plus vraiment les connaître ; on se sent vide et sans vie ; il ne nous reste que la pensée, mais il n'y a plus aucune émotion ou état de contact avec la réalité qui nous appartient.

Je ne savais plus qui j'étais ce que je faisais sur terre. Ce qui me passait par la tête durant ces minutes de panique se résumait à " Qui suis-je ? Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Où dois-je aller ? Qu'est-ce qui se passe ? Je vais mourir ! "... vraiment traumatisant.

Je suis allée voir l'éducatrice en prévention de la toxicomanie, car je croyais avoir des séquelles au cerveau dus au cannabis, mais elle m'a juré que ça ne pouvait pas être ça.

Des spécialistes et des gens ont commencé à m'expliquer que je souffrais d'anxiété et rien d'autre. Mais comme je ne connaissais pas de nom à ce problème j'éclatais continuellement en sanglot en disant : mais ma vue, ma vue, n'est pas normale, ça ne se peut pas que ce soit seulement de l'anxiété, je n'y crois pas, il y a autre chose !

Je pensais probablement avoir à rencontrer des psychiatres, pour soigner ma schizophrénie (car j'étais persuadé que c'était ça et rien d'autre)... même si tout le monde sait bien qu'un schizophrène ne se demande pas s'il y est schizophrène.

J'ai fini par rencontrer mon médecin, qui m'a référé à une psychothérapeute spécialiste en anxiété. Je n'y croyais pas, mais j'acceptais toute proposition d'aide. J'étais vraiment en désespoir intense.

[…]

Sinon, au quotidien, j'avais toujours cette sensation de film ou de rêve 24h/24h. Difficulté à communiquer, car je me sentais bizarre et différente d'avant. Je ne

voulais pas qu'une autre personne le réalise et ne veuille plus me parler à cause de ce changement. Je me posais mille et une questions, j'analysais tout ce que je voyais, l'attitude des gens, comment ils s'assoient, bougent et parlent, le sens des choses et de la vie, le pourquoi du comment, etc. Tout passait par l'analyse, je ne réussissais jamais à profiter du moment. J'analysais tout et n'importe quoi (un peu encore aujourd'hui, mais en moins obsessionnel).

Comme je pensais continuellement à quelque chose (analyse, sens de la vie, etc.), j'essayais quelques fois d'arrêter de penser (car ça devenait insupportable), mais tout le monde sait qu'il est impossible d'arrêter de pensée. Mais pour moi, c'était vraiment envahissant. Le seul moyen que je trouvais pour arrêter de penser était de me rentrer une chanson dans la tête. Quand je voulais arrêter de penser à mon problème, je devais absolument chanter dans ma tête ou à voie haute, sans quoi je recommençais à tout analyser.

Par la suite, j'ai commencé une angoisse devant le miroir. Je n'arrivais plus à associer ce que je voyais avec ce que j'étais, comme si je voyais le corps que j'ai toujours eu, mais que maintenant je me sentais PLUS que ça, comme si j'avais vieilli intérieurement, trop rapidement. Ça me foutait la trouille, je croyais encore que je devenais folle, même que des fois ça pouvait partir en attaque de panique.

[…]

La déréalisation à long terme était due à un état de panique trop constant. Comme si le fait d'être en panique constamment, nous faisait tout analyser. Alors cette espèce d'hypersensibilité à tout finit par changer notre vue pour être capable de mieux tout analyser... ce qui se résume à un cercle vicieux très souffrant.

La dépersonnalisation sous toutes ses formes

Dans cette dernière partie nous allons faire état de quelques récits cliniques qui ne sont pas à proprement parlé assimilables à la dépersonnalisation mais dont nous supposons que les mécanismes à leur origine sont similaires.

1) Sortir de son corps (OBE) [51]

C'était un soir. J'étais couché et je dormais. Je sais que je n'étais pas dans un état de somnolence par connaissance vécue de cet état. Puis, soudainement, durant mon sommeil, je m'aperçois de face (le buste) en haut, à un coin du plafond, derrière moi me regardant dormir. Le moi d'en haut se sent compressé contre les deux murs adjacents et le plafond. L'oppression de ma tête contre le plafond oblige celle-ci à se courber vers le bas et les épaules se courbent vers l'avant du tronc comme pour absorber la force de pression des deux murs contigus; bref : une impression d'être littéralement « coincé ». Le moi d'en haut regarde le corps du moi d'en bas. Le moi d'en haut sait que le moi d'en bas le voit en haut. Le corps du moi d'en bas est couché sur le côté, les jambes repliées, dos contre le moi d'en haut. Le moi d'en haut se sent en suspension, vraiment pressé contre ce coin du plafond.

En terme tactile, la position est physiquement désagréable et instable de par la nécessité de constamment combattre cette pression physique derrière la tête et les épaules. À ma souvenance, je crois que le moi d'en haut ressentait un certain

51 Jacques Bergeron, *récit OBE*, http://www.jbcoco.com/astro/decorporation-obe.htm

plaisir à cet état d'extériorité, de voir l'autre moi d'en bas, la perspective de la vision en plongée et la sensation de flottement et de légèreté. Le moi d'en bas voit toujours le moi d'en haut tout en se disant : Je sais que je dors. Je sais que le moi d'en haut me regarde dormir. Je sens mes yeux fermés et ne ressens pas le besoin de les ouvrir. Est-ce un rêve ? Non, parce que je sais que je dors. Je suis conscient de cette dynamique dialectique entre le moi d'en haut et le moi d'en bas qui se savent se regarder mutuellement. Le moi d'en bas est très conscient de ce qui se passe. Je (l'auteur de ce texte) me souviens très bien que l'état de conscience du moi d'en bas était celle de « la conscience éveillée » : très observatrice, critique et questionnante du phénomène qu'il vivait à cet instant présent. C'est très clair. C'était le même état de conscience pour le moi d'en haut mais vécu sans aucun doute et questionnement sur la réalité de l'événement.

Cette activité narcissique de visualisation (et non pas de voyeurisme puisque le moi d'en bas ne ressent aucun plaisir, quel qu'il soit, dans le fait de se voir en haut alors que le moi d'en haut ressent un plaisir tel que décrit ci-haut) occupe la presque totalité de la durée de cette expérience. Puis, soudainement, le moi d'en haut ressent dans son esprit une invitation à outrepasser les murs et à aller se promener à l'extérieur, en volant au-dessus de la ville. Le moi d'en haut est hésitant face à cette invitation car la crainte de ne plus pouvoir réintégrer son corps d'en bas le préoccupe : Si je ne peux revenir dans mon corps d'en bas, que vais-je faire dans la sensation d'être nul part et vivant; peur d'être perdu dans le sens d'être mort physiquement : je vais où ? je fais quoi ?

Après quelques « instants » d'hésitation et de crainte du moi d'en haut, le moi d'en bas ressent au sommet de son crâne, juste « un peu » en arrière, l'aspiration rapide et d'un seul coup (l'impression d'une propulsion à l'envers et non pas inversée en terme de rapidité [le mot « impulsion » est-il plus pertinent ?]) d'une « énergie fluidique » pénétrer dans sa tête. Au même moment, il ne voit plus le visage et les épaules du moi d'en haut. C'est tout juste après l'impression de cette aspiration que le moi d'en bas se réveille (sortir du sommeil « réel ») tant la

percussion de cette expérience est trop forte pour la « conscience éveillée » active dans le sommeil du moi d'en bas. Je me souviens très bien m'être dit à mon réveil : Mais, qu'est-ce que c'est ça ? Depuis (j'avais 20-21 ans à cette époque (1967-1968) — aujourd'hui, j'ai 57 ans), comme le prouve ce texte, je n'ai jamais oublié cette expérience et je me questionne toujours sur la nature du « réel » de ce phénomène alors que mon questionnement à propos de la réalité est bien antérieure à cette expérience. Aussi, depuis cette expérience, j'ai ressenti la certitude viscérale, intellectuelle (ie.: la conscience éveillée) et spirituelle que la mort de l'esprit n'existe pas de par la preuve vécue de mon esprit vivant hors de mon corps tout en sachant toutefois que mon corps aura peur de mourir.

[…]

L'auteur de ce récit précise ensuite *qu'il ne sent aucune présence d'entité et/ou d'un on dans l'esprit du moi d'en haut* sauf *l'invitation au voyage dont la source est non identifiée.* Qu'il n'est *nullement question d'une mission quelconque et qu'il n'est nulle question de lumière, de paysage, de sonorités étranges et/ou particulières.* Il explique en outre *qu'il n'a jamais fait bouger des objets à distance, qu'il n'a jamais communiqué avec l'esprit de personnes décédées et qu'il n'a jamais vu de soucoupe volante.*

2) Le corps au Diable [52]

M..., actuellement âgée de 49 ans, vivant à la campagne, fileuse de laine, avait souvent entendu faire des contes de sorciers .

15 ans : menstrues spontanées.

37 ans : au moment de se marier, M... reconnaît que son prétendant la trompe, elle ne veut plus l'écouter, et un an après elle se marie avec un autre. Celui qu'elle a délaissé la menace de se venger, et l'envoie à tous les diables ; un homme de son village, qui passe pour sorcier, donne son corps au diable, sans toutefois qu'elle s'en doute.

A 40 ans : cessation des menstrues ; alors les idées de M... commencent à se déranger, mais d'une manière inaperçue par les étrangers ; céphalalgie.

42 ans : revenant d'une longue course, M... est fatiguée, se couche par terre pour se délasser ; peu après elle sent dans la tête un mouvement et un bruit semblables au bruit et au mouvement d'un rouet à filer ; elle s'effraie, néanmoins elle reprend son chemin, mais en route elle est enlevée de terre, à plus de sept pieds de haut ; rendue chez elle, elle ne peut ni boire ni manger ; elle se rappelle la menace qui lui a été faite quatre ans avant, elle ne doute plus qu'elle ne soit ensorcelée . Beaucoup de remèdes sont administrés, M... fait des prières, des neuvaines, des pèlerinages ; elle porte sur la peau une étole que lui a donnée un prêtre . Mais en vain ; le diable et ses tourments ne la quittent plus : trois ans après elle est conduite à la Salpêtrière.

52 Jean-Etienne Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, éditions J. B. Baillière, 1838, p. *494 à 496.*

A son arrivée à l'hospice, M... est d'une grande maigreur, a la peau hâlée, terreuse, brûlante ; le pouls faible, petit ; la tête penchée ; la face bouffie, le front ridé ; les sourcils, par moments, se confondant avec les plis du front, se perdent dans les cheveux ; l'abdomen dur, volumineux, la malade y porte toujours la main ; elle assure qu'elle a dans l'utérus le malin esprit sous la forme d'un serpent, qui ne la quitte ni nuit ni jour, quoiqu'elle n'ait point les organes de la génération faits comme les femmes ; elle se plaint d'une forte constriction de la gorge, elle éprouve le besoin de marcher, et souffre davantage si elle en est empêchée ; elle marche lentement, parlant à voix basse de son état qu'elle déplore ; elle se cache pour boire et manger, ainsi que pour uriner et aller à la selle, afin de mieux persuader qu'elle n'est pas un corps, mais une vision, une image. *Le diable a emporté mon corps, je n'ai point de figure humaine, il n'y a rien d'affreux comme paraître vivre et n'être pas de ce monde ; je brûle, mon haleine exhale le soufre ; je ne mange ni ne bois, parce que le diable n'a a pas besoin de tout cela ; je ne sens rien, on me mettrait dans le feu terrestre que je ne brûlerais pas ; je vivrai des millions d'années, ce qui est sur la terre ne pouvant mourir : sans cela le désespoir m'eût portée à me détruire depuis longtemps.*

Rien ne peut la désabuser : cette infortunée dit des injures aux personnes qui semblent douter de la vérité de ce qu'elle affirme ; elle appelle sorciers, démons, ceux qui la contrarient ; si l'on insiste, elle s'irrite, ses yeux sortent de la tête, deviennent rouges, hagards ; *alors, voyez, dit-elle, cette belle figure, c'est-il celle d'une femme ou celle d'un diable ?* elle se frappe à grands coups de poing sur la poitrine ; elle prétend être insensible, et pour le prouver, elle pince fortement sa peau, se frappe la poitrine à coups de sabot . Je l'ai pincée moi-même, je l'ai piquée plusieurs fois avec une épingle, j'ai traversé plusieurs fois la peau de son bras, sans qu'elle témoignât la moindre souffrance ; mais elle exprimait la douleur lorsqu'elle n'était pas prévenue .

D’ailleurs, cette femme est tranquille, n’est point méchante, elle parle raisonnablement sur tout autre objet, lorsqu’on peut la distraire de ses idées : sous prétexte de la délivrer du diable, de la désensorceler, elle a été magnétisée trois fois, et je n’ai pu observer aucun effet magnétique sur elle .

3) La mort imminente [53]

Thiméo est un homme âgé de 58 ans, marié avec deux enfants, qui a des antécédents de diabète ; il a été hospitalisé en service de réanimation pour insuffisance rénale aiguë, choc septique, thrombose veineuse compliquée d'embolie pulmonaire. Après une admission aux services d'urgences par son médecin traitant pour l'apparition d'une paralysie faciale et de troubles visuels avec vomissements, il a présenté un état d'agitation avec épuisement respiratoire. Il a donc été transféré en réanimation et a fait l'objet d'une assistance respiratoire avec intubation, ventilation artificielle et sédation le plongeant dans un coma artificiel.

[…]
L'auteur de cette série de cas souligne que l'on pourrait imaginer que l'expérience de mort imminente vécue par Thiméo a été à l'origine d'un trauma psychique, mais cela ne semble pas être le cas, car elle n'a pas été ressentie comme un sentiment de menace vitale. En effet, Thiméo est capable de narrer ce moment particulier de manière construite en lui donnant un sens et en le verbalisant sans expression d'angoisse : *Ben en fait, c'est comme quand on va à la morgue… comme si on rentre dans une autre vie quoi… Ben ça, je l'ai vu, ça… Là j'ai vu, j'étais pour rentrer heu, puis on m'a retenu, enfin je me suis arrêté, j'étais juste à la limite de rentrer dans le tunnel si vous voulez, et ça, je l'ai vu… Je sais qu'on m'avait déjà raconté des choses comme ça, mais j'n'y croyais pas, mais là vraiment, je l'ai vu…*

Pour Thiméo le vécu d'inquiétante étrangeté ne va pas se faire dans la réalité mais dans une série de cauchemars qu'il va avoir pendant sa période de coma

53 Khadija Chahraoui, *15 cas cliniques en psychopathologie du traumatisme,* éditions Dunod, Paris, 2014.

artificiel : *une mamie enfermée dans un frigo de restaurant et on voyait une tête et un bras dépasser, et elle m'appelait au secours, et moi je ne pouvais rien faire, je ne pouvais pas bouger, j'étais immobilisé dans mon lit, et un papi qui était au-dessus du frigo, et il y en avait encore un plus loin et un autre qui le guettait, je voyais un œil qui me regardait…*

L'auteur s'interroge d'ailleurs sur le fait que la situation traumatique est plutôt atypique et relève que pour Freud, le sentiment d'inquiétante étrangeté trouve sa genèse dans la notion d'incertitude intellectuelle et serait lié à tout ce qui se rattache à la vision de la mort : *ce qui est le plus inquiétant, c'est tout ce qui se rattache à la mort, aux cadavres, à la réapparition des morts, aux spectres et aux revenants…* . Avec le fait d'attribuer une activité indépendante à des membres épars : *Des membres épars, une tête coupée, une main détachée du bras, comme dans un conte de Hoffmann, des pieds qui dansent tout seuls comme dans le livre de A. Schaeffer… Voilà ce qui a quelque chose de tout particulièrement étrangement inquiétant, surtout quand il leur est attribué, ainsi que dans ce dernier exemple, une activité indépendante… .* On retrouve bien ces aspects terrifiants chez Thiméo. Par ailleurs, Freud souligne que l'inquiétante étrangeté survient à chaque fois que les limites entre imaginaire et réalité s'effacent : *Ici une observation générale qui nous semble mériter d'être mise en valeur : c'est que l'inquiétante étrangeté survient souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que nous avions tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel... .*

Khadija Chahraoui, qui pourtant recherche la trace d'un traumatisme chez son patient (puisque c'est l'objet de son ouvrage), a la finesse de relever que *ce vécu étrange présent dans ces rêves de réa est sans doute l'unique moyen pour Thiméo de rendre compte d'une situation psychique extrême*. *En effet, il a été hospitalisé dans un état très grave et inquiétant et, pendant 15 jours, il a été très instable, avec un risque réel de mourir. Comment penser cette situation extrême et limite ? Les rêves de réa doivent certainement être considérés comme une*

représentation possible de ce moment impensable, sorte de blanc psychique, de « trou », de rupture dans le sentiment de continuité existentielle. Ainsi, le rêve de réa chez Thiméo est tout de même une possibilité d'assurer la continuité psychique... . Grosclaude (2002) souligne le besoin fréquent de ces sujets de faire part de ces « rêves de réa » au clinicien dans un contexte de secret et de confiance et, d'autre part, l'importance de ces récits comme des récits après coup permettant de structurer une réalité réanimatoire extrême. Ces rêves ont avant tout une fonction de soin et ils s'arrêtent quand le sujet peut élaborer et ainsi se réapproprier ce moment de son existence. Ils auraient selon Grosclaude une fonction autothérapeutique. Ainsi, ces rêves correspondent sans doute à une possibilité de reconstruction d'une expérience subjective extrême et il est donc important pour le clinicien de pouvoir les écouter de manière empathique et sensible afin de leur donner un sens.

Et c'est là précisément tout ce qui nous intéresse et qui va faire l'objet des développements ultérieurs de cette thèse : ce mécanisme de défense que nous supposons -distanciation- dans l'articulation du symbolique et du réel (avec bien entendu un effet sur l'imaginaire puisque ces trois dimensions ne peuvent se concevoir l'une sans l'autre), produisant cet effet d'inquiétante étrangeté, aurait pour fonction de permettre au sujet de *rendre compte* justement de ce qui aurait pu ne pas être *comptable* (contable...).

4) La méditation [54]

Cet extrait clinique est emprunté à Gilles Roghe.

C'était lors d'une retraite de méditation de dix jours, dans le courant du Theravada. Theravada signifie " la doctrine des anciens " et désigne l'école orthodoxe, monastique et centrée sur une pratique assidue de la méditation. On y pratique la méditation assise dite Vipassana qui signifie " vision profonde ", pendant treize heures par jour, sans parler, sans lecture, sans musique. L'emploi du temps est strict et répétitif : lever tôt, alternance de séances de méditation assise d'une heure et pauses courtes ou longues. Le propos est d'élaguer toutes les distractions habituelles pour maintenir l'attention orientée vers les sensations présentes, en laissant de côté l'imaginaire et les commentaires. Très vite ce fut difficile. Mon corps se révoltait contre la station assise prolongée. Les genoux, le dos ne cessaient de se plaindre. Le plus dur était de tenter de conserver une relative immobilité de la posture et simplement observer les sensations, agréables, désagréables ou neutres. Je m'aperçus rapidement que les sensations neutres provoquaient l'ennui et la fuite dans l'imaginaire, que je cherchais à éteindre et fuir les douloureuses pour attendre après les agréables. Impossible de conserver une attention stable, continue et équanime. Mon attention me semblait comme autonome et hors de ma sphère de contrôle, tout comme mon corps d'ailleurs qui refusait de se plier à cette discipline que mon idéal lui imposait. Après environ trois ou quatre jours de ce qui était devenu une sorte de combat pour rester attentif, avec des moments de découragement, d'accalmie et de lutte acharnée, d'instant en instant, il s'est passé quelque chose. Ça a commencé lors d'une séance de méditation assise. A force de lutter pour contrôler mon attention et la ramener inlassablement et laborieusement au corps, j'ai commencé à éprouver une grande lassitude face à cette impuissance contre laquelle je ne cessais de me heurter.

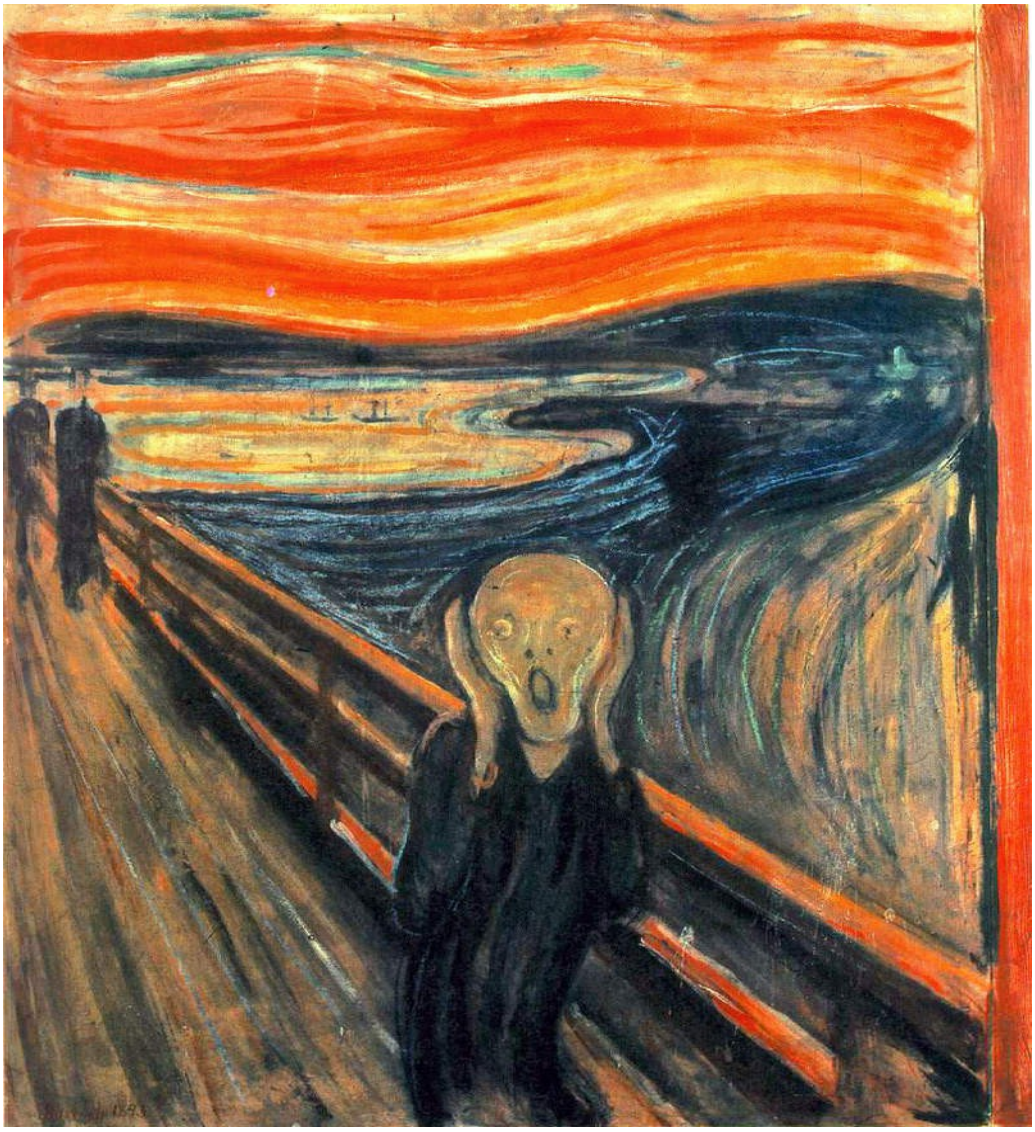
54 Gilles Roghe, *Le corps inachevé,* Revue Française de psychanalyse, *La dépersonnalisation,* Octobre 2013, Tome LXXVII-4, PUF.

J'eus la brève sensation que, finalement, ce corps qui pratiquait, ressentait, souffrait, se reposait, n'était pas vraiment moi. Mais d'un autre côté, je ne pouvais encore moins m'identifier à cet esprit, à cette attention volatile, ou à cette volonté poussive et si vite essoufflée. Il s'en est suivi une sorte d'abandon, ou plutôt une reddition, comme si le moi déposait les armes et cessait un peu de lutter pour tenter de s'approprier ce qui se vivait, s'expérimentait. A la pause, je suis allé m'asseoir dehors, sur un banc. Et tout à coup, ça m'est tombé dessus, comme une bulle qui éclate : si je n'étais pas ce corps, si je n'étais pas ce psychisme, cette volonté, cette conscience, alors qui étais-je ? Ou plutôt, où pouvait bien être ce je ? A cet instant la question " qui ? " m'occupait toute entière. Mais pas comme une idée, comme un état. J'étais comme exilé de ce que j'avais toujours plus ou moins perçu comme moi. Ou plutôt c'était comme si le moi s'était dissout, laissant la place à cet état interrogatif, ce centre vide et questionnant. Les premiers instants je fus comme paralysé. Dès que je percevais l'intention, par exemple, de bouger le bras, de me lever du banc, la question " qui ? " (qui bouge ? Qui se lève ?) était si forte qu'elle inhibait toute action. Si une pensée s'élevait le " qui ? "l la vidait de sa force et de son intérêt. Je suis resté là, sur ce banc, à laisser cet état se diffuser. Comme j'étais entraîner à observer sans saisir il me semblait qu'une instance continuait d'observer ce qui se passait mais ce qui se passait ne m'appartenait plus. C'était une sorte d'état sans Je. Il y avait la perception mais personne pour se l'approprier. Progressivement le questionnement " qui ? " devint moins intense et laissa la place à une sensation plus diffuse qui venait nimber tout ce qui était perçu, senti, vu, pensé, d'une sorte de voile brillant de singularité interrogative. Comme si je voyais les couleurs pour la première fois. Et simultanément tout était comme un film dont j'étais le spectateur, mais un spectateur témoin, à la fois très intéressé, curieux, mais pas intimement concerné par toute cette mise en scène.

Cet état demeura toute la journée, comme une brume. Après la nuit, j'étais revenu à la sensation d'être moi. Mais plus jamais elle n'eut le même caractère de certitude. Le moi était comme définitivement frappé d'un sentiment de doute et,

finalement, d'incertitude. Étrangement ce moment de vacance de moi-même m'apparaît, encore aujourd'hui, des années après, comme une expérience centrale de ma vie.

Nous retrouvons bien dans ce fragment clinique les éléments constitutifs de la dépersonnalisation et le sentiment d'avoir vécu une expérience des plus intime et des plus centrale. La notion de vide et d'absence que nous aborderons plus loin est bien présente. Le thérapeute note que : *...la spécificité et l'intelligence de l'entraînement bouddhiste vient atténuer le risque de dislocation par le mise en place de contenants qui viennent border et jalonner l'expérience.*



Evard Munch, *Le cri*, 1893

Souvent, c'est au cœur de l'être que l'être est en errance. Parfois, c'est en étant hors de soi que l'être expérimente des consistances. Parfois aussi, il est, pourrait-on dire, enfermé à l'extérieur [55].

55 Gaston Bachelard, *la poétique de l'espace*, P.U.F, 1957, p.195.

Partie

III

Le dé-corps de la dépersonnalisation

Le dépersonnalisé doute d'exister, donc, il ne se sent pas unifié et son rapport à l'environnement est si perturbé que la conscience qu'il a de lui-même semble modifiée au point de remettre en cause la réalité de sa propre existence et celle du monde qui l'entoure.

Nous savons que la conscience de soi n'est pas une donnée immédiate et que le sentiment de faire corps avec son corps, le sentiment de ne faire qu'un, de n'être qu'Un nécessite que le sujet soit identifié symboliquement mais aussi imaginairement et nous ajouterons ***localisé***.

Pour déplier cette partie nous prendrons comme fil conducteur de notre réflexion le fantasme fondamental et nous nous interrogerons sur les éléments qui le constituent, soit : le sujet divisé, l'objet a et une attention particulière sera apportée au poinçon.

Le fantasme fondamental



Formule toute simple dont les ressorts ne laissent pourtant jamais de nous surprendre et dont toute la richesse ne se résorbera jamais dans un savoir complet. Articulation étrange entre du signifiant et de la jouissance, entre le symbolique, l'imaginaire et le réel, entre ce qui peut se dire et l'innommable. Articulation impossible, peut-être, articulation qui n'est pas sans reste, sûrement.
Cette formule dont la complexité, du fait du caractère hétéroclite des éléments qui la constitue, se doit d'être traitée avec précision.

Le fantasme se soutient des trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Pour nous il dépasse largement le cadre du petit scénario imaginaire qu'on lui attribue généralement, il a une logique, il est singulier. Le fantasme détermine le mode d'être au monde du sujet.

La notion même de fantasme a évoluée tout au long de la théorisation lacanienne et de ses avancées successives. Le fantasme qui oriente le désir du sujet et qui par là même le lui rend impénétrable est pour nous élément de structure. Mais si tout est structure, pas-tout est signifiant et c'est bien ce que nous expose le fantasme. Pas d'autre rapport à l'objet que cette inscription dans le fantasme.

Le fantasme exprime l'accommodation entre le sujet et l'objet, comme pour les presbytes l'accommodation nécessite la bonne ***distance*** (sinon c'est le flou, peut-être celui du rêve...). Cette bonne distance est matérialisée, pour nous, par le poinçon dans la formule du fantasme fondamental.

Alors reprenons cette formule et tentons d'en disséquer les composantes, tout en sachant que le tout est, souvent, plus que la somme des parties, afin d'en apprécier la portée épistémologique et de percevoir ce que la clinique, et plus particulièrement celle de la dépersonnalisation, vient mettre en lumière de celle-ci.

Commençons par le début, il est question dans cette formule du fantasme d'un *sujet divisé.*

1) Le sujet divisé



Nous ne sommes que *le rêve d'une baleine* expliquait le Chamane Amérindien Swift Deer [56]. Une telle représentation, vision imaginaire et poétique, exprime ce qui du Réel s'impose au sujet. Elle est cependant immédiatement rejetée par notre modernité, pétrie d'objectivisme, alors que finalement elle renvoie à l'expérience quotidienne que font certaines personnes. Ces personnes qui ne coïncident plus avec elles-mêmes ont ce sentiment de n'être qu'un rêve. La question se pose alors de savoir comment faire *un* et en avoir *conscience*.

Ne faire qu'un alors que nous sommes divisés. Le sentiment d'unité du sujet dont parlent les auteurs précédemment cités renvoie à l'idée de faire corps avec son corps et de se mouvoir dans le vaste monde convaincu de la réalité de l'expérience. Ce sujet se définit comme le référent inconnu d'une fonction : ce que *représente un signifiant pour un autre signifiant*. De plus ce sujet n'est pas un sujet désincarné : l'ordre symbolique ne produira un sujet que s'il trouve un organisme

56 Patrice Van Eersel, *Le cinquième rêve*, éd. Grasset, Paris, 1997. ISBN : 978-2253138235.

vivant pour s'y incorporer. *Le premier corps fait le second de s'y incorporer. D'où l'incorporel qui reste marqué le premier, du temps d'après son incorporation*, disait Lacan. La psychanalyse sait très bien que l'histoire de ne *faire qu'un* commence mal car ce sentiment, au combien précaire, doit trouver sa place chez un sujet qu'elle dit divisé, et ce à plus d'un titre. Un sujet bien divisé ne fera qu'un, en quelques sortes...

Divisé à plus d'un titre :

Depuis Freud la conscience est du domaine du Moi. Dans la deuxième topique nous est révélé que le Moi est l'interface entre la réalité et le Ça (lieu des pulsions) sous la vigilance du Surmoi. Pour situer la dépersonnalisation dans le cadre théorique qui est le notre il est nécessaire de revenir sur cette division inaugurale mise en évidence par Freud. En effet, cette division du sujet est devenue si commune, par l'usage banalisé et détourné du sens freudien que nous en faisons actuellement dans la culture, que plus personne ne semble s'y attarder, en prendre la pleine mesure. Pourtant c'est toute une conception du sujet qui se trouve dans cette affirmation si lourde de conséquences qu'à maintes reprises, du début à la fin de son œuvre, Freud s'est senti obligé de la rappeler : *La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques, aussi fréquents que graves, de la vie psychique et de les faire rentrer dans le cadre de la science* [57].

Rappel nécessaire car Freud savait très bien que *La plupart des gens possédant une culture philosophique sont absolument incapables de comprendre qu'un fait psychique puisse n'être pas conscient, et ils repoussent cette idée comme absurde et en contradiction avec la saine et simple logique* [58].

---

57 Sigmund Freud, *Le moi et le ça*, in *Essais de psychanalyse*, éd. Payot, 1968. C'est nous qui soulignons.

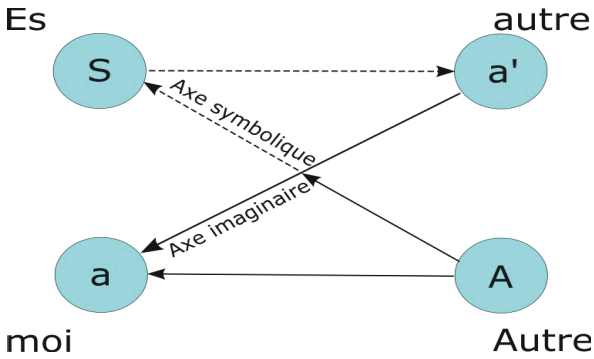
58 Ibid.

Pourtant Amiel avait déjà perçu, et même avant Freud, cette division du sujet : *L'âme cède à des influences dont elle ne se doute pas. L'inconscient pullule de stimulants inaperçus et de mobiles insaisissables; notre âme n'exerce que le droit de veto et de triage; et cela bien souvent trop tard. La faute est faite ; il ne nous reste que la stupeur, l'humiliation et le repentir. Grand Dieu, que nous sommes peu libres, et que notre nature se moque de nos prétentions au gouvernement de nous-mêmes. Comme elle nous berne, et nous joue, grâce aux suggestions, aux prestiges et aux éblouissements dont elle dispose. Nous sommes continuellement faits et refaits ; pic, repic et capot, avant d'avoir seulement vu nos cartes, et observé l'adversaire. L'adversaire, c'est notre être obscur, c'est le gnome masqué qui se cache au fond de notre âme raisonnable, c'est* ***l'autre*** *qui est aussi nous. Ce gnome railleur est celui qui pousse, qui trompe, qui sollicite, qui enjôle, qui tente notre Moi, et celui-ci qui règne en théorie est le pantin d'un inconnu. Nous sommes les éditeurs responsables et officiels des œuvres de quelqu'un qui est en nous sans être nous* [59].

Le phénomène de dépersonnalisation ne peut se comprendre sans tenir compte de cette première division celle d'un psychisme conscient et inconscient. Cette division nous renvoyant à notre illusion commune qui est celle de nous croire un et de nous objectiver comme un moi.

Le sujet n'est donc pas à considérer comme une totalité unifiée, il n'est pas un ***je suis*** au sens cartésien mais il est divisé, il n'est pas le fruit de ce *fantasme moïque de totalité homogène*, selon les termes de Claude Dumézil, qui pourrait faire croire à l'inexistence du sujet de l'inconscient et à l'existence de l'objet.

59 Journal intime d'Amiel, *t. II (1952 à 1956)*, journée du 28 Mars 1870, éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1978.



Division entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation : Lacan pointe que du fait qu'il parle et que son désir se constitue au niveau du langage, toujours équivoque et polysémique, on peut entendre un autre discours au delà de ce qu'il croit vouloir dire. Le sujet de l'énonciation est *le sujet de l'inconscient*. Il est important de rappeler cette hypothèse fondamentale de la psychanalyse afin d'être au clair avec le cadre conceptuel dans lequel se déplie ce travail. Le dépersonnalisé est le fruit de cette division.

...l'acte où advient le sujet de l'énonciation, compris comme sujet de l'inconscient, est le plus opposé à l'acte intentionnel. Le sujet n'a pas d'autre remède que de se situer sur la même longueur d'onde que l'objet de son désir... [60].

Le sujet, donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui et c'est là qu'il s'appréhende (Jacques Lacan, *Position de l'inconscient*, Écrits).

Le vacillement identificatoire que subit le sujet, cette mise en tension identitaire provoque une altération du sentiment de soi, d'être quelqu'un d'entier et de réel. *La « vérité » en question était l'enjeu principal et essentiel de cette problématisation critique des rapports entre le Je (comme « savoir du Je sur lui-*

60 Flórez Adriana, *De l'objet dans l'énonciation rituelle et d'autres passions invisibles*, Analyse Freudienne Presse, 2005/2 no 12, p. 121-131.

même ») et la personne (comme instituée par un Tiers) [61]. Lacan identifie le Moi à la dimension imaginaire.

La réalité intérieure du sujet conditionne donc la perception de l'extérieur (puisqu'il y a aussi déréalisation). La subjectivité et sa construction impliquent une vision du monde. C'est la place de l'observateur (comme les deux enfant dans le train qui entre en gare...).

Le signifiant conditionne la perception de la réalité (ce que Dugas et Moutier ont bien relevé : *… ils changent l'optique du moi, l'optique psychologique, et fassent paraître toute chose sous un aspect nouveau, insolite, étrange* [62]).

Nous pouvons donc relever que le sujet dépersonnalisé n'est ni fou, ni confus et bien conscient d'être en proie avec un trouble qu'il peine à décrire avec les mots. Nous ne pouvons pas faire l'historique de cette division du sujet sans traiter la question des identifications.

Trouble identificatoire avons nous avancé précédemment car nous accordons toute sa valeur à l'identification comme fondement de l'identité et marque de la conscience. En effet c'est plus en terme d'identification que d'identité que nous concevons le sujet.

---

61 Philippe Spoljar, *Aspects cliniques de la dépersonnalisation. La position du tiers et l'empreinte de l'informe dans les processus psychiques adolescents*, Recherches en psychanalyse, 2005/1 no 3, p. 65-74.

62 L. Dugas et F. Moutier, *" la dépersonnalisation "*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911, p. 18.

1.1) Identification Imaginaire

Commençons par l'identification imaginaire et confrontons la au sujet dépersonnalisé, quelles conséquences cela peut-il avoir pour lui et comment comprendre cette symptomatologie ? Nous constatons dans un premier temps que le sujet dépersonnalisé peine à se regarder dans le miroir (cas clinique Mademoiselle S), il y cherche une image qui lui soit familière et il n'y trouve qu'un reflet étrangement inquiétant. Nous reconnaissons là la nécessité d'une image spéculaire investie pour qu'un sujet puisse habiter son corps. Nous pourrions même ajouter que cette image doit correspondre, qui plus est, à un certain idéal.

Selon Lacan, dans le séminaire sur l'angoisse : *la dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire*. Il travaille l'*Unheimlichkeit* freudienne dans son schéma optique qui met en relation l'image du corps et la représentation narcissique (ce que l'on investit comme libido dans son image au miroir et, dans les cas favorables, au-delà de cette image).

Reprenons le détail de cette identification imaginaire, au début de la vie, l'espace de la psyché est indivis, marqué par un premier organisateur des excitations exogènes et endogènes : c'est le continuum hallucinatoire entre la mère et l'enfant dans l'accordage affectif. La peau organise une première limite et une surface érogène d'inscription des expériences motrices. La réflexivité s'organise, celle de la voix dans les vociférations, celle de la peau : se toucher-touchant. Notons aussi ce qui a été évoqué par Henri Wallon dans les années 1930 au sujet de la reconnaissance du corps propre chez l'enfant, qui passe par *un premier état inévitable reposant sur une* **dissociation** *et une* **extériorité** [63], conditions de la représentation du corps propre. Il est important ici de noter la *dissociation* et

63 Wallon H, *Les origines du caractère chez l'enfant* , 1949, Paris, PUF, 1980, p. 228. c'est moi qui souligne.

l'extériorité qui sont aussi les composantes des dépersonnalisations. L'enfant ne vit pas son corps comme une totalité unifiée, il n'arrive pas à distinguer son corps de ce qui lui est extérieur, il le perçoit comme quelque chose de dispersé, de morcelé.

C'est *le stade du miroir* qui va mettre un terme définitif à ce fantasme et qui va permettre à l'enfant d'accéder à un vécu psychique de son corps, une représentation de son corps comme une totalité unifiée. L'unité du corps est attribuée à l'unité de l'image. C'est dans le miroir que le sujet appréhende l'unité de sa forme. L'image va venir délivrer l'organisme de son morcellement : un corps est un organisme unifié par l'image à laquelle il s'identifie. Pour faire un corps il faut un *organisme* et une *image* précisait Lacan, moment de la prise identificatoire dans l'image, celle qui permet la précipitation du Moi dans l'image du corps par une sorte d'illumination telle que conceptualisée dans le stade du miroir. Lacan précisera : *identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image* [64].

Le stade du miroir engendre la conscience d'être mais surtout produit ce sentiment d'unité perdu des dépersonnalisé, *l'assomption jubilatoire* et une *mimique de joie* accueille cette *Gestalt*, totalement extérieure au sujet, plus constituante que constituée. *La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de l'imago qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité,– ou, comme on dit, de l'Innenwelt à l'Umwelt* [65]*.* Le corps est le support physique pour que quelque chose soit pensable et Lacan fait référence lui aussi à ce rapport entre l'intérieur et l'extérieur (l'environnement).

---

64 Jacques Lacan, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique,* XVIe Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07- 1949. La Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, p. 449-455.

65 Ibid.

Nous pouvons souligner, que dans sa forme première, l'identification spéculaire est donc essentiellement un dédoublement, une structure réduplicative. Elle est primordiale dans la configuration du Moi et elle établit d'emblée les modalités de la relation au semblable. *Il se produit, pour employer les termes du docteur Lacan, une " captation " de moi par mon image spatiale. Du coup je quitte la réalité de mon moi vécu pour me référer constamment à ce moi idéal, fictif ou imaginaire, dont l'image spéculaire est la première ébauche. En ce sens je suis arraché à moi-même,...*[66].

Nous avons donc, avec cette première étape de la pensée de Lacan, la base de l'identification dans sa dimension imaginaire, l'identification spéculaire. C'est sur cette image assumée qu'une distorsion va conduire à la dépersonnalisation. Il faut considérer que dans celle-ci **il y a une défaillance de l'identification imaginaire**.

Dans l'expérience du miroir, il s'agit de fonder, dans une image, l'unité d'un corps perçu comme morcelé, dans la dépersonnalisation le sujet est étranger à son corps et les différentes parties qui le constitue sont inquiétantes et/ou entachées d'irréalité, l'organisme semble désinvesti narcissiquement : ce qui provoque ce sentiment d'étrangeté.

Le fait de penser à mon corps et à mes organes m'angoisse, j'imagine les différentes parties de mon corps et celles-ci me semblent étranges. Je cherche dans laquelle peut bien se trouver la conscience en imaginant que je les détache une à une de mon corps et j'essaye d'imaginer la répercussion sur la conscience que j'ai de mon existence [67].

Le sujet est dépersonnalisé d'une part sous l'impact du jeu du signifiant, ce que nous verrons par la suite, mais aussi, d'autre part, parce que son moi, l'axe imaginaire, n'assure plus la stabilité de son image et de son monde.

66 Merleau-Ponty M, *Les relations à autrui chez l'enfant*, éd. Les cours de la Sorbonne, p. 55-57.

67 Fleurs, une de mes patientes.

Cette forme d'égarement du sujet d'avec lui-même ne peut être appréhendée par le prisme de la perception ni par le mythe toujours insistant d'une instance de synthèse dans l'homme. C'est la dimension de l'imaginaire, telle que Lacan la renouvelle à partir du stade du miroir qui nous sert donc de premier repérage dans le phénomène de la dépersonnalisation.

Lacan poursuivra sa réflexion sur la dépersonnalisation et dans un séminaire plus tardif, largement consacré à Joyce, *le sinthome*, il évoquera cette clinique particulière de l'imaginaire en dessinant pour son auditoire ce qu'il appelle **un dédoublement de l'imaginaire**.

D'un côté l'imaginaire paraît tenir la corde mais d'un autre côté le corps semble comme **désaffecté** (cf également kafka, la métamorphose).

Durant ce vacillement de l'imaginaire le sujet prend aussi conscience, justement, de cette nature imaginaire et de la vacuité de son être et des identifications qui viennent recouvrir le sujet de l'inconscient sur l'axe imaginaire aa'. Le cercle vicieux est engagé, moment de destructuration, de désintrication subjective ou le sujet fait l'expérience du manque, de la perte, mais aussi de la béance angoissante de l'objet a.

Pour éclairer le phénomène de déréalisation nous pouvons ajouter que dans le stade du miroir ce n'est pas seulement le corps de l'enfant qui se trouve reflété et investi libidinalement en tant qu'image, c'est également le champ de la réalité (pièce, objets,...).

Cette réalité vient s'articuler autour du corps propre, les deux tiennent ensemble dans le champ visuel. Les problèmes de déréalisation qui apparaissent conjointement à ceux de dépersonnalisation pourraient tenir, aussi, de la nature de cette capture identificatoire.

Nous savons que pour se penser en tant que sujet, et à plus forte raison en tant que sujet unifié, avoir conscience de *soi*, il est nécessaire de faire le choix de l'Autre. Cette *altérité* est nécessaire à l'objectivation du sujet en un Moi conscient. Cette fonction, inscrite dans le Langage, vient mettre en place la coupure nécessaire à la production du sujet et de l'objet.

Cet Autre devient une dimension constitutive du sujet, celle de l'inconscient, la dimension Symbolique.

Pour la psychanalyse il est impossible de traiter du sentiment d'unité sans se référer à la dimension symbolique. La névrose et surtout la psychose nous fournissent une clinique variée démontrant les conséquences importantes sur ce sentiment lorsque le symbolique vient à vaciller ou n'est pas opérant.

1.2) Identification Symbolique, l'insondable choix de l'Autre

Nous constatons que cette aliénation à son image, le sujet la doit à une autre aliénation, celle qu'il tient du langage. Ce corps, le Moi ne s'en fait une représentation, comme pour tout autre objet, que par le langage. L'identification à la forme, i(a), ne peut tenir que dans la mesure où le sujet est déjà identifié dans le Grand Autre. En effet, i(a) ne peut tenir que si le sujet est lui-même identifié du côté du Grand I, ce que Freud appelait l'Idéal du Moi, par l'Autre initial. Le sujet doit être inscrit sous des catégories de langage, d'une part et il faut qu'il soit nommé, d'autre part, ce qui prend ordinairement effet avant la naissance selon la formule connue : *l'enfant naît dans un bain de langage*. Ce n'est qu'au prix du symbolique que l'identité pourra se révéler et opérer comme semblant, sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant...

Dans son discours de Rome, Lacan va pointer l'importance du langage et de la parole dans l'approche du sujet par la psychanalyse. Il va mettre l'accent sur la structure et déplorer que certains ne s'attachent qu'à la forme : *On se rattache à la forme, faute de savoir à quel sens se vouer. Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole* [68]. L'image spéculaire ne suffit pas à rendre compte de la constitution du Moi, encore moins du sujet, il ne peut se comprendre que structuré par le langage et façonné par la parole. Freud avait déjà saisi que l'inconscient était structuré comme un langage et Lacan va apporter un éclairage sur la fonction de la parole.

Le Moi de *la parade du miroir, il ne saurait s'en satisfaire puisqu'à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître* [69]. L'Autre à ce stade est incarné par la mère qui embraye les fonctions de l'enfant par transitivisme, elle sait pour lui, elle fonctionne pour lui. Le discours s'introduit dans l'organisme par le signifiant. Les signifiants forment ce corps symbolique que Lacan appelle l'Autre, le trésor des signifiants, et qui fera que notre corps nous semblera faire corps.

C'est parce que ces signifiants font corps que nous ferons corps avec notre corps : *La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps* [70]*.*

68 Jacques Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse,* La psychanalyse, n° 1, 1956, Sur la parole et le langage, pages 81-166.

69 Ibid.

70 Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

L'image seule serait impuissante à soutenir cette unité si l'Autre ne la garantissait pas. La dépersonnalisation nous convie à cet instant de voir lorsque le sujet dessaisi de cette image trompeuse se retrouvera *n'être plus rien, n'être rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose , mais qui en même temps n'est rien et qui s'appelle une métonymie* [71]. C'est faire ainsi l'expérience, selon les termes de Lacan : *du caractère fondamentalement déficient* du phallus. Aussi bien peut-on dire avec Lacan que l'Autre est le *premier corps qui fait le second de s'y incorporer* . C'est l'incorporation de la structure signifiante qui transforme l'organisme en corps.

A) La bourse ou la vie !

Tout pourrait commencer là, c'est à dire par ce *vel*, ce **choix du sujet** que Lacan a mis en évidence, celui de son *aliénation* sous les catégories du langage, celui de la division entre Être et Sens. Lacan nous expose cette division avec ce qu'il définit comme une aliénation : pour devenir sujet ce choix va devoir se faire entre l'être et le sens. Le terme *choix* est ici un bien grand mot car c'est un choix forcé qui conduira à une perte. seul le choix du sens, du côté de l'Autre, le choix d'en passer par les signifiants, de se soumettre à leur loi, permet l'émergence du sujet divisé. Du fait que les êtres humains sont parlés et parlants il ne saurait émerger de sujet s'il n'y avait pas de signifiant. Le choix de l'être, le choix de ne pas placer son énonciation au champ de l'Autre conduit inexorablement au non-sens.

En mettant à profit les cercles d'Euler Lacan illustre ce *vel* aliénant avec un exemple propre à éveiller notre attention : *la bourse ou la vie !*

71 Jacques Lacan, *La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1998.

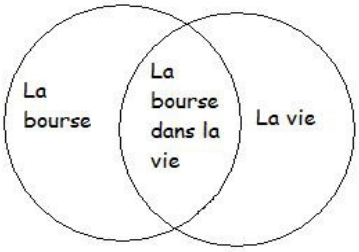


Schéma n° 1

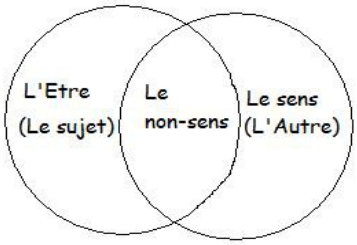


Schéma n° 2

Si je choisis la bourse, je perds les deux. Si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, à savoir une vie écornée. Nous constatons que le choix de l'Autre induit nécessairement une perte. Ce lieu de l'Autre, lieu du signifiant, est bien entendu tenu par la mère avant d'être incorporé.

Faire le choix du sens c'est se retrouver amputé de cette partie de non-sens qui constitue ***la place*** même du sujet. Comme le souligne Lacan : *L'aliénation consiste dans ce vel, qui – si le mot condamné n'appelle pas d'objections de votre part, je le reprends – condamne le sujet a n'apparaître que dans cette division, […] s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis* [72]. Si le sujet choisit le sens, celui-ci doit être barré (car amputé de l'objet, certes, mais aussi car victime du signifiant le conduisant à son aphanisis [73]) et cela correspond au refoulement originaire (Urverdrängung) qui rend possible tous les autres refoulements (Verdrängung).

Notons donc que, d'une part, c'est cette première opération essentielle qui fonde le sujet et qui, selon Lacan : *constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient*. Et, d'autre part, que ce *vel* fondateur conduit inévitablement le sujet à surgir, représenté par un premier signifiant (ou signifiant unaire, S1), dans le champ de

72 Jacques Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. Seuil, 1963, p. 331.

73 *il n'y a pas de sujet sans, quelque part, aphanisis du sujet* , Ibid.

l'Autre.

En effet, la conséquence principale de ce vel concerne la division subjective et implique que lorsque le sujet apparaît comme sens au niveau du signifiant unaire - S1 - il disparaît au niveau du signifiant binaire - S2 - comme non-sens. Ainsi, ce second signifiant porte la mort du sujet, son impossibilité d'en passer par le sens pour accéder à une signification complète de son être et il emporte dès lors avec lui la part chue de l'être.

Cela constitue, pour Lacan, le point central du refoulement originaire, de l'Urverdrängung freudien.

Cette substitution par le signifiant binaire du signifiant unaire dont le sujet se saisi, au lieu de l'Autre, pour exister ne lui donnera en aucun cas une signification quant a son être. Il aura pour effet son aphanisis.

D'essence aliénante, ce couplage primitif S1-S2 amorce le défilé des signifiants à travers lequel le sujet divisé cherchera, en vain puisqu'il est causé par la structure même de l'articulation signifiante, l'unité de son être.

Notons que nous retrouvons précisément ici les deux états des dépersonnalisés, ***confrontés à la béance de l'être et éloignés du sens qui la recouvre***.

B) La naissance du Sujet et de l'Autre

Freud, pour mettre en évidence le fonctionnement pulsionnel, va faire état d'une disjonction entre le besoin et la satisfaction du besoin, souligner un écart entre le besoin et sa satisfaction. A la naissance l'enfant n'est qu'un pur sujet du besoin, son cri est l'expression brute de ce besoin et il ne manifeste aucune intention,

aucun désir. Dès qu'il entend ce cri l'Autre (en général la mère) lui répond en lui prêtant une intention de signification (il pleure donc il a faim). Cette réponse de l'Autre maternelle transformera ce cri en appel qui est le prototype de toute demande. Ce qui est paradoxal c'est que la réponse précède l'appel.

Dans son statut natif le sujet ex-siste (S1) à l'Autre (S2) auquel il se raccorde en supposant qu'il y a un savoir à découvrir selon les lois du signifiant. Le cri de l'enfant fait appel et le signifiant de l'Autre donne réponse. De même dans la cure s'expérimente ce pouvoir de l'Autre, quand l'analysant cherche à faire reconnaître par l'analyste que ce qu'il dit fait signe d'un sens à déchiffrer [74].

L'Autre devient le *trésor des signifiants* et *le tout pouvoir de la réponse de l'Autre* en fait un être tout puissant puisqu'il va falloir en passer par ses signifiants à lui (elle) pour pouvoir exprimer son besoin. La réponse de l'Autre maternelle est constituante du *Sujet* et de *l'Autre*.

C'est avec la notion d'étayage, illustrée par la tétée du sein maternel et le suçotement non nutritif que Freud montre que la satisfaction du besoin va procurer du plaisir à l'enfant et que par la suite, au-delà de la satisfaction de ce besoin, c'est le plaisir qui va être recherché. La satisfaction va provoquer une excitation là où le corps est sollicité pour ce besoin, c'est les zones érogènes.

Suite à cette expérience de satisfaction que va vivre le nourrisson, le désir va naître. Freud va rapidement montrer que cette expérience de satisfaction ne repose pas tant sur la présence d'un objet (le sein maternel) que sur *l'attention d'une personne secourable*, l'attention d'une figure de l'Autre. Lacan précisera que ce n’est pas tant l’objet de la pulsion qui compte mais *la demande* de *la personne secourable* sous les traits du *signifiant* qui la représente et dont l’objet n’est que le

74 Cartel : Ariane Chottin, Marie-Hélène Issartel, Françoise Labridy, Claire Piette Francesca Pollok, Jacqueline Dheret (plus-un), De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas, ECF.

référent. De sujet du besoin, l'enfant devient sujet de la demande. Le sujet est divisé par les signifiants de la demande. La mère ne donnera pas seulement du lait à son enfant mais aussi ce qu'elle n'a pas : **de l'amour**.

C'est pourquoi toute demande est demande d'amour et qu'il ne faut jamais rabattre la demande sur le besoin car cette demande ne sera jamais comblée par l'objet de la satisfaction.

Ce que Lacan précisera : *Ainsi la demande annule la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmuant en demande d'amour et les satisfactions qu'elle obtient pour le besoin se ravalent à n'être plus que l'écrasement de la demande d'amour* [75].

Le fait que le sujet doive toujours en passer, pour atteindre un objet de satisfaction, par la demande et les signifiants de l'Autre nous amène à une porter une attention particulière sur un élément central dans le développement de notre réflexion : le phallus.

1.3) La mise en place du Phallus

Parmi ces signifiants il en est un qui occupe une place fondamental : le phallus.

Le phallus, dont le rôle est fondamental dans la dimension symbolique, tient une place centrale dans la théorie psychanalytique, directement référé à la castration, à l'Autre et à la fonction paternelle, souvent commenté il a fait l'objet de nombreux écrits et nous souhaiterions aborder ici ce que la clinique semble en préciser. Le phallus est, pour nous, une fonction. Une fonction c'est ce qui permet d'attribuer

75 Jacques Lacan, *la signification du phallus,* in *Les Ecrits*, éd. Du Seuil, 1966.

une valeur à une chose en *fonction* d'une autre chose. Étant une fonction de représentation le phallus peut être à la fois le manque, l'absence -φ et la présence φ, l'être ou l'avoir. Le phallus permet l'articulation entre deux dimensions hétérogène, hétéroclite, celles du Symbolique et du Réel. Le phallus est à l'interface de ces deux dimensions.

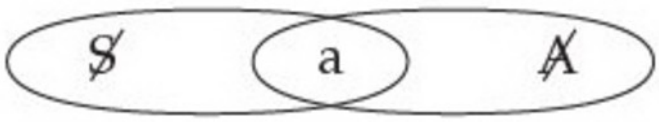
Nous postulons que la dépersonnalisation vient nous éclairer sur l'articulation entre le phallus et l'objet a. Notre interrogation porte sur les liens qu'entretiennent le signifiant et la jouissance, le Symbolique et le Réel. Cette question du phallus et de la jouissance est, probablement, celle qui a conduit Lacan à théoriser l'objet a.

Comme nous venons de le voir pour que le sujet divisé, conscient de lui, advienne il faut :

- ***une béance, produit de la perte de l'objet a*** qui se réalise avec le choix, forcé, de placer son énonciation au champ de l'Autre (c'est l'aliénation dans le langage),

mais aussi :

- ***le phallus, symbolisation de la perte de l'objet a*** (symbolisation de la perte et séparation du désir de l'Autre), mis en place par la fonction paternelle.



Le phallus est un signifiant … c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant [76].

Le Phallus, signifiant d'exception, est donc le produit de la métaphore paternelle et permet la symbolisation de la perte de l'objet a. Il est en rapport direct avec l'objet a, **l'un ne va pas sans l'autre** (dans la névrose du moins). Le phallus permet la symbolisation de la béance laissé par l'extraction. Le phallus organise, leste, la chaîne symbolique du sujet dans son rapport au réel.

C'est le phallus qui permet le sens et protège de cette part perdue de non-sens lors de l'aliénation dans le langage (objet a). Nous postulons qu'un ***effet*** produit dans l'articulation du phallus, mis en place par la castration, à l'objet a produit le symptôme de dépersonnalisation.

Cette approche nous permettra de mettre en relief certains points sur ce que Lacan a élaboré comme posant le cadre de notre réalité, soit le fantasme fondamental. En effet nous lisons le fantasme comme étant ***le sujet divisé par le signifiant, produit de la castration symbolique, orienté par le phallus et articulé à l'objet a***. Comme le souligne Jean-Jacques Tyzler *Il nous faut envisager la dépersonnalisation non seulement comme un fait clinique, voire une catégorie clinique, mais l'indication précieuse pour le praticien d'une passe entre deux termes habituellement séparés, le sujet et l'objet* [77].

$$(\not{S} <> a)$$

76 Jacques Lacan, La signification du phallus, *Écrits*, éd. Seuil, 1966, p. 685.

77 Jean-Jacques Tyszler, *La dépersonnalisation, une clinique actuelle*, La revue lacanienne, 2007/2 n° 2, p. 71-74.

La structuration subjective du sujet ne s'arrête pas à cette aliénation dans le langage. Comme nous venons de le voir la perte de l'objet a décomplète à la fois le sujet, par son inscription signifiante, et l'Autre. Il est donc nécessaire pour que le sujet advienne comme sujet du désir que la symbolisation porte sur la béance au cœur du sujet dans son articulation au grand Autre.

Cette symbolisation c'est la métaphore paternelle qui va la mettre en place en instituant le signifiant phallique. Dans le séminaire sur le transfert, Lacan propose une formule *abrégée* du phallus (Φ) : *Symbole à la place où se produit le manque de signifiant* (p. 278).

Pièce maîtresse de la structure il est à l'articulation du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire comme l'est l'objet a. Nous pouvons suivre la trace du phallus dans toute l'œuvre lacanienne et celui-ci n'a cessé d'être réaménagé, réinventé. Présent sous diverses appellations : phallus, fonction phallique, jouissance phallique. Dans tous les cas garant du sens et du désir du sujet.

La fonction paternelle, le Nom du Père ou le Père du Nom sont autant de tentatives de cerner la mise en place du phallus. Il est important de noter la distinction entre phallus Imaginaire et phallus Symbolique : dans l'approche que nous avons de la dépersonnalisation il est bien entendu question du phallus symbolique qui se différencie donc du pénis et qui de ce fait concerne aussi bien les garçons que les filles.

A) Le phallus en tant que *signifiant*

Le phallus est l'artisan du Moi et de sa totalité. Il est nécessaire de distinguer le Phallus symbolique (ϕ) et phallus imaginaire (-φ). Freud s'interrogeant sur la fin de la cure analytique va pointer un terme indépassable pour le sujet corrélatif au complexe de castration : ce noyau dur, indissoluble dans la cure va se manifester

par *l'envie de pénis* chez la femme et *la protestation virile* chez l'homme. Cette butée freudienne tient à la conception organiciste de la sexuation : reprenant la phrase de Napoléon *l'anatomie c'est le destin*. Lacan va dépasser cette butée en faisant du phallus un signifiant. Le phallus est certes le signifiant du manque, puisqu'il existe en tant qu'il peut manquer à sa place, mais en même temps et surtout à notre sens : il devient le signifiant du désir (ce que désir la mère). C'est avec la métaphore paternelle que le sujet est introduit à la *signification phallique.* Ce signifiant phallique, Lacan en fait celui qui est *destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant* [78].

C'est le phallus associé à n'importe quel signifiant qui permet d'obtenir un effet de signification. **Sans lui plus rien n'a de sens pour le sujet ou peut avoir n'importe quel sens**.

Comme nous l'avons vu c'est avec la fonction paternelle, moment de mise en place du refoulement (refoulement originaire freudien), que le phallus signifié à l'enfant devient le signifiant de l'organisation inconsciente. Le phallus est donc l'organisateur de la division subjective du sujet : *Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque, où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir* [79].

Marque de sa relation au signifiant : *Le phallus devient alors la barre qui par la main de ce démon frappe le signifié, le marquant comme la progéniture bâtarde de sa concaténation signifiante* [80].

Il est la barre qui divise le sujet sur le S du $ (le sujet est divisé par le signifiant et articulé à l'objet a) , il est le signe du refoulement. Lacan fait du phallus le signifiant privilégié de tout ce qui est signifiable. Signifiant sans lequel tout est

78 Jacques Lacan, *Écrits*, éd. Seuil, 1966, p. 690.

79 Ibid. p 692.

80 Ibid. p 692.

profondément modifié, y compris la possibilité même du refoulement, comme dans la psychose.

Le phallus comme signifiant a une place, c'est celle très précisément de suppléer au point, à ce niveau précis, où dans l'Autre disparaît la signifiance. Il est le signifiant du point où le signifiant manque S(Ⱥ).

B) La jouissance Phallique

Lacan nous dit que *c'est par l'intermédiaire de la voix que le signifiant s'incorpore, dans la mesure où c'est la voix, en tant que détachée du corps, qui le porte, qu'il s'agisse de la voix de l'enfant ou de celle de l'autre, des parents. C'est la voix de l'Autre qui nous érige en corps, en nous donnant notre stature, lorsqu'elle est l'altérité même de ce qui se dit* [81].

Le langage et la sonorité sont liés en effet dans un rapport qui n'est pas simplement accidentel, en témoignent les lallations du tout petit qui vont se faire ***lalangue***. Cet entendu de la voix, la sienne ou celle de l'Autre, sans que celle-ci ne véhicule encore de signifiant, n'est pas sans jouissance du corps. Du fait du bain de langage dans lequel nous naissons, l'aliénation est première, *cette jouissance pulsionnelle qui surgit dans le corps va être appareillée par le langage et repoussée vers certaines zones (écho avec les zones érogènes de Freud).* Le signifiant chiffre la jouissance (a-S1), il a cette aptitude d'entrer en articulation avec le corps. Lacan dira que c'est la demande qui, produisant une négativation, fait quitter le besoin du registre de la vie (de la nature) pour celui du signifiant.

81 Jacques Lacan, *L'angoisse,* Paris, Le Seuil, 2004.

Cette soustraction de jouissance qui intervient dans la construction subjective, c'est à dire la séparation, est celle qui connecte l'objet a au phallus, celle qui leste le fantasme d'un plus de jouir par la symbolisation de la perte de l'objet.

Il faut préciser que c'est avec la fonction paternelle que le désir de l'Autre est lié à la signification du phallus, la loi au désir (l'interdit de l'inceste donnant la possibilité de désirer).

Il n'y a dans l'inconscient qu'un seul signifiant, qu'un unique signifiant, qu'on écrit grand Phi Φ, propre à localiser la jouissance. La position subjective du sujet tiendra donc à son rapport à la fonction phallique.

Alors, tentons de saisir la fonction du phallus dans l'économie de la jouissance : la prééminence du phallus dans l'inconscient c'est à dire du signifiant du manque est corrélative d'une vacuité quant à la représentation du féminin, ce que Lacan exprime par un aphorisme provocateur : *L/a femme n'existe pas*, elle n'existe pas dans l'inconscient, il n'y a pas de signifiant qui représente une femme dans l'inconscient, il y a que le phallus pour les deux sexes. Du fait du non rapport sexuel, il faut l'artifice du signifiant phallique, qui symbolise le manque, pour que la rencontre entre homme et femme devienne possible. Il y a donc dans l'inconscient qu'un seul signifiant auquel va s'articuler la jouissance : qu'un unique signifiant, qu'on écrit grand Phi Φ, propre à localiser la jouissance, à écrire la jouissance, une jouissance contenue ce n'est pas toute la jouissance mais la jouissance autorisée, la jouissance soumise à la castration. La seule jouissance permise par l'appareillage au corps du langage chez l'être humain. Ce qui là aussi n'est pas sans impact sur le corps, le langage n'est pas un simple outil de communication, note Lacan, c'est l'habitat du sujet, *le langage tresse dans le corps des brins de jouissance*.

Mais cette jouissance passe par un *hors corps*, un objet extérieur contrairement à la Jouissance Autre qui est en prise directe avec le corps. La Jouissance Phallique n'est pas tout à fait la libido mais une jouissance a-sexuée qui met les deux sexes sur un pied d'égalité par rapport à elle. Lacan considère que l'inconscient ne connaît que la Jouissance Phallique. Il n'y a donc qu'une seule libido, celle du fantasme, et celle-ci relève de la Jouissance Phallique, elle est corrélée à l'inconscient en tant qu'il est structuré comme un langage. Seule la fonction phallique va donner l'illusion d'un rapport sexuel possible et permettre cette Jouissance Phallique. Cette Jouissance Phallique va créer l'illusion d'un point accessible dans la Jouissance Autre et arrêter de ce fait la répétition due à l'impossibilité pour le sujet de combler son manque.

Poursuivons les traces du phallus dans les derniers travaux de l'œuvre de Lacan, où les jouissances y sont redéfinies, épurées et réduites à deux principales, la Jouissance Phallique et la Jouissance Autre.

Lacan, dans le Séminaire *Encore*, appréhende cette Jouissance Autre en évoquant la voie des mystiques chrétiens.

C'est la considération de la jouissance qui a conduit Lacan à relativiser l'Autre jusqu'à le faire valoir à la fin de son enseignement comme un colosse aux pieds d'argile, une inexistence. Le désir qui est manque, en appelle à l'Autre de la garantie pour se soutenir, mais l'Autre est séparé de la jouissance du corps vivant, il n'est que semblant [82].

Le névrosé, en effet, cherche sa réassurance en faisant exister l'Autre, comme lieu de la parole et du désir. Le névrosé ne l'aborde qu'à se faire signifier comme phallus, comme objet, complément ou bouchon phallique de cet Autre manquant au sens de son incomplétude. Faute de quoi c'est la psychose qui sera la

82 Cartel : Ariane Chottin, Marie-Hélène Issartel, Françoise Labridy, Claire Piette Francesca Pollok, Jacqueline Dheret (plus-un), De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas, ECF.

conséquence de la fusion avec la Jouissance Autre.

Mais si le sujet articule cette réponse, il s'anéantit. Et un ressenti apparaît : la castration.

C) Topologie de la jouissance Autre

La question qui se pose est de préciser ce qu'il en est de cette jouissance que Lacan rapporte à S(Abarré), qui assure une jouissance infinie là où il est impossible de dire tout le vrai du fait de l'absence de garantie de l'Autre du Symbolique : *J'ai ajouté une dimension à ce lieu de l'Autre, en montrant que comme lieu il ne tient pas, qu'il y a là une faille, un trou, une perte* [83].

La mise à plat du nœud R.S.I. permet à Lacan de présenter une topologie différentielle du trou de la jouissance phallique et du trou de la jouissance de l'Autre. Cette topologie différentielle procède du recouvrement de deux des ronds du nœud comme délimitant le champ d'où est exclu le troisième.

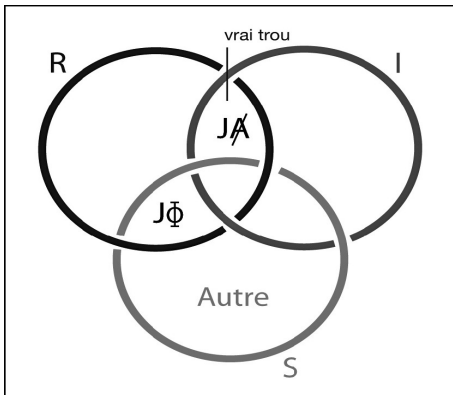


Fig.5 : le vrai trou de la jouissance de l'Autre barré

83 Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975.

La jouissance phallique est le trou ouvert par le champ de recouvrement, hors corps, du Symbolique par le Réel. Alors que la jouissance Autre est le trou ouvert par le champ de recouvrement, hors langage, hors Symbolique, du Réel par le corps. C'est le trou, non bordé par le champ de l'inconscient, que Lacan va qualifier de ***vrai trou*** de la structure car il vérifie qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Le lieu de l'Autre du Symbolique est donc sans garantie. A l'Autre du Symbolique rien n'est opposable, rien d'autre ne s'oppose qu'un trou. Ce n'est donc pas la Jouissance de l'Autre qui est barrée, c'est l'Autre qui est barré et auquel correspond une jouissance autre que phallique.

Qu'est-ce que la jouissance ? Nous pourrions répondre par une autre question : qu'est-ce qu'un corps ? Lacan nous dit : *Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps, cela se jouit* [84].

La Jouissance serait à entendre comme la modalité propre à chacun d'exister. Qu'est-ce qu'exister ? Lacan répond, la manière de se situer au regard de l'Autre.
À cette jouissance pulsionnelle répondra (ou pas) la Jouissance de l'Autre. Comme nous l'avons vu, quand l'enfant tète le sein de sa mère, ce plaisir inclut en lui le plaisir pris par la mère à être tétée : *L'expérience de satisfaction prend ses conditions non pas auprès de l'objet du besoin, le lait maternel, mais auprès de la jouissance de l'Autre* [85].

Donc les demandes portant sur un objet de besoin sont toujours porteuses d'une autre demande qui ne vise elle aucun objet de besoin, mais une demande adressé à l'Autre concernant un signe d'amour.

---

84 Ibid.

85 Marie P., *La jouissance*, TOPIQUE 2004/1, N° 86, p. 21-32.

La question qui se pose est donc celle du désir de l'Autre, *che vuoï*, et le désir du nourrisson est plutôt un désir de désir. Sachant que l'Autre, qui, à ce stade, est l'Autre maternel, à sa propre modalité d'exister, autrement dit sa propre jouissance. C'est à la question de cette Jouissance de l'Autre que le sujet est confronté. Alors que se passe-t-il pour lui dans cette confrontation au champ de cette Jouissance de l'Autre ? C'est une jouissance incestueuse. La Jouissance Autre est première, antérieure à la Jouissance Phallique.

Il semble qu'étant indicible, innommable, elle ne prend sa consistance que d'être ce qui n'est pas Jouissance Phallique.

Elle est tout sauf ce qui est phallique autrement dit illimitée et infinie. Elle est ce qui du Réel ne sera jamais connaissable par le sujet, aucun savoir, elle est de nature radicalement autre. Elle fait *irruption* du Réel. En bref, toute tentative de la cerner est vaine, le seul accès possible c'est de l'éprouver. Hors langage, c'est donc par le corps qu'elle est envisageable principalement. Le mélancolique nous montre que la Jouissance Autre a aussi à voir avec la mort. Hors langage la Jouissance de l'Autre puise à la source du Réel lacanien.

La Jouissance Autre déborde la régulation du principe de plaisir, elle est déliée, dé-chainée. Située du côté de ce vide absolu de S(Abarré), hors langage, cette jouissance est en prise directe avec le réel.

Si elle est exclue du Symbolique, elle n'est pas exclue du corps, il s'agit d'une jouissance du corps alors que la Jouissance Phallique, elle, passe par un objet extérieur. Et le sujet dépersonnalisé, comme la femme, ne peut rien dire de cette jouissance spécifique sinon *qu' il l'éprouve*.

Sans être une expérience mystique, car vécue avec angoisse, nous allons voir que le dépersonnalisé est peut-être localisable du côté ***pas tout*** du tableau des formules de la sexuation et c'est en ce sens qu'il est confronté à la Jouissance

Autre dans sa dimension d'une indicible expérience, d'une rencontre avec le Réel. Enfin dans la psychose, toujours sous l'effet de la même jouissance, le sujet peut se trouver confronté à des phénomènes de dépersonnalisation. Dans tous les cas et dans toutes les structures la Jouissance Autre n'est pas sans marquer le corps de façon importante, c'est une jouissance du corps qui est hors langage. Ce qui fait la différence entre les dépersonnalisations passagères et celles plus persistantes, la différence entre névrose et psychose, c'est la limitation qui va être opérée sur cette Jouissance Autre par la fonction phallique.

Du fait d'un défaut d'articulation avec le signifiant fondamental, le signifiant phallique, il y a, pour le dépersonnalisé un problème avec le corps qui fait retour dans le réel et devient inquiétant. Certaines parties du corps pouvant persécuter le sujet ou se poser à lui comme une énigme.

Contrairement au sujet psychotique, qui se trouve confronté à une Jouissance Autre non bornée par la Jouissance Phallique, les sujets mystiques, du côté *pas tout* des formules de la sexuation et les sujets dépersonnalisés sont confrontés à la Jouissance Autre mais articulée à la Jouissance Phallique.

La première question qui peut se poser est celle concernant la Jouissance Phallique présente aussi du côté *pas tout*. C'est précisément parce qu'il y a cette Jouissance Phallique que la dépersonnalisation peut être non folle, la Jouissance Phallique délimitant les données de l'expérience de la dépersonnalisation.

Comme nous l'avons montré, sans *les bornes* de la Jouissance Phallique, la Jouissance Autre mène au cas du président Schreber. Il ressort de cette dépersonnalisation qu'il est possible d'en témoigner mais sans qu'aucun savoir puisse s'en élaborer.

Le sentiment éprouvé lors d'une dépersonnalisation reste donc indicible du fait de la jouissance Autre qui le conditionne alors que ce qui se dit de l'expérience peut très bien relever d'un imaginaire soumis à la castration.

Le *pas tout* se manifestant diversement et pas toujours avec la même force, quand le dénuement phallique est poussé jusqu'à sa plus extrême rigueur plus rien ne fait obstacle à ce que la jouissance toute entière s'oriente vers S(Abarré).

Donc du côté *pas tout* pour le sujet divisé il y a dépersonnalisation en quelque sorte entre une part soumise au signifiant phallique et une part soumise à S(Abarré). De ce côté des formules de la sexuation le sujet prend son rapport à la castration d'une part de réel.

Les sujets dépersonnalisés du côté *pas tout* de la sexuation jouissent du signifiant du manque dans l'Autre. De ce fait le sujet dépersonnalisé se retrouve face à un trou où les signifiants langagiers défaillent.

Ce que nous apprennent les sujets dépersonnalisés c'est jouir d'une absence puisque c'est jouir du manque de signifiant. La Jouissance Autre s'enfonce dans l'absence de l'Autre comme on chute dans un à-pic. C'est du contact charnel avec ce vide que la dépersonnalisation vient.

La Jouissance Autre se révèle énigmatique, incernable, n'étant pas contrainte par la loi du signifiant. Elle n'est pas ***inter-dite***, elle n'est pas civilisée par l'Un père mais béance de l'Universel.

Quand la question se pose de ce qui manque à l'Autre, pour le sujet dépersonnalisé il peut y avoir un retour au temps de la jouissance énigmatique de l'Autre, moment de fusion, avant l'avènement séparateur du signifiant phallique. C'est à dire que le sujet se maintient comme objet de jouissance de l'Autre. Enfin, n'importe quel signifiant peut venir couvrir cette béance, compléter ce manque, y

compris celui d'une dépersonnalisation.

La dépersonnalisation comme confrontation à la Jouissance Autre, bornée ou non par la Jouissance Phallique. La plainte du sujet est souvent difficile à retranscrire, il ne trouve pas les mots pour caractériser son trouble et utilise fréquemment les *c'est comme si*. Tout ce qu'il peut en dire c'est qu'il l'éprouve. Ce trouble que la langue ne peut saisir nous oriente vers la jouissance Autre.

C'est parce qu'il manque un signifiant dans l'Autre, que dans la rencontre avec le Réel, les sujets dépersonnalisés sont confrontés à la Jouissance Autre.

La dépersonnalisation est un témoignage de la tûché, la rencontre d'un sujet avec le Réel, avec la Jouissance Autre. Ce phénomène, comme nous venons de l'expliquer, est l'une des figures possibles que peut prendre la réponse subjective face à la jouissance Autre.

D) Topologie lacanienne

C'est à l'occasion de la mise en lumière du ***non rapport sexuel*** et du *un par un* côté féminin des formules de la sexuation, que dans le Séminaire *Encore*, Lacan, avec la topologie, expliquera cette interaction : en convoquant Zénon d'Elée et *le paradoxe d'Achille et de la tortue* à la lumière de l'axiome de Borel-Lebesgue, de la notion de compacité et de recouvrement ouvert, il démontrera topologiquement en quoi la Jouissance Phallique vient ***borner*** la Jouissance Autre.

Sans entrer dans les détails nous pouvons retenir intuitivement d'un espace compact qu'il est *limité* et *fermé*. Cette compacité fait passer les propriétés vraies du local au global, la valeur d'un point, par voisinage, s'étend à tout le compact. Rien n'empêche un compact d'être en plusieurs parties : une boule peut en

contenir une autre et ainsi de suite (un ensemble compact composé de sous-ensembles compacts) à la manière des ensembles de Cantor. Les compacts sont donc des parties finies, bornées. Ces compacts vont vérifier la propriété de Borel-Lebesgue si :

- l'ensemble A (ensemble de vecteurs), est borné et fermé

- et que de tout recouvrement d'ouverts (de cet ensemble) on peut extraire un sous-recouvrement fini.

Lacan explique dans les premières pages du Séminaire *Encore* : *dans le même espace borné, fermé, supposé institué, l'équivalent de ce que tout à l'heure j'ai avancé de l'intersection passant du fini à l'infini est celui-ci : c'est qu'à supposer ce même espace borné, fermé, recouvert d'ensembles ouverts [...] le même espace donc étant supposé recouvert d'espaces ouverts, il est équivalent - ça se démontre - de dire que l'ensemble de ces espaces ouverts s'offre toujours à un sous-recouvrement d'espaces ouverts, eux tous constituant une finitude, à savoir que la suite des dits éléments constitue une suite finie* [86].

Ce qu'explique Marc Darmon en disant : *C'est-à-dire que la jouissance de l'Autre si elle est au-delà de la jouissance phallique n'en nécessite pas moins l'existence de cette borne phallique,...* [87].

Cette démonstration topologique est intéressante puisqu'elle exprime le rapport logique et topologique qui existe entre la Jouissance Phallique et la Jouissance Autre. *Est-ce qu'à le centrer sur ce que je viens de vous imager de cet espace de la jouissance sexuelle, à être recouvert de l'Autre côté , par des ensembles ouverts et aboutissant à cette finitude… .*

86 Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975.

87 Marc Darmon, *La jouissance phallique et la jouissance de l'Autre,* Conférence du 27 / 11 / 2007.

C'est du côté de la Jouissance de l'Autre, considérée comme un espace compact où se déploient des recouvrements ouverts à l'infini dont on peut, précisément, parce que cet espace est compact, extraire un sous-recouvrement fini.

E) Le sinthome

Lacan a été amené à faire évoluer la conception de la fonction paternelle : elle est passée d'une fonction de métaphorisation à celle de nomination. Ainsi énonce-t-il, dans une conférence sur le symptôme donnée à Genève en 1975 : *Forclusion du Nom du Père, ça nous entraîne à un autre étage, l'étage où ce n'est pas seulement le Nom-du-Père, où c'est aussi le Père-du-Nom. Je veux dire que le père, c'est celui qui nomme.* Avec le nœud borroméen, le Nom-du-Père lie l'Imaginaire, le Symbolique, et le Réel. Mais il ne fait pas que les lier, il opère leur distinction du fait que, dans sa fonction, le père comme nom, nommé par la mère, devient celui qui nomme. Ce père du nom, matérialisé dans un quatrième rond, viendrait nouer les trois autres et se transformerait en ***sinthome*** : *Je dis qu'il faut supposer tétradique ce qui fait le lien borroméen – que perversion ne veut dire que version vers le père – qu'en somme le père est un symptôme, ou un sinthome, comme vous voudrez. Poser le lien énigmatique de l'I, du S, et du R implique ou suppose l'ex-sistence du symptôme* [88].

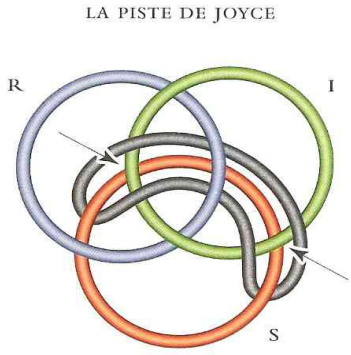
C'est dans ce séminaire sur le sinthome, que Lacan, va convoquer l'œuvre de Joyce. Il nous dit que celui-ci, par son art, cherche à se faire un nom propre. Nom propre que son père n'a pu lui transmettre car sa vie était consacrée à l'église. C'est par son écriture, avec laquelle Joyce souhaite occuper beaucoup de monde le plus longtemps possible, qu'il va essayer de pallier au déficit de la fonction paternelle et de la fonction de nomination à effet de nouage.

88 Jacques Lacan, *Le sinthome,* Paris, Le Seuil, 2005, p. 19.

Colette Soler fera remarquer que le Père du Nom désigne une fonction qui ne passe plus nécessairement par la médiation d'un père donné, ni même par celle d'un homme.

De plus, si un père peut véhiculer le Nom-du-Père et être le père du Nom, il apparaît qu'il n'est pas le seul à le pouvoir.

Ainsi, il est possible de se structurer par la première conception mais elle se trouve étendue à d'autres possibilités, un nouage à quatre ronds est possible. Ce sinthome fait donc nom propre car il est ce qui vient nommer, *n'hommer*, le trou de ce qui ne passe pas au signifiant. L'essentiel, comme le remarque M.C Boons-Grafé, c'est que : *Si la loi s'avère être de l'ordre de ce qui fait tenir ensemble, cela qui noue, alors on peut soutenir que le symptôme fait office de loi.* Cette écriture de Joyce que Lacan invoque lorsqu'il dégage le sinthome semble bien se soutenir de la Jouissance Autre, comme il le remarque, d'une jouissance qui *vient d'ailleurs que du signifiant.*



Le sinthome borroméen

Ce sinthome donc comme suppléance d'un nœud à trois qui ne fonctionnerait pas bien, comme parade à une difficulté de se séparer de cette Jouissance de l'Autre. Une dernière chose à repérer : il ne faut pas perdre de vue que ce nouage qu'opère la nomination est indissociable du lien social, car le nom, comme effet et acte de nomination, doit être entériné pour être et opérer, il faut que d'autres le

reconnaissent (Joyce a été publié, il fallait que *le plus de monde possible* travail à ce Nom).

Du fait du manque d'un signifiant dans l'Autre ne pouvant garantir la totalité de la jouissance de l'être, le fantasme va se construire et tenter de répondre à l'angoissante question du désir de l'Autre. Et ce qui va garantir, dans cet au delà de la demande, la mise en fonction du désir est un signifiant privilégié, qui est le signifiant phallique. (Au niveau de la jouissance ce qui symbolise la perte c'est le symptôme, le partenaire symptôme ?)

Le sinthome de Joyce est cette suppléance au Père, suppléance du phallus, et Lacan ajoute que comme il avait un phallus un peu lâche, c'est son art qui a suppléé à la fonction phallique, son art comme vrai répondant de son phallus.

F) De l'être à l'avoir

Après ce détour par le sinthome qui pouvait être relevé ici, revenons à notre signifiant phallique : se séparer, donc, est vécu par le sujet comme un risque, car à l'instant où il s'affirme, où il décomplète l'Autre, il se décomplète lui-même de l'amour qui faisait garantie imaginaire de son être, effet de castration qui ne va pas sans angoisse. L'accusé réception de l'Autre institue l'articulation signifiante, en effet, le S1 tout seul ne fait pas sens, il ne fera sens qu'à partir d'un deuxième signifiant, qui du coup va lui donner sa valeur de signifiant et ce deuxième signifiant, qui vient de l'Autre, est le S2. C'est la paire signifiante initiale, S1-S2, et il y a entre les deux la question du désir de l'Autre, à quelle place mon désir se loge dans le désir de l'Autre.

Lacan rend compte de l'identification de signifiant ou identification symbolique, quand il l'aborde dans son Séminaire sur l'Identification de 1961, avec le trait unaire. Le trait unaire est aléatoire et partiel, il est unité de compte, un trait parmi d'autres. Cependant le trait unaire relève de l'ordre du Symbolique. La jouissance du vivant va être appareillée par le signifiant, dès la naissance l'enfant survient dans un bain de langage. Cette jouissance du vivant (a) va être chiffrée par le signifiant unaire (S1), le sujet va entrer dans la matérialité signifiante sans pour autant qu'il y ait, dans un premier temps de signification.

Cette prise de la jouissance au langage, l'aliénation, se produit sur le fond d'une perte, celle de l'objet a et d'une négativation, celle de la jouissance.

L'extraction de l'objet a pose la frontière de notre réalité et le phallus permet d'injecter du sens dans la réalité, qui va commander nos perceptions. Ainsi, parallèlement, le Moi, forme unifiante et imaginaire, est produit par une série d'identifications imaginaires et en même temps, le sujet naît d'une identification aliénante au signifiant refoulé. Le trait unaire témoigne du mécanisme opératoire en jeu dans l'identification, dans la mesure où l'identification est une aliénation. Il s'agit d'une opération pacifiante pour le sujet, dont l'échec montre ses effets nocifs dans l'intrusion de la jouissance. Ainsi, avec l'aliénation, le sujet s'inscrit dans l'Autre dont il se soustrait par l'opération de la séparation symbolisant, par le phallus, la perte de l'objet. La métaphore paternelle est au principe de cette séparation.

Ainsi, ce dont il s'agit pour le dépersonnalisé *est de récupérer, non pas une capacité d'unification ou de synthèse du moi mais plutôt cette place du sujet, creusée, indiquée et du même coup appelée par le désir de l'Autre, lieu du trait unaire qui est le seul où il puisse s'identifier comme sujet existant et qui n'a rien à voir avec l'unification* [89].

89 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

Ce chiffrage de la jouissance dans le corps par l'effet du signifiant, Lacan l'appellera *lalangue* : *C'est ici, dans le Symbolique, le Symbolique en tant que c'est lalangue qui le supporte, que le savoir inscrit de lalangue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore* [90].

Notons au passage que cette évolution ne remet pas en cause le fait que l'inconscient soit structuré comme un langage mais vient préciser ce qu'il en est de la jouissance. C'est dans ces conditions seulement que *la forme* du corps est *constituante* et qu'elle permet la *permanence du Je*.

Il ne faut pas croire qu'être le phallus puisse avoir un autre sens que celui d'être le semblant, et qu'avoir le phallus soit autre chose qu'avoir le semblant [91].

Quand Lacan formalise le phallus comme signifiant du désir, il rappelle son lieu essentiel dans *les Mystères* de l'Antiquité puisque, comme objet, il occupait un lieu essentiel, entouré des voiles qui étaient levés au cours de l'initiation. Le phallus lui-même comme semblant est un voile qui masque, dissimule la castration.

Ce qu'il en est de la relation entre le phallus et le voile est illustré par Lacan à partir du commentaire du tableau de Zucchi nommé *Psiche sorprende Amor* [92].

le semblant consistant à faire croire qu'il y a quelque chose là où il n'y a rien !

90 Jacques Lacan, *La troisième*, 1974, in *Lettres de l'École Freudienne* , n° 16, 1975, p. 200.

91 Jacques-Alain Miller, *La nature des semblants*, L'orientation lacanienne, séance du 5 février 1992, inédit.

92 Jacques Lacan, *Le transfert,* Paris, Le Seuil, 1991, p.261. (tableau en annexe).

G) Le sujet du désir

Concernant l'objet a Lacan précisait que *l'objet de désir n'existe pas au-delà de sa fonction comme cause.*

Ce qui nous oriente à propos de cette difficulté que rencontre le dépersonnalisé dans la reconnaissance qu'il a de lui-même : *le défaut de reconnaissance dont se plaint le dépersonnalisé montre que toute reconnaissance est d'abord reconnaissance d'un désir en tant que ce désir échappe justement à la conscience ; cet échappement, cette élision étant précisément ce qui fait avancer le sujet dans sa phrase comme dans ses actes. Le dépersonnalisé, lui, privé de cet appui dans son statut de sujet désirant ne peut plus rien avancer : il doute de tout* [93].

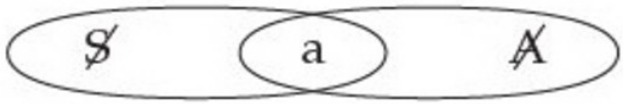
Il apparaît ici la notion d'incomplétude de l'Autre. Et elle vient aussitôt associée à l'idée que le sujet ne sait pas : est-ce que le sujet sait ce qu'il fait en parlant ? Il ne le sait pas, mais il y a un signifiant qui est affecté à désigner les rapports du sujet au signifiant, **le phallus**. Il ne peut avoir la réponse parce que la réponse c'est le rapport du sujet avec le signifiant. Et s'il l'articule, dans toute la mesure où il articule cette réponse, le sujet s'anéantit et disparaît. C'est justement ce qui fait que la seule chose qu'il puisse ressentir c'est la castration.

Là où le sujet se confronte au désir de l'Autre, le phallus est la réponse et nous verrons également qu'un au-delà du désir, la jouissance autre, devient pensable grâce à l'émergence de l'objet a, lui-même particulièrement difficile à cerner puisqu'il se caractérise d'être étranger au système symbolique, tout en le soutenant. Lacan fera de l'objet a l'objet même de la psychanalyse : *L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre*

93 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue l'objet a. Le savoir sur l'objet a serait alors la science de la psychanalyse ? [94]. La question mérite d'être posée et la réponse ne se fait pas attendre car c'est bien là que réside le piège, puisqu'un tel savoir qui ferait science retournerait précisément l'objet a contre lui-même en rendant nécessaire de définir ce qui n'existe que d'être sans identité propre. Au contraire, précise Lacan : *cet objet a est à insérer […] dans la division du sujet*.

Enfin il est nécessaire de souligner que le phallus vient symboliser la perte de l'objet a ce qui implique une double entrée puisque l'objet décomplète à la fois le sujet et aussi l'Autre.



De ce fait la symbolisation s'effectue :

- d'une part, sur la perte consécutive à l'inscription dans le langage
- et, d'autre part, en terme de séparation par la symbolisation du désir de l'Autre manquant.

Remarquons que dans un cas comme dans l'autre il s'agit de traiter le Réel, ce qui n'est pas pris dans les rets du signifiant (ce qui reste sur le bord du langage).

Le fait que le sujet doive toujours en passer, pour atteindre un objet de satisfaction, par la demande et les signifiants de l'Autre. fait que l'objet qui cause son désir est un objet perdu que Lacan formalisera sous le nom d'**objet a**.

94 Jacques Lacan, *La science et la vérité*, Les Écrits, éditions Du Seuil, p. 861.

Jean-Claude Razavet souligne d'ailleurs que *L'objet comme manque constituant de la satisfaction est une des nombreuses définitions possibles de ce que Lacan nomme l'objet a* [95].

95 Jean-Claude Razavet, *Du roc de la castration au roc de la structure*, éd. De Boeck, 2ème édition, 2002, p. 79.

2) L'objet a

Maintenant que nous avons déplier ce que nous entendons par sujet divisé dans la formule du fantasme (et ses conséquences en terme de dépersonnalisation) autrement dit, pour nous, le sujet divisé par le signifiant et inscrit dans la castration comme sujet désirant, intéressons nous au deuxième terme de cette formule : l'objet a.

2.1) La nature de l'objet a

Placé au centre du nœud borroméen, l'objet semble participer des trois dimensions constitutives du sujet. Nous nous proposons ici, afin d'éclaircir la position théorique que nous souhaitons tenir, de détailler un peu la modalité - ou du moins ce que nous en comprenons - selon laquelle l'objet a participe de ces dimensions.

L'objet a, coincé entre les trois registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel, va apparaître au sujet dans un premier temps sous son versant imaginaire, puis grâce au travail signifiant de la cure sous son versant symbolique et enfin sa dimension réelle lui sera dévoilée, avec pour conséquence la possibilité pour lui de percevoir l'emprise qu'exerçait son fantasme.

En effet, dès le début du séminaire sur la logique du fantasme Lacan nous précise que l'objet a est d'une autre nature que celle de l'Imaginaire même si cette dimension y est impliquée du simple fait des lathouses, semblant d'objet a, après lesquelles nous courrons quotidiennement.

Aussi bien le trait imaginaire de ce qu'on appelle l'objet(a), vous apparaîtra-t-il mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme valeur logique être beaucoup moins apparenté - il me semble, au premier abord - avec le domaine de ce qui est, à proprement parler, l'imaginaire. L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. L'objet (a) est d'un autre statut [96].

Quel autre statut pouvons-nous lui donner ? Lacan analyse également l'objet a comme *chute du Réel* [97]. *Le réel de l'objet a est abordé de plusieurs façons, dont nous retiendrons deux aspects : par le nombre, en identifiant a à un nombre irrationnel (dit le nombre d'or), en 1967 ; par la topologie du nœud borroméen, à partir de 1972.*

Dans cette thèse nous radicaliserons la définition de l'objet a que nous plaçons définitivement du côté du Réel ce qui implique un certain nombre de postulats :

- tout d'abord, comme énoncé précédemment, l'objet a n'est pas imaginaire, il renvoie et conditionne cette dimension par effet : *L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule* [98],

- il en est de même pour le symbolique qui s'articule à l'objet a par la fonction phallique mais dont il est radicalement séparé puisque relevant de l'innommable, de l'impossible,

- il ne peut pas *surgir* car cela impliquerait qu'il ait une *nature* (texture, temporalité, espace, etc...) alors qu'il est hors langage, innommable, Réel. Ce qui implique que lorsque sa ***présence***, qui est plutôt *une absence présentifiée*, se fait sentir il ne s'agit en fait que de la confrontation non

96 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

97 Jacques Lacan, *L'acte psychanalytique,* Inédit, leçon du 06 Décembre 1967.

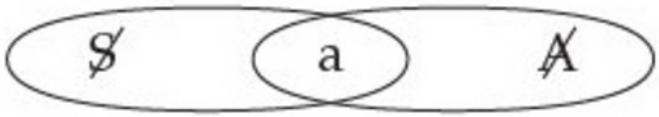
98 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

médiatisée par le symbolique (la fonction phallique) à la béance produite lors de l'aliénation du sujet dans le langage.

2.2) L'objet du manque

Lacan précisera d'ailleurs : *En effet, le sujet n'est point encore apparu avec la seule coupure par où cette bulle qu'instaure le signifiant dans le réel* ***laisse choir d'abord cet objet étranger qu'est l'objet a*** [99].

La perte de l'objet a implique la barre sur le grand A qui signifie au sujet qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre (incomplétude de l'Autre) et la barre sur le S du sujet qui implique que celui-ci est décomplété d'une part de son être dans l'opération d'aliénation.



Alors pourquoi l'Autre est barré, pourquoi manque t-il de garantie, pourquoi le champ de l'Autre ne tient pas ? Parce qu'il n'est pas apte à prendre en compte toute la jouissance, il ne peut pas dire tout l'être de jouissance qu'est le sujet : une partie échappe, l'objet a. il n'y a pas d'Autre de l'Autre : il manque un signifiant pour que la chaîne inconsciente *s'honore de boucler sa signification* [100].

99 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

100 Jacques Lacan, *Écrits*, éd. Seuil, 1966, p. 818.

Le Symbolique indique la place d'un sujet dans un ensemble, il ne désigne pourtant pas ce qu'un sujet a de spécifique, d'unique. Ce qui est central pour Lacan est ce qui ex-siste au Symbolique. Cette formule, ex-sister au Symbolique, pointe une existence, une appartenance au Symbolique tout en restant en dehors.

La lettre a désigne le vide central de la structure, lequel peut-être occupé par n'importe quel objet et occasionnellement les objets pulsionnels (partiels ou encore pré-génitaux : le sein, les fèces, le regard, la voix et le rien) : Les objets partiels peuvent donner figure à ce reste Réel.

La question du corps

Pour qu'un sujet ait un corps, et qu'il soit sien, il est nécessaire que les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire soient à peu près correctement articulées, nouées. Nous soutenons qu'il faut également que ce corps soit nommé pour chaque sujet, c'est à dire qu'il soit situé à des coordonnées singulières dans le champs du symbolique par la symbolisation de la perte de l'objet a, nous développerons plus en avant la question de ***la localisation*** dans la partie suivante. Cette localisation dans le symbolique met en scène ce que nous avons développé dans l'évolution de la notion de phallus (phallus symbolique, jouissance phallique, fonction phallique et sinthome, comme énoncés dans le déroulement de la pensée lacanienne) et de l'objet a. La dépersonnalisation nous expose une clinique où cette articulation (et donc cette localisation) est à ce point mise en tension que le sujet a le sentiment de ne plus exister tant son corps lui semble distant. Nous postulons que cette distorsion est produite, comme nous le verrons, par un mécanisme que nous repérons comme un décentrement (verfremdungseffekt) au cœur de la distanciation (Verfremdung) dont nous déplierons la nature, également, dans la partie suivante.

Avant cela, au regard de ce qui vient d'être énoncé précédemment, intéressons nous à la relation particulière que le sujet dépersonnalisé entretient avec son corps. Être ou avoir un corps peut renvoyer à être ou avoir le phallus, il est nécessaire de passer de l'un à l'autre pour s'incorporer. Dans *la Phénoménologie de la perception* Maurice Merleau-Ponty a développé la notion de **corps propre,** celui-ci se distingue du corps comme organisme biologique et indique **la subjectivité** du corps. Ce corps propre devient la base de la conscience de soi, et le siège du sentiment d'unité, il est le moi au niveau le plus primaire. Freud a écrit : *la maison qui constitue la seule représentation typique, c'est-à-dire régulière de*

l'ensemble de la personne humaine [101]. Voilà, le corps habitat. Freud constate que cette représentation se développe par la suite avec les *ouvertures* (bouche, yeux = fenêtre, porte, etc...) et il repère également le lien entre le corps et le moi : le moi est avant tout un *moi corporel*, *une entité corporelle, non seulement une entité toute en surface, mais une entité correspondant à une surface* [102]. Quels lien faire entre ce corps *qui se jouit* et celui substrat du sentiment d'existence ?

1) La naissance d'un corps

Pour nous ce sont les concepts lacaniens du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire qui sont en jeu dans la question du corps et qui font ressortir l'identification primordiale issue de ces trois registres. Il est aussi nécessaire de situer la fonction du phallus dans cette mise en forme et cette unité du corps. Identification qui lorsqu'elle est réussie donne le sentiment d'avoir un corps, en nouant l'image spéculaire au cadre symbolique qui la soutient par le *nom du corps*.

1.1) L'identification imaginaire

Le sujet s'identifie dans son sentiment de soi à l'image de l'autre et que l'image de l'autre vient à captiver ce sentiment [103]. C'est la première polarité du stade du miroir et c'est avec l'investissement libidinal de la forme du corps, responsable de la jubilation, que le sujet va être aliéné à cette image qui constitue l'identification

101 Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves,* 1900, in Œuvres complètes, IV, Paris, PUF, 2003.

102 Sigmund Freud, *Le moi et le ça*, in *Essais de psychanalyse*, éditions Payot, 1968.

103 Jacques Lacan, *Propos sur la causalité psychique*, Écrits, Le Seuil, 1966, p.181.

première du Moi. Bien que structuré par le Symbolique, le corps n'en est pas moins imaginaire, car la seule façon qu'a le sujet de le penser c'est l'illusion de l'unité spéculaire. Pour Lacan : ce sur quoi l'homme insiste, c'est non pas qu'il est un corps, mais comme il s'exprime sur un mode tout à fait saisissant, qu'il l'a. On peut alors se demander ce qui fait dire au parlêtre qu'il a un corps. Lacan nous répond : *Au nom de la manière dont il le traite*. Lacan ajoute que *l'image spéculaire semble être le seuil du monde visible.* C'est seulement identifié à la silhouette spéculaire que le sujet peut se localiser et être présent sur la scène du monde. Cependant nous constatons que cette identification situe le Moi à l'extérieur. Image qui entretient toujours un rapport compliqué au corps : qu'on le soit ou qu'on l'ait ne nous empêche pas certaines fois de le sentir comme étranger ou absent. Mais le seuil du monde visible implique une ***autre scène***, invisible, celle du langage.

1.2) L'identification symbolique

Lacan, lors du séminaire *La Logique du fantasme* (1966-1967), dans la séance du 10 mai 1967, nous a d'ailleurs dit que, à la fin des fins, le corps c'est l'Autre, le corps prend la texture d'une altérité radicale : *L'Autre, à la fin des fins, vous ne l'avez pas encore deviné, c'est le corps.* Ce qui donne un corps c'est d'une part l'aliénation dans une image, lorsqu'elle est soutenue par la reconnaissance symbolique de l'Autre. En effet, nous voulons voir dans le regard de l'Autre que l'Autre jouit de nous voir. Le sujet veut se voir dans le regard de l'Autre et répondre ainsi à sa puissance. Le sujet advient dans le même temps logique où il accède par le regard de l'Autre à une représentation imaginaire de son corps. Ce qui n'est pas sans évoquer le statut du regard de la mère dans son rôle de précurseur du stade du miroir. L'identification imaginaire s'accompagne en fait d'une identification Symbolique quand l'enfant se retournant vers l'Autre se voit confirmer le lien entre

image et sujet. L'identification Symbolique introduisant la dimension de l'Idéal du moi, vient alors soutenir l'identification imaginaire.

Le S1 est le signe du sujet, c'est le signifiant *unaire* qui n'a pas de signifié, il l'acquiert en appelant un autre signifiant, S2, qui produira l'aphanisis du sujet. Tous les signifiants peuvent venir en place de S1. L'Un est fait de l'ensemble vide et le seul élément de cet ensemble est le zéro : *la nada*. Lacan choisit le mot espagnol *la nada* pour nommer la porte d'entrée de l'Un : *elle est la porte d'entrée qui se désigne du manque* [104]. Entre le S1 et le signifiant par lequel on le désigne, le S2, il y a une faille.

2) Le phallus comme possible nomination du corps

Certes l'Autre introduit le sujet à la dimension symbolique, ouvre le champ du symbolique, permet l'identification au trait unaire qui viendra ordonner la paire S1/S2. Mais sans la fonction phallique, mise en place par la métaphore paternelle, qui permet la symbolisation de cette perte, de cette faille, l'intervalle entre S1 et S2 peut s'agglutiner, en conséquence il n'y a plus de chaîne, il s'holophrase. Dans l'holophrase, le signifiant se signifie lui-même et en conséquence le sujet *ne se nomme pas*, car il est solidifié dans le signifiant holophrastique. L'holophrase est *une autre manière de dire la forclusion du Nom-du-Père* [105]. Lacan relève d'ailleurs que : *dans la relation au signifiant le sujet n'est pas un préalable mais une anticipation, il est supposé* [106]. Ce qui nous invite à postuler que la question de

104 Jacques Lacan, *…Ou pire*, Inédit.

105 Alexandre Stevens, *L'holophrase, entre psychose et psychosomatique*, Ornicar ?, n° 42, Paris, Navarin, 1987.

106 Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Le Seuil, 2006.

l'holophrase et de la nécessité d'une faille, d'une béance, entre S1/S2 qui soit symbolisée par le phallus, pour que le sujet puisse y advenir et participer de l'équivoque renvoie pour nous à ce que Lacan amène avec le paradoxe de Russell et la fonction R dans le séminaire *d'un Autre à l'autre* [107]*.* La question posée est comment concilier le grand Autre comme lieu troué et lieu de la vérité s'il contient ses propres éléments ? Le sujet est-il dans l'Autre ? La réponse est que dans un premier temps, lorsque la première paire signifiante est encore holophrasée, le sujet est inclus dans le champ de l'Autre, l'Autre en est l'étoffe mais le point où il se signifie comme sujet est un point *extérieur* à l'Autre (ce qui reste logique avec toute la théorisation sur le sinthome et le phallus de manière générale). Cet extérieur sera mis en acte par la métaphore paternelle (ou plus tard la fonction de nomination).Cette symbolisation, cette nomination, ce n'est pas l'Autre qui la met en œuvre mais cette fonction est portée par le Nom-du-Père (ou les Pères du Nom ou la nomination...) : nous pourrions dire aussi cette *fonction de l'Autre en tant qu'elle est livrée par le père.* Nomination de quoi ? Nomination de ce qui décomplète l'Autre et le sujet d'un même coup : du Réel, de l'objet a.

2.1) Le phallus

En effet, Il n'y a de constitution du corps qu'à partir de la symbolisation de la perte de l'objet a. La fonction phallique a pour nous la capacité de permettre la mise au point adaptée entre le corps organisme, le corps des signifiants et l'image endossée. La fonction phallique me permet de *correspondre* de manière satisfaisante à cette image, de m'y identifier et d'en faire le socle de mon unité. La fonction phallique permet ***d'accommoder*** l'innenwelt à umwelt. La fonction phallique donne sa singularité au corps qui est le mien.

107 Ibid.

2.2) La jouissance phallique

La question se pose aussi - encore – de ce phallus en tant que signifiant privilégié ou en tant que jouissance phallique (ou point d'articulation entre signifiant et jouissance ?). Le signifiant ne se pense pas sans la jouissance, nous pourrions donc déjà proposer que le signifiant ne fait pas que marquer le corps, il est déjà un corps, comme le souligne Lacan, le premier corps fait le second de s'y incorporer. Il apparaît alors que le corps est une notion, un concept, qui implique l'Autre, bien sûr, non seulement comme partenaire mais aussi comme épreuve de la limite mais aussi la fonction phallique comme point de focalisation à l'intérieur de cette limite.

Ajoutons que les objets perdus, objets de la pulsion indiquent assez qu'il n'y a pas d'appropriation possible du corps. Le rapport du corps à la jouissance se met en place à partir de l'objet a. Le corps est alors appréhendé comme substance jouissante, il est effet de nouage entre les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. C'est aussi cela une des mises en fonction de la symbolisation de la perte de l'objet a : *Séparer la jouissance du corps de la jouissance phallique* [108]. La jouissance alors se répartit entre jouissance du corps, qui est du côté du Réel et la Jouissance Phallique qui est subordonnée au Symbolique. Qu'est-ce qu'un corps ? Lacan répond : *Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps, cela se jouit* [109]. Tout en relevant également que *la jouissance est inter-dite à qui parle comme tel...* Ce qui nous renvoie directement à la castration symbolique du sujet, produit de son aliénation au langage.

108 *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, p. 19.

109 Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975.

2.3) Le Père du nom

En effet, pour nous, dans l'ordre symbolique c'est le Nom du père, par la symbolisation de la perte qu'il met en œuvre, via la fonction phallique ou par la fonction de *n'hommer* si l'on considère le Père du nom ou encore les Noms du père, qui va venir lester, river, le corps à l'image. Lacan dira : *un trou, ça tourbillonne, ça engloutit plutôt hein, puis il y a des moments où ça recrache. Ça recrache quoi ? Le Nom. C'est le Père comme Nom* [110].

C'est ***la fonction phallique***, plus que tout autre chose qui fait la différence entre le corps, qui ne tient pas toujours, du psychotique et celui, qui se pare de tous les semblants, du névrosé : *le phallus c'est la consistance du réel* et donc *le Réel c'est la jouissance qui ek-siste au phallus, à la consistance réelle du phallus* [111].

2.4) Le sinthome et la nomination

Pour finir avec ce que nous considérons comme les différentes déclinaisons du phallus interrogeons nous sur ce qu'il en est de la nomination hors Nom du Père, pourquoi ne pas voir le sinthome comme une fonction phallique hors fonction paternelle. Lacan expliquera que *le sinthome a une fonction de suppléance à un défaut de la fonction phallique chez un sujet comme Joyce*. Lacan qualifiera le phallus symbolique, Φ, *de fonction de phonation* après avoir expliqué que la voix résonne du côté du Réel et que l'équivoque signifiante trouve son pendant pulsionnel dans la voix : *les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* (ce qui n'est pas sans rappeler *lalangue* maternelle et sa fonction de nomination. En effet, le phallus ne pourrait-il être dit fonction de phonation parce que c'est la mère qui le nomme dans sa lalangue ?).

110 Jacques Lacan, *R.S.I,* Inédit.

111 Ibid.

3) L'utilisation du corps

Donc du langage au corps, il n'y a qu'un pas qui nous permettra de situer les différentes manifestations somatiques dont souffrent les personnes dépersonnalisés car le corps est aussi corps de signifiants et nous verrons à quel point dans la dépersonnalisation l'un ne fait l'autre que de s'y incorporer. En effet, il est impossible de ne pas constater que le corps propre ne s'accorde pas toujours avec le corps organisme et il est nécessaire de souligner aussi que *…le vrai n'a aucune autre façon de pouvoir être défini que ce qui en somme fait que le corps va à la jouissance, et qu'en ceci, ce par quoi il y est forcé, ce n'est pas autre chose que le principe, le principe par quoi le sexe est très spécifiquement lié à la mort du corps. Il n'y a que chez les êtres sexués que le corps meurt* [112].

La dépersonnalisation relèverait d'un défaut d'articulation souvent momentané du langage avec le corps [113]. Pour notre part nous préciserions que la dépersonnalisation serait le fruit d'un défaut dans l'articulation entre Réel et Symbolique, un effet, entre deux dimensions : celle liée à ce qui soutient l'image du corps, l'objet a, et celle liée à l'identification Symbolique : une position de sujet liée au désir, au trait unaire et au phallus en tant que place que donne la fonction paternelle au corps dans cet ordre symbolique. La dépersonnalisation ne pourrait-elle pas alors, dans une distanciation entre le phallus et l'objet a, se rapprocher de *l'orientation du Réel* dont parle Lacan dans le séminaire sur Joyce et de sa conséquence : *la forclusion du sens* ? Mais laissons cela pour plus tard.

J'ai un corps donc, je le dis parce que cela va de soi, sinon est-ce que je serais là ? Pourtant, avoir un corps n'est pas une donnée élémentaire et première de la conscience, encore moins une condition naturelle. La dépersonnalisation pourrait

112 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent,* Inédit.

113 Didier Lauru, *Dépersonnalisation, le doute d'exister ?*, Figures de la psychanalyse, 2004/1 no9, p. 87-95.

renvoyer à la nécessité singulière de connaître les limites du corps, là où le corps commence et prend fin.

La place du corps a beaucoup évolué, dans nos sociétés contemporaines nous pouvons même dire qu'il est partout ! Faire attention à l'alimentation, à sa santé, à sa sexualité mais aussi prendre place dans la publicité, au cinéma, dans l'art. Il est devenu une matière façonnable (cf : Orlan) au gré de nos désirs, il est un lieu d'expérimentation, un objet dont on dispose. Un objet dont nous pouvons dire quelque chose y compris que nous ne l'habitons pas comme le prétend le sujet dépersonnalisé.

Lacan proposera une nouvelle articulation du corps, dans le Séminaire XIV, *La logique du fantasme* : *ni effet d'une image ou produit d'un signifiant, le corps devient le matériel de construction du fantasme, par quoi le sujet trouve son seul appui pour atteindre le partenaire* [114].

Ainsi les paroles de certains patients révèlent-elles parfois que la cartographie imaginaire de leur propre corps peut être soumise à d'angoissantes fluctuations, au passage inquiétant d'une forme à une autre, à des trouées ou à des évanescences. Leur dire laisse entrevoir l'incertitude générale d'être -et d'avoir- un corps [115]. Ce sentiment est caractéristique de la dépersonnalisation.

L'image corporelle est une donnée variable qui subit de nombreux infléchissements, le corps propre peut alors être perçu comme un lieu de déformation auquel il est difficile de s'identifier. Mais pourtant c'est bien ce sentiment de ne plus faire un avec soi-même qui tient lieu de représentation de

114 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 26 avril 1967.

115 Michel Dominique , *De la dépersonnalisation à l'être-chair*, Cahiers de Gestalt-thérapie, 2004/1 n° 15, p. 193-200.

soi, comme part de la fonction personnalité, pour un *je* qui ne parvient pas à s'y reconnaître. Il s'agira alors de comprendre quels événements ont pu conduire à une telle représentation de soi.

Cet effondrement de l'imaginaire consécutif à une défaillance dans l'articulation entre le Symbolique et le Réel a le pouvoir de rendre le monde et les autres irréels et le patient se trouve alors dans l'incapacité de leur donner un sens partageable avec le reste des humains mais ce **corps qui devient inutilisable comme objet d'identification et d'unification, du fait de cette déformation, n'en demeure pas moins un tenant lieu de moi corporel et nous permet de supposer que le corps n'est pas tout à fait déserté par le moi**.

En effet, la possibilité même de se désigner comme dessaisi de soi, de se montrer en quête d'une forme, signe déjà l'habitation d'un espace, d'un lieu, d'un là où le *je* peut advenir. Comme le souligne Lévinas : le corps n'est jamais mien dans la mesure où il n'est ni mon objet ni ma propriété et pas même mon projet.

Il existe une abondante clinique de ce *dessaisissement* de soi qui fonctionne pour les sujets qui l'invoquent. Valentin Nusinovici, relatant deux écrits littéraires, met l'accent sur deux façons que le sujet a de se positionner par rapport à son corps, soit le héros souhaite se débarrasser totalement de son corps et vivre libre -comme a pu nous le montrer la cas clinique de Mademoiselle S -, soit il souhaite en connaître les moindres recoins pour faire corps avec son corps -comme nous l'exprime Fleurdelice qui *se* cherche dans les moindres recoins de celui-ci- : *Le corps nous pèse, dit le premier texte, existons sans lui. C'est un vœu que l'on rencontre dans l'hystérie. Le second texte dit : l'identité nous fait défaut, cherchons-la en notre corps en abolissant notre existence de sujet. C'est un fantasme obsessionnel* [116].

116 Nusinovici V, *Avoir un corps ?,* Journal Français de Psychiatrie, 2004/3, n° 24.

Là, il est possible de remarquer que *vivre sans* ou *faire corps* dans les deux cas c'est *faire avec* et dans les deux cas c'est une quête d'identité.

Du côté du dessaisissement de soi nous pouvons évoquer la reprise par Lacan du rêve de Freud, l'injection à Irma, où il situe, à propos de la bouche ouverte d'Irma, au-delà des interprétations possibles du rêve, l'effet *d'une horrible découverte, celle de la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétats par excellence, la chair dont tout sort, au plus profond du mystère, la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse. Vision d'angoisse, identification d'angoisse, dernière révélation du tu es ceci- Tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe* [117].

Ce corps n'est pas moi, quelque tentative que je fasse pour le revendiquer mien ; et « je » ne correspond pas à lui, quelque illusion que j'en poursuive [118].

Ne pas reconnaître une partie de son corps comme étant la sienne mais aussi diviser son corps en plusieurs zone : des dangereuses (dont on ne peut pas jouir) et des non dangereuses. Nous pouvons retrouver des exemples de cette division dans les cas de Maurice Bouvet. Procéder à des rituels d'annulation lors du contact avec la zone dangereuse montre bien un aspect de la dépersonnalisation et la tentative de contrôle mise en place par des rituels obsessionnels. Pensée magique. À son apogée le sujet peut expérimenter une impression de déformation de son image corporelle, de la même manière qu'il a le sentiment d'être dissocié de son ego, car ruminant obsessionnellement une éternelle quête de l'absolu, son corps lui apparaît comme un vêtement dont il serait dépossédé.

---

117 Jacques Lacan, *le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Seuil, 1978, p.186.

118 Alain Abelhauser, *le corps et l'âme*, Journal Français de Psychiatrie, 2004/3, n° 24.

Nous relevons cette étrangeté du corps (le corps c'est l'Autre), en effet dans la dépersonnalisation le corps lui-même devient unheimlich (ex-time). *la première des fonctions que remplit le corps pour un sujet est bien celle que Lacan attribue plus ordinairement à l'Autre. En quoi consiste celle-ci ? D'une part, bien sûr, à donner au sujet le cadre, le lieu, le code, lui permettant de se constituer, de se structurer et de s'identifier, et, d'autre part, à lui fournir ce lieu de telle sorte qu'il se constitue comme « autre à lui-même », qu'il se structure sur le mode de l'incomplétude et s'identifie comme sujet clivé, divisé* [119].

… ce n'est en définitive qu'à se démontrer manquants, troués, défaits, que le corps, et l'Autre, ont quelque chance d'être supportables [120].

Pouvons nous dire du corps des dépersonnalisés, comme le souligne Alain Abelhauser pour les purpuriques [121], qu'il s'offre à faire fonctionner l'incomplétude de l'Autre ? Et si tel est le cas, faut-il craindre cette dérive de la pratique du corps telle que le souligne, encore, Alain Abelhauser ?

Si le corps remplit toujours la fonction de l'Autre, en somme, ce n'est plus comme auparavant au titre de « délégué » de cet Autre, mais parce qu'il se substitue à lui, et en arrive ainsi, et parfois, à l'exclure, voire à le forclore. Le manque de l'Autre, autrement dit, ne manque plus au même endroit. Les atteintes modernes du corps, de ne plus relayer l'incomplétude de l'Autre, mais de prétendre la remplacer, finissent par tendre, à mon sens, à faire advenir celle-ci dans le réel plutôt que dans le symbolique. Ce qui n'est pas, pour nous, sans conséquences [122].

---

119 Alain Abelhauser, *Le corps est l'âme*, in *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, ERES, 2009, p. 47-56.

120 Ibid.

121 Alain Abelhauser, *Mal de femme, la perversion au féminin*, éditions Du Seuil, Paris, 2013.

122 Alain Abelhauser, *Le corps est l'âme*, in *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, ERES, 2009, p. 47-56.



Hans Holbein le Jeune, *Les Ambassadeurs*, 1533

Partie

IV

Le poinçon du fantasme marque de la distanciation

Nous avons donc repéré, précédemment, les mécanismes à l'œuvre dans la dépersonnalisation au niveau de l'objet a, du phallus, de la jouissance, du signifiant mais aussi comment celle-ci peut venir prendre forme au cœur des identifications imaginaires et symbolique. Nous avons également traité la question du corps qui n'est pas sans bruit dans la dépersonnalisation. Jusque là nous avons abordé le phénomène de la dépersonnalisation d'une manière classique quant aux paradigmes que nous avons mobilisé, nous souhaiterions maintenant faire un pas de plus puisque c'est bien l'objet d'une thèse. Comme annoncé en introduction nous souhaiterions introduire une nouvelle notion dans notre réflexion : celle de la distance ou plus précisément ***la distanciation***. Cette notion apparaît pour nous depuis plusieurs années tant au niveau des précédents travaux de recherches que nous avons pu effectuer, en l'espèce un travail sur les Sortie Hors du Corps (Out of Body Expérience), qu'au niveau des consultations que nous avons pu réaliser avec certain(e)s patient(e)s ces dernières années.

Notre intérêt pour ce concept de distanciation (Verfremdung), que nous avons relevé dans différents domaines allant du théâtre à la communication, a depuis un certain temps fait écho avec les nombreux signifiants que nous utilisons dans

notre pratique pour exprimer quelque chose du sujet : séparation, être et sens, clivage, faille, béance, refente, intervalle S1/S2, aphanisis, chaîne signifiante, coupure, division subjective, autant de mots qui suggèrent la ***distance*** entre deux termes. Nous ajouterons également que lorsqu'il est question de topologie entre deux termes, d'un espace, la notion de ***localisation*** peut aussi être mobilisée.

Du côté du corps, nous soutiendrons qu'il faut que celui-ci soit nommé pour chaque sujet, c'est à dire qu'il soit situé à des coordonnées singulières dans le champs du symbolique par la symbolisation de la perte de l'objet a. Cette localisation dans le symbolique met en scène ce que nous développerons dans l'évolution de la notion de phallus et d'objet a. La dépersonnalisation nous expose une clinique où cette articulation (et donc cette localisation) est à ce point mise en tension que le sujet a le sentiment de ne plus exister tant son corps lui semble distant.

Il semble que la distanciation soit l'une des caractéristiques les plus fondamentales du parlêtre et qu'elle procède de ce qui nous distingue le plus de l'animal. D'ailleurs n'est-il pas possible de relever une distance entre le mot, spécificité du parlêtre, et la chose, l'objet (l'a-chose) ? La nature même de la dualité corps/esprit invoquée régulièrement par les humains plonge probablement ses racines dans l'opération structurale que nous nommons distanciation (Verfremdung). La distanciation a un caractère affirmatif et archaïque qui renvoie, entre autres, comme nous le verrons plus tard, au *jugement d'attribution* fondant un innenwelt et un umwelt. Nous postulerons de plus que la distanciation, opération structurale produisant un effet (verfremdungseffekt) chez le parlêtre, aurait pour fonction protectrice de permettre l'émergence d'un dire face à des distorsions majeures des dimensions langagières.

Entre quels termes supposons nous l'existence de cette distanciation ?

Nous postulons que le poinçon dans la formule du fantasme est la marque de cette distance **entre le sujet divisé par le signifiant et cette perte inaugurale que constitue l'objet a**. Dans ce poinçon réside l'enracinement du sujet dans la représentation, sa séparation radicale d'avec son être. C'est le creuset de la dépersonnalisation, la jonction entre du sens et de la jouissance.

Nous allons donc voir dans un premier temps où nous avons puisé pour choisir le signifiant *distanciation* et pourquoi il nous a semblé opportun dans la compréhension que nous avons du poinçon du fantasme fondamental puis, dans un deuxième temps nous préciserons les contours de cette notion que nous tentons de dégager et qui nous semble apparaître dans la clinique.

Ce qui ordonnait la réalité et la rendait vivable, familière et partageable jusque-là, avait brutalement disparu, laissant la place à un monde radicalement autre. Ce qui entourait ou recouvrait les objets habituellement, ce qui leur donnait une apparence reconnaissable et apprivoisée, ce cadre si cher, si précieux qui me faisait me compter et me reconnaître au sein du groupe humain avait vacillé...[123].

123 Josée Lapeyrère, *Du bon usage de la dépersonnalisation*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

La notion de distanciation (Verfremdung)

Ne faire qu'un avec soi-même, quoi de plus complexe alors que la division est au cœur - est le cœur - même du sujet et comme nous l'avons vu plus haut à plus d'un titre. La structure même du signifiant nous impose la chronologie (l'un après l'autre), l'espace en quelques sortes. Ne faire qu'un avec soi-même alors que par définition nous sommes les sujets d'un intervalle, d'une différence.

La distanciation est une mise en tension des composantes les plus essentielles, les plus insaisissables, les plus opaques, de ce qui constitue l'être parlant. L'effet dans cette articulation (verfremdungseffekt), celui qui signe notre distinction radicale d'avec l'animal, est identifiable régulièrement dans la clinique. Est-il utile de citer toutes les tentatives de *sortir de soi-même* quand il n'y a rien d'autre à faire pour survivre ? Sortir de soi-même quand le Réel, l'innommable, *s'empare* du sens qui recouvre nos actes, des croyances qui fondent notre humanité, quand la pulsion de mort rôde. Lorsque l'articulation entre les dimensions langagières est mise à rude épreuve *l'effet de la distanciation* (Verfremdungseffekt) ne manque pas d'apparaître : la dépersonnalisation est celui qui, pour nous, est le plus explicite. L'adolescence, par exemple, est un temps propice pour observer quelques uns de ces effets, sous l'impulsion du corps ceux-ci sont souvent encore plus marqués. Nous postulerons que ce *verfremdungseffekt*, comme le nomme Bertolt Brecht, est un acte *de résistance*, un mécanisme de défense [124].

124 Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *ensemble des opérations dont la finalité est de réduire, de supprimer toute modification susceptible de mettre en danger l'intégrité et la constance de l'individu bio-psychologique. Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 2007.

La dépersonnalisation est intimement liée avec le sentiment d'inquiétante étrangeté (l'Unheimlich) et nous postulons que celle-ci est la conséquence d'une défaillance dans l'articulation du Réel et du Symbolique :

- soit à cause de l'absence de fonction phallique, forclusion du Nom du Père, défaut dans la Nomination, pour la psychose. Le sujet est donc directement confronté à la perte, à la jouissance Autre.

- soit d'une défaillance dans l'articulation entre grand phi et petit a (un défaut dans la symbolisation de la perte) : **effet de distanciation**.

Cette défaillance pouvant être pointée dans bon nombre de symptômes nous postulons que les pathologies où il est possible de repérer un sentiment d'inquiétante étrangeté sont le fruit de cette défaillance particulière dans l'articulation entre la fonction phallique et l'objet a.

Le terme de distanciation et ses effets que nous amenons là n'est pas nouveaux et nous pouvons en repérer les traces depuis l'Antiquité.

1) Le Chœur antique

Déjà la tragédie Grecque nous donne un bel exemple de cette défense contre une identification trop facile entre le public et les acteurs. Par ses commentaires il invite le public, dont il est le plus proche, à une position critique face au jeu des acteurs auxquels il donne la réplique. Il suscite une distance entre *ce que je suis comme spectateur* et ce que serait *un spectateur idéal*. Au-delà de la scène qui se joue devant ses yeux le spectateur en vient à s'interroger également sur sa propre position. Dans cette quête d'unité que recherche le Chœur les disparités apparaissent. Notons au passage que ce Chœur finira par disparaître... Dans ce

simple exemple nous pouvons déjà retrouver le dialogue qu'entretient le sujet dépersonnalisé avec lui-même, dialogue vain puisque plus l'unité est recherchée plus les dissonances se manifestent.

2) <u>Sous le familier découvrez l'insolite</u> <u>(Brecht)</u>

Nous empruntons ce terme de Verfremdung à Bertolt Brecht en référence à sa tentative de produire **un effet (Verfremdungseffekt)** ayant pour objectif d'interdire, d'une part, l'identification du spectateur aux personnages de la pièce de théâtre et, d'autre part, l'identification de l'acteur à son propre rôle en maintenant **une distance**, par différents procédés scéniques, entre Réel et Symbolique afin d'affecter l'Imaginaire identificatoire du sujet. Ces procédés visent à provoquer des ruptures du continuum signifiant, à éviter que l'acteur ne s'abstraie dans le personnage, à découvrir le processus identificatoire afin de dévoiler le vide qui le supporte. Les instruments de perception sont altérés, la réalité n'est plus complètement percevable, le corps, inutilisable, devient un objet et la part incompréhensible, innommable, de l'Autre vient déformer et désidentifier. Cette traversée du symbolique, de la castration, ce travail sur la distanciation affecte le nouage des dimensions du nœud conduisant au sentiment d'inquiétante étrangeté. L'effet de la distanciation cherche à contrer l'illusion de réalité qu'engendre l'identification du spectateur (et de l'acteur) au personnage et au récit. L'objectif est de rendre étrange à soi-même le rapport imaginaire entretenu avec le petit autre qui se produit devant lui. Cette prise de conscience de la défaillance, de *l'autre scène,* devant permettre au spectateur un positionnement critique face à son désir. la distanciation a un effet *politique* dans le sens où il n'y a pas de réponses qui seraient apportées mais plutôt une mise en évidence des

caractères essentiels du discours. Soulignons également que ces caractères essentiels sont mis à nu tant au niveau de l'innenwelt (dépersonnalisation) que de l'umwelt (déréalisation). La dépersonnalisation nous expose que *la réalité* du sujet peut se trouver imprégnée d'étrangeté. La réalité sera à entendre :

- du point de vue de *l'innenwelt* comme la perception que le sujet a de son identité, ceci incluant le sentiment de se croire un,

- du point de vue de *l'umwelt* comme le rapport que le sujet entretient avec son environnement.

Le sujet se trouve confronté à *une dénudation* -au sens du formalisme Russe- du discours qu'il incarne. Cette *ostranenie* - rendre autre - retarde la transmission du sens et la rend plus longue ce qui permet de prendre la mesure de la consistance des mots. Ces pratiques de la rupture, de la démultiplication des tableaux, des sollicitations sensorielles, de l'éclatement du récit, de l'émiettement des caractères conduisent à la disparition du personnage identifiable comme *moi* psychologique. La dépersonnalisation nous confronte à l'impuissance de la représentation cohérente, à la présence disruptive et compulsive de la pulsion de mort, à l'inadéquation foncière du langage à maîtriser symboliquement le Réel. C'est une contestation de la réalité par le surgissement du Réel.

Il est à noter aussi que le dictionnaire Larousse Franco-Allemand traduit également Verfremdung par ***altération***, terme qui vient renforcer notre choix car que dire de mieux que le dépersonnalisé est autre à lui-même.

3) Du Même au Sujet, la distanciation

Cette *conscience* dont font état les chercheurs que nous avons cités trouve ses racines dans ce point aveugle, opaque à nous-mêmes, que Lacan a formalisé sous les termes d'*objet a,* dans ce vel fondateur qui inscrit le sujet au champ de l'Autre et dans la symbolisation de cette perte que réalise la fonction phallique.

Nous reprenons les deux termes d'***aliénation*** (dans le langage avec la perte de l'objet a) et de ***séparation*** (du désir de l'Autre par la symbolisation de cette perte) pour illustrer la notion de *distanciation* que nous tentons de forger dans ce travail. Le langage œuvre à cette distanciation qui accroche le Même à l'Autre pour accoucher d'un sujet [125]. Nous nous interrogerons d'ailleurs à cette occasion sur le fait de savoir si le sujet de la psychanalyse est constitué uniquement dans et par l'ordre du signifiant où s'il n'existe pas une **bi-localisation** du sujet entre symbolique et réel (le sujet également comme impossible). Deux versants du sujet entre l'objet et le phallus, l'intérieur et l'extérieur, le possible et l'impossible [126]. C'est sous l'angle de cette bi-localisation que nous entendons aussi la formule du fantasme fondamental. De plus la distance implique toujours deux termes c'est ce que nous explique la topologie. Nous ajouterons également que toute division (entre être et sens, par exemple), toute séparation (entre S1 et S2, par exemple), toute refente (entre sujet et objet, par exemple), impliquent aussi une distance (qui n'est pas nécessairement à entendre au sens métrique donc). En d'autres termes et pour faire simple nous soutiendrons que le primat du langage implique la distance.

---

125 Nous tenons ici à signaler que nous avons réalisé, en marge de ce travail, une recherche complémentaire dont nous faisons part aux lecteurs en annexe. Cette recherche ayant pour objectif de préciser les contours de ce que nous nommons *distanciation du Même* et de faire la distinction entre Innenwelt et Umwelt afin de ne pas tomber dans l'écueil que pourrait présenter une approche solipsiste du sujet.

126 *La définition du possible exigeant toujours une première symbolisation. Si vous excluez cette symbolisation, vous apparaîtra beaucoup plus naturelle cette formule : l'impossible c'est le réel.(La logique du fantasme).*

3.1) Aliénation et distanciation

Avec l'aliénation dans le langage nous avons la perte de l'objet a **du côté du sujet** dans sa dialectique avec l'Autre mais cette perte n'est pas sensible car elle échappe à la symbolisation et la modalité (psychose, névrose ou perversion) d'habiter la structure (le Langage) reste celle de la psychose. C'est à dire que *le sujet* est confronté à la béance provoquée par la mortification langagière ainsi qu'au désir de l'Autre (le désir de l'Autre étant, à ce stade, jouissance de l'Autre pour nous). Nous sommes alors en présence d'un ***sujet holophrasé***. Nous précisons d'ailleurs ici que nous ne pensons pas que le couple S1/S2 holophrasé se réduit à un S1 seul comme le conçoivent certains auteurs. En effet le S1, même s'il ne recèle pas de sens en lui-même, s'il n'est pas dialectique, est déjà ***un appel*** au sens qu'il exprime comme potentialité. Le sujet est pétrifié au champs signifiant mais cette potentialité se verra révélée si la métaphore paternelle vient mettre en place le phallus comme nous le repérerons dans le temps de la séparation et produira l'aphanisis du sujet. Le sujet est identifié mais non représenté au champ de l'Autre.

a --> S1/S2 (holophrasés)

Pierre Bruno, dans un article sur la débilité, intitulé *À côté de la plaque*, reprend cette conception de Lacan relative à l'holophrase, il fait la distinction entre la débilité et la psychose : *le débile produit cette impression de ne pas pouvoir se séparer des signifiants de l'Autre, comme si le sujet se fondait dans l'Autre du signifiant, en s'interdisant d'en interroger la volonté. Le débile s'auto-interdit de savoir... pour ne pas transformer en nie-vrai de savoir le grain de la vérité. Mais cette inter-diction même est ce par quoi il se démontre sensible à sa division de sujet, qu'il donne à voir en l'occultant* [127].

127 Pierre Bruno, *À coté de la plaque*, Ornicar, n°37, Paris : Navarin, Seuil, 1986, p. 42.

Le sujet holophrasé est le résultat d'une coalescence, ce qui implique non pas une conséquence déficitaire mais plutôt celle d'un excès qui inhibe ou forclôt la fonction de la cause : *la coalescence du couple S1— S2 définit le sujet psychotique de façon générique comme étant celui dont le manque, de ne pas être symbolisé dans l'aphanisis par le retour en torsion de celle-ci que conditionne la métaphore paternelle fait retour dans le réel... dont il vient* [128].

C'est dans cette inscription aliénante qu'il s'opère une mise en tension du Même que nous nommons *distanciation* et qui renvoie à l'extimité, que se constitue cette première accroche du sujet au champ de l'Autre (avant même toute représentation). La perte inaugurale de l'objet a commune au sujet et à l'Autre est la matrice de cette mise en tension de l'objet et du trait unaire.

Il y a création, par l'intérieur, d'un espace extérieur, encore ensemble vide, où le (futur) sujet et les différents objets qu'il va rencontrer toute sa vie vont pouvoir se loger [129].

Notons que le terme *Verfremdung* se raproche de l'expression de Marx et Engels *Entfremdung,* traduit souvent par aliénation, et que la distanciation représente une déclinaison possible de l'aliénation. En créant une conscience critique, la distanciation combat la passivité du sujet. Soulignons d'ailleurs comment, transposée dans l'œuvre théâtrale, le créateur de ce concept, Brecht, lie *la fonction sociale et didactique de l'œuvre aux modes de présentation et de perception plutôt qu'à un contenu particulier*.

La nature familière de notre perception, de nous-mêmes et du monde qui nous entoure, tient justement à cette part perdue dans l'opération de perception. *l'existence déjà, dès sa première émergence, s'amorce tout de suite, s'énonce de*

128 Ibid.

129 Nous apportons ici la même remarque que plus haut concernant le travail réalisé sur le solipsisme et renvoyons le lecteur à la première partie de l'annexe.

son inexistence corrélative. Il n'y a pas d'existence sinon sur fond d'inexistence et inversement. Ex-sistere, ne tient son soutien que d'un dehors qui n'est pas, c'est bien là ce dont il s'agit dans l'Un. Nous reconnaissons là les prémisses de la fonction dialectique, fonction essentielle du symbolique, qui permet à l'absence d'être autre chose que pure absence, mais absence sur fond de présence et vice versa.

3.2) Séparation et distanciation

Comme nous le savons toute appropriation est en même temps une expropriation : juridiquement on ne jouit pleinement que de ce dont on dispose que quand l'autre a renoncé définitivement à ses prétentions sur l'usage de l'objet. La théorie du droit s'établit comme la restriction imposée à la jouissance de l'autre. Le sujet sera celui définitivement extrait de la jouissance de l'Autre.

Cette extraction c'est la séparation de la jouissance de l'Autre que met en place la fonction paternelle (Nom du père, Père du Nom, Nomination) en instituant le phallus qui permettra la symbolisation de la perte de l'objet a tout en bornant la jouissance de l'Autre. Cette symbolisation opère un deuxième temps dans la distanciation entre le sujet et l'objet et le sujet et le désir de l'Autre. C'est sur ce deuxième temps de la distanciation que nous nous interrogerons par la suite et sur ce que la clinique de la dépersonnalisation peut nous en révéler.

Le sujet est caractérisé par ***une place*** (c'est pourquoi nous invoquions la notion de localisation dans l'introduction de cette partie) dans le monde symbolique, comme le montre *l'expérience du bouquet renversé* (plus exactement du vase renversé) : *mais pour que se constitue, devant l'œil qui regarde, un monde où l'imaginaire et le réel se donnent ainsi la main, il faut que l'œil soit dans une certaine position à l'intérieur du champ x' y' – position qui représente la situation*

du sujet caractérisée par sa place dans le monde symbolique." (Moustapha Safouan, *les séminaires de Jacques Lacan*).

Le vacillement dont nous faisions état précédemment est un effet de la distanciation : là où pour que l'image tienne il y a nécessité d'une symbolisation du manque, de la béance, et en l'espèce ***la fonction phallique n'assure plus la bonne place du sujet***. C'est dans ces instants que nous pouvons constater à quel point l'identification imaginaire se soutient de l'identification symbolique, comme le souligne Lacan dans Subversion du sujet et dialectique du désir [130]: *chez le névrosé, le phallus (-phi) se glisse sous le $ du fantasme, favorisant l'imagination qui lui est propre, celle du moi.*

Dire que la place du sujet est déterminée par ses coordonnées symboliques ne nous semble pourtant pas suffisant car nous pouvons repérer que la question se pose aussi du côté du sujet comme impossible, le sujet serait, aussi, ce qui échappe au savoir, du côté donc de l'objet a, de l'incommensurable.

Cette ***bi-localisation*** du sujet a déjà été repérée par Lacan [131]: dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, il fait allusion *à la jonction de la théorie ondulatoire et de la théorie corpusculaire* pour représenter la *Spaltung* du sujet, qui est dans les deux endroits à la fois *comme l'électron passe en même temps par deux trous distants* ce qui renvoie à ce qu'il énonçait : *le sujet participe du réel en ceci qu'il est impossible apparemment*. C'est pourquoi nous postulons que cette ***bonne place*** est déterminée par la mise en tension du Phallus dans son articulation avec

130 Jacques Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir,* in *Les Écrits*, Le Seuil, 1966

131 Mais autre chose est cette formule du mi-dire à quoi se contraint la vérité, autre chose cette division du sujet qui en profite pour se masquer. Car la division du sujet, c'est bien autre chose. Si où il n'est pas, il pense, si où il ne pense pas, il est, c'est bien qu'il est dans les deux endroits, et même, dirai-je, que cette formule de la Spaltung est impropre. Le sujet participe du réel en ceci justement qu'il est impossible, apparemment. Ou pour mieux dire, si je devais employer une figure, au reste qui ne vient pas là par hasard, je dirai de lui comme de l'électron : là où il se propose à nous à la jonction de la théorie ondulatoire et de la théorie corpusculaire, et où ce que nous sommes forcés d'admettre, c'est que c'est bien en tant que le même qu'il passe par deux trous distants, et en même temps. L'ordre donc de ce que nous figurons par la Spaltung du sujet est autre que celui qui, comme de la vérité, ne se figure qu'à s'énoncer d'un mi-dire

l'objet a. Articulation que matérialise, pour nous, le poinçon dans la formule du fantasme fondamental. Nous relevons aussi la bi-localisation dans les tables de la sexuation où le sujet peut-être *pas-tout*.

Le Symbolique indique la place d'un sujet dans un ensemble, il ne désigne pourtant pas ce qu'un sujet a de spécifique, d'unique. Ce qui est central pour Lacan est ce qui ex-siste au Symbolique. Cette formule, ex-sister au Symbolique, pointe une existence, une appartenance au Symbolique tout en restant en dehors.



De cette place le sujet peut-être délogé et nous sommes alors face au verfremdungseffekt que nous convoquions en introduction comme effet de la Verfremdung (distanciation). Pour comprendre cet effet il faut dépasser la logique du *oui ou non* comme le proposait Lacan (Séminaire sur le sinthome), sortir de l'idée que le sens c'est la *copulation du symbolique et de l'imaginaire* pour s'orienter d'une logique ternaire : *l'orientation du réel, dans mon ternaire à moi, forclôt le sens.* Il faut donc *se briser à un nouvel imaginaire concernant le sens.* Cette logique implique de voir les oppositions comme complémentaires et non pas antagonistes, Lacan illustre régulièrement ce point de vue avec l'usage du ruban de Möbius.

La fonction ***anamorphique*** [132] qualifie dès lors bien cet espace de

132 Vous savez que ce que j'ai cru devoir introduire de la fonction du miroir…
- comme structurant,
- comme exemplaire de la structure imaginaire

…se qualifie dans le rapport narcissique.

Ici, je vous dirai que cette petite image qui nous est représentée par l'anamorphose que j'ai présentée aujourd'hui à votre examen est là en quelque sorte pour nous faire voir de quelle espèce de fonction du miroir il s'agit.

désubjectivation. Rappelons que le jeu de perspective auquel on a donné le nom d'anamorphose consiste à déformer une image jusqu'à l'anéantissement de son pouvoir de représentation. Comme le souligne Olivier Douville : *le modèle de l'anamorphose est incomparable par la merveilleuse solution qu'il apporte à toute la problématique du décentrement des champs de la vision et du regard […] Rien de plus impressionnant qu'une anamorphose, rien qui ne nous donne davantage le sentiment d'être piégé par la représentation, d'être absorbé par elle et en elle, d'être vu par la chose qu'on est censé regarder, reconnaître et identifier* [133]. Et nous ajouterons de la merveilleuse illustration qu'elle apporte de cet effet que nous supposons à l'origine de la dépersonnalisation, distanciation entre le phallus et l'objet a.

Lacan parle de l'anamorphose comme d'un espace où la Chose et le Phallus sont par moment superposés. L'espace anamorphique n'est plus alors un espace déformé, c'est surtout un espace autrement orienté et gravitant autour de cette superposition du phallus et de la Chose. *Une menace interne à l'anamorphose en fait le contre-jour vampirique du triomphe conventionnel de la représentation* [134].

Autre fait intéressant nous pouvons constater que l'anamorphose peut-être oblique mais aussi conique, il est alors nécessaire qu'un miroir prenne place dans la scène pour que celle-ci révèle son sens et que l'objet de l'anamorphose se dévoile à la vue du sujet. Dans ce cas d'anamorphose la tentation est grande de faire l'analogie avec le phallus dans sa fonction symbolisatrice de l'objet a.

C'est un miroir au-delà duquel ce n'est que par accident que se projette l'*idéal du sujet*. Le miroir, à l'occasion, peut impliquer si l'on peut dire les mécanismes du narcissisme et nommément la dimension destructive que nous retrouverons par la suite, à savoir la dimension de l'agressivité.

Mais il remplit un autre rôle. Il remplit justement un rôle de limite.

133 Olivier Douville, *D'un au-delà de la métaphore, ou lorsque l'anamorphose brise l'allégorie*, Figures de la psychanalyse, 2005/1, n°11, p. 105-130.

134 Olivier Douville, *D'un au-delà de la métaphore, ou lorsque l'anamorphose brise l'allégorie*, Figures de la psychanalyse, 2005/1, n°11, p. 105-130.

Ajoutons que le fait de se percevoir s'établit *d'une place* qui est celle de sujet, de sujet désirant. Pour nous cette place est tracée par la mise en tension du Même (distanciation) offrant la possibilité d'une coupure et de la structuration au champ de l'Autre. C'est à partir des registres symbolique et réel qu'une place se dessine et qu'une image représentative (dimension imaginaire, *une image qui* manque et une image derrière laquelle se cache le manque à être du sujet) viendra l'occuper pour que nous fassions corps avec nous-mêmes et qu'une certaine unité soit pensable. Lacan soutient d'ailleurs que *dans l'homme et par l'homme, ça parle,* ça parle et ça parle dans l'Autre la parole intervenant dans la relation à l'Autre et c'est dans cette parole, qui a un sens (dans la distanciation de l'un vers l'autre) que le sujet y trouve sa place en tant que signifiant. Le phallus en tant que signifiant n'est accessible que par le retour inversé de la parole du lieu de l'Autre, retour qui inscrit le sujet *dans un topos langagier.* La coupure signifiante ne se révèle que dans la distance, espace qui fait littoral.

Le verfremdungseffekt ne met pas le sujet en contact avec l'objet, le sujet reste toujours séparé de cet objet, distancié de celui-ci. La dépersonnalisation s'exprime au cœur de la distanciation, elle n'est pas absence de phallus suite à forclusion. La dépersonnalisation est un désaccord du symbolique.

En bref, nous repérons deux temps dans la distanciation :

- l'un au moment de l'aliénation dans le Langage qui marque une première mise en tension du Même et la possibilité d'un intérieur et d'un extérieur (innenwelt et umwelt freudiens). Ce premier temps est celui du sujet holophrasé, de la psychose, là où la symbolisation de la perte de l'objet et du désir de l'Autre ne sont pas advenus, la dépersonnalisation y est repérable fréquemment et les phénomènes de corps en attestent régulièrement. Dans ce premier temps il n'y a pas de dialectisation du Réel.

– L'autre au moment de la séparation du désir de l'Autre qui marque la possibilité pour le sujet, de la névrose, d'occuper *une place* cernée par le symbolique en tant qu'espace dialectisé. C'est ce deuxième temps de la distanciation qui vient localiser le sujet, lui donner un corps et la conscience d'être Un. La dépersonnalisation serait le défaut de ***focalisation*** (au sens de l'optique que nous retrouvons dans le stade du miroir lacanien) entre le phallus et l'objet a, ce que nous illustrions précédemment par l'exemple de l'anamorphose. En effet nous nous concentrerons sur la fonction phallique plus au regard de son articulation à la jouissance et à l'objet a qu'à la question du désir.

C'est parce que nous supposons à la notion de distanciation (verfremdung) la possibilité d'offrir de nombreuses voies de recherches et d'élaborations diverses que nous faisons le choix de nous concentrer, dans ce travail, sur la question de ce que Lacan amène comme étant *la bonne place* (pour l'œil dans le schéma optique) pour se voir Un, unifié, faisant corps avec son corps. Cette bonne place nous la supposons être en rapport direct avec *la distance* (que symbolise le poinçon dans le mathème du fantasme fondamental) entre la fonction phallique et l'objet a. En faisant l'analogie du focus qu'il est nécessaire de faire en optique pour avoir une image nette nous postulons le même focus entre phallus et objet a dans l'unité du corps. Nous postulons qu'une distorsion dans la symbolisation de la perte de l'objet a, une défaillance de la castration (castration qui a une fonction de nœud), un verfremdungseffekt de la *distanciation* qui se produit entre phi et a peut avoir un effet de dépersonnalisation (et déréalisation). Dépersonnalisation qui vient signer un effet du poinçon du fantasme fondamental entre le phallus et l'objet a dans cette Verfremdung du Même par l'Autre, un échec à *la bonne place*

Pour poursuivre l'analogie avec l'anamorphose nous pouvons constater que malgré tout ce contre-jour vampirique de l'anamorphose ne réussit pas totalement à ruiner, à vampiriser, les ordonnances des détails. Sa valeur de *trouage* de l'énoncé fait tenir en tension, comme en équilibre, l'ensemble. C'est probablement

dans le fait, finalement, de faire tenir en équilibre un ensemble que nous trouverons la fonction première du verfremdungseffekt, *c'est dans l'anamorphose que le regard est sauvé*. Le sujet dépersonnalisé vient à tourner autour d'un point de fuite, un manque central ce qui est aisément interprétable du côté de la castration. La dépersonnalisation met à l'expérience ce point aveugle qui nous précède, nous devine, nous intrigue.

La dépersonnalisation illustre de façon remarquable cette vampirisation de la représentation. Nous illustrons avec la dépersonnalisation ce que pointe Olivier Douville avec l'anamorphose c'est à dire que nous sommes dans *un espace soutenu par une topologie mobile, où le spectateur averti sera celui qui va devenir à même de donner du contour là où l'informe sidère les coordonnées sensibles de la représentation*. Considérons également que l'anamorphose entraîne avec elle son lot d'inquiétante étrangeté, cet objet indicible, sidérant, au centre de la toile des Ambassadeurs ne manque pas de créer malaise et inquiétude chez l'observateur. L'intraitable, dont l'anamorphose est le prétexte et l'excuse, reste problématique : il met au jour l'incomplétude de la visibilité du monde.

Pour finir concernant *la bonne place* ajoutons que celle-ci diffère d'un sujet à l'autre, d'une subjectivité à une autre. A charge pour chaque sujet d'en faire l'expérience : *le visuel de l'anamorphose, de cette métamorphose en boucle, ouvre à un jeu qui, s'il suppose autant d'observateurs du tableau qu'il y a de lieux de prise et de dépôt du regard, renvoie chaque spectateur à la solitude de son propre éprouvé de la spatialité dont il dépend. On imagine mal une expérience collective de cette immersion du sujet dans le réel anamorphique, puis de ce renversement qui est le second temps du spectateur, où il comprend qu'un contour est possible en immergeant l'anamorphose dans un autre espace qu'il se doit de régler et de stabiliser*. Le sujet se fera jour comme point. Sa localisation sera celle d'un point de vue extrinsèque (ou extime) ramené par torsion au centre du dispositif représentationnel.

Cet effet de la distanciation comme forgée par Bertolt Brecht nous renvoie à ce que repère très justement Olivier Douville c'est à dire qu'il appartiendrait au motif anamorphique *de contredire le plaisir esthétique par une expérience d'angoisse dirigée, où s'impose en trop plein la matière même d'un corps autre, en excès, qui sera rendu ensuite au calme de son apparence par un changement de posture qui rectifie le vertige initial*.

4) La Verfremdung entre Phi et a

Comme nous l'avons expliqué précédemment le sujet occupe *une* place dans le Symbolique. De cette place, singulière pour chacun(e), le sujet peut-être délogé. Nous supposons que le poinçon du fantasme fondamental représente cette distanciation (du sujet d'avec son objet dans l'aliénation au langage). Nous supposons également que cette distance qui détermine la place du sujet dans le Symbolique peut subir un certain effet, une certaine distorsion, à la manière du *focus* dans le domaine de l'optique. Nous supposons pour finir qu'un défaut dans la focalisation puisse produire un sentiment d'inquiétante étrangeté, signe caractéristique de la dépersonnalisation et de la déréalisation.

Cette distorsion nous la supposons possible entre grand phi et petit a. Entre Symbolique et Réel. Celle-ci produisant ce sentiment d'étrangeté et cette perte d'unité d'avec lui-même que ressent le dépersonnalisé. Mouvement symbolique procédant, suite à un désaccord dans la distance entre phi et petit a, à une mise en relief de la dimension constitutive du moi. Nous avançons même que l'effet de la distanciation renvoie au temps *primitif* de la constitution du moi, un temps peut-être même à la limite de l'expérience du miroir, un temps *non-imagé*. L'inquiétante étrangeté étant le signe de cette primitivité. La distanciation (verfremdung) est donc une opération symbolique ! Et les distorsions qu'elle peut subir produisent l'inquiétante étrangeté, ressenti imaginaire. Le sujet ne doit plus être le lieu de

l'illusion mais celui de la prise de conscience. La dépersonnalisation, plus qu'une éthique est une esthétique (*montrez que vous montrez*, Brecht). Verfremdungseffekt dans l'identification au corps. Cet effondrement de l'imaginaire ayant encore le pouvoir de rendre le monde et les autres irréels. *Le sentiment d'irréel, qui est parent du sentiment d'inquiétante étrangeté est la seule perception que nous ayons du Réel, la seule façon que nous ayons de le subjectiver, puisque le Réel nous est inaccessible* [135].

Mais c'est dans cette répétition de la déformation de soi qui s'installe dans le devenir du *je* et qui se manifeste par la possibilité même de se désigner comme dessaisi de soi, que nous pouvons déjà repérer un espace, un lieu, où *je* peut advenir.

Le verfremdungseffekt implique comme un retour ou avènement de l'épreuve cruciale d'un *qui suis-je ?* portée au champ de l'Autre, révélant le coût de ce qui a été perdu, de ce sur quoi l'être a cédé. Il met à mal le présupposé philosophique ou religieux d'une unité première et originaire. La dépersonnalisation, effet de la distanciation, ouvre à la dimension de l'altérité et à l'épreuve du *Je est un autre*.

Comme le soulignait Lacan : *Enfin, le symbolique, à se diriger vers le réel, nous démontre la vraie nature de l'objet a. Si je l'ai tout à l'heure qualifié de semblant d'être, c'est parce qu'il semble nous donner le support de l'être* [136].

C'est lorsque ce support prend consistance par les effets du Symbolique que les dimensions du Réel et de l'Imaginaire peuvent se différencier et qu'une représentation suffisamment stable de nous-même, qui permette l'instauration d'une nouvelle forme corporelle investissable, peut commencer de s'élaborer.

---

135 Jean-Claude Razavet, *Du roc de la castration au roc de la structure*, éd. De Boeck, 2ème édition, 2002, p. 174.

136 Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975, p 87.

Le verfremdungseffekt n'est pas la défaillance du phallus : lorsqu'il y a verfremdungseffekt il n'y a pas traumatisme. Même si le sujet parle d'une place inconfortable quelque chose se verbalise, il n'y a pas de sidération. Les effets de la distanciation nous évoquent la fonction d'un mécanisme de défense contre le traumatisme, protecteur de la confrontation au Réel.

Cet effet peut aussi être entendu comme une mise à distance du désir par le dévoilement de l'objet qui le cause (suite à une overdose de lathouse). Il fait entrevoir au sujet sa propre castration , il entame l'identité narcissique et creuse l'écart entre le moi idéal et l'Idéal du moi : qui suis-je ? Qu'ai-je été ? Une fois la béance entr'aperçue, le manque inscrit et révélé reste irréductible et appelle une autre forme de résolution.

Le moi se subjective et devient élément signifiant et c'est en tant que tel que nous pourrons repérer un effet de distanciation, un défaut dans la signifiance. C'est également ce qui nous permet de distinguer le sentiment de dépersonnalisation qui se situe du côté de la psychose, sur un versant imaginaire (moi imaginaire d'un temps où le sujet *était* le phallus de la mère) et celui que nous relevons du côté de la névrose qui s'exprime dans le registre du symbolique (temps où le sujet *a* le phallus, élevé au rang de signifiant, et se situe comme désirant).

Distanciation et fantasme fondamental

Avec l'avancée théorique que Lacan réalise en formalisant l'objet a et son corollaire qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, la fonction paternelle semble perdre de sa valeur et avec elle le phallus en tant que signifiant d'exception.

Faut-il pour autant balayer du revers de la main la fonction de ce signifiant ? Celui-ci devient-il caduque ?

Nous ne le pensons pas, si nous sommes d'accord avec le fait que le passage du Nom du Père au Père du Nom soit une avancée importante dans la théorie lacanienne et qu'elle offre un repérage plus conforme à ce qui se joue dans la clinique nous considérons également que cette fonction de nomination assume toujours le même rôle : celui de mettre en place un signifiant qui, d'une place d'exception, ordonne toujours la chaîne signifiante et la corrèle à la jouissance (à l'objet a).

Distanciation avons nous dit -Verfremdung, pour Brecht- et fantasme fondamental. Comment articuler cet *effet* que nous pensons repérer pour la dépersonnalisation avec ce qui fixe le cadre de notre réalité ? Où situer la Verfremdung dans le fantasme ?

1) Évolution de la notion de fantasme



Le fantasme est ainsi ce qui supporte le monde de la représentation, du semblant et soutient le désir comme manque : C*'est donc en tant que représentant de la représentation dans le fantasme, c'est-à-dire comme sujet originairement refoulé, que le S, S barré du désir, supporte ici le champ de la réalité, et celui-ci ne se soutient que de l'extraction de l'objet a qui pourtant lui donne son cadre* [137].

Il est important de rappeler que dans notre raisonnement avec la formule du fantasme ce que nous entendons par sujet divisé : c'est le sujet divisé par le signifiant et c'est ce sujet divisé par le signifiant qui se supporte de la perte de *l'objet a* dans le fantasme. Lacan précise à propos de ce sujet barré et de l'objet a : *Je rappelle ce que signifie le S, le S barré représente, tient lieu, dans cette formule de ce dont il retourne concernant la division du sujet qui se trouve au principe de toute la découverte freudienne et qui consiste en ceci que le sujet est, pour une part, barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient.* Puis : *Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle petit(a)* [138].

137 Jacques Lacan, *Écrits*, éd. Seuil, 1966, p. 554.

138 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

Et le *Je* doit *se loger dans sa logique* comme a pu le souligner Lacan [139]. Dans *la logique du fantasme* Lacan nous expose bien deux manques qui se correspondent : au niveau de l'être (*je ne suis pas*), l'objet a et au niveau du signifiant (*je ne pense pas*), S(barré).

Lacan nous représentera le phallus comme le : *signifiant [qui] donne la raison du désir, dans l'acception où le terme est employé comme moyenne et extrême raison de la division harmonique* [140]. Ce problème mathématique est connu depuis les Grecs. Il consiste en la division d'un tout en deux parties telles que ce tout soit à la plus grande de ses parties comme celle-ci est à la plus petite. En termes mathématiques : Soit AB un segment de droite. Soit C un point de ce segment, tel que AC soit plus grand que CB. C divise AB en moyenne et extrême raison si AB/AC = AC/BC. Le développement en fraction continu laisse apparaître une suite de répétitions affectées de la même ***raison*** [141].

Lacan part de quelque chose qui se présente comme **incommensurable** et qu'il s'agit néanmoins de mesurer, à savoir l'effet de perte, autrement dit de ***a*** en tant qu'objet perdu. C'est du fait de cette perte que le phallus se présente comme **raison du désir**. Lacan explique en reprenant la répétition dans l'acte sexuel ce qu'il en est de l'unité (du couple) en tant que recherche de fusion avec la mère, *falsification de l'unité*, du *Un comme unité unifiante* et de la place du phallus dans cette opération mathématique.

1 - phi est donc la différence (et la soustraction) entre le phi et l'unité que représente l'union primordiale à la mère, on pourrait dire *l'union primordiale de la mère et de l'enfant auquel est soustrait le signifiant phallique*. Comme le précise Lacan : *ceci s'appelle la fonction de la castration en tant que signifiante*. Le sujet

---

139 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 26 avril 1967.

140 Jacques Lacan, *Écrits*, éditions du Seuil, 1966, p. 693.

141 Une note en annexe reprend la question de la moyenne et extrême raison en mathématique. Cette conceptualisation nous semble offrir une compréhension supérieure de la fonction phallique.

n'est confronté à cet incommensurable que par le phallus qui lui donne sa raison.

Le fantasme est structure produisant un arrangement signifiant qui met aux prises l'objet a et le sujet (réduit à une phrase). Le fantasme est l'axiome du sujet.

La dépersonnalisation permet au sujet, malgré lui, de percevoir de quoi son fantasme est fait. C'est quand le sujet rencontre l'objet de son fantasme que la dépersonnalisation peut surgir.

Ce que nous illustre de manière parfaite la dépersonnalisation puisqu'elle laisse apparaître, pour le sujet, une disjonction entre un **ressenti subjectif** et un **savoir sur la réalité**. Quand la perception que le sujet a de lui-même est altérée, au sens où altérée signifie précisément **devenue autre**, ne pouvons nous pas relever là la marque de cette exclusion de son origine qui est le fait de tout parlêtre ? La proximité du point d'évanouissement du sujet...

Lacan amène cette division comme un fait de structure : la division subjective, en fait la refente du sujet, y est instaurée du fait même qu'il soit un être parlant.

Mais la dépersonnalisation c'est aussi *la chance à chaque fois de revenir " comme " au temps de la première rencontre, d'écouter " comme " au premier jour, de revenir " comme " au moment du nouage, c'est à dire de donner une autre chance à la première frappe signifiante d'où le fantasme a pris origine* [142].

J'ai l'impression de vivre comme dans un rêve, je ne suis pas sûr de ma propre existence et je doute de la réalité du monde qui m'entoure [143].

142 Josée Lapeyrère, *Du bon usage de la dépersonnalisation*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

143 Joshua.

Cette expression, paradigmatique de la dépersonnalisation, résume régulièrement le ressenti des sujets que nous rencontrons. Dans les mots de Joshua nous retenons *réalité* et entendons, aussi, *identité* (ou, plus justement : *identification*) dans son doute d'exister.

Le fantasme doit être perçu comme une structure de l'intentionnalité pulsionnelle. Suzanne Issacs les désignera comme *le contenu primaire des processus psychiques inconscients* [144]. Le fantasme est l'expression psychique de la pulsion. La prise du fantasme dans le corps l'enracine dans le Réel et l'Imaginaire (le spéculaire) et son articulation au langage dans son rapport à l'Autre l'assigne au Symbolique.

Le fantasme plus que d'obturer le réel y plonge ses racines dans l'articulation du sujet à l'objet a. L'unheimlich n'est pas due à la défaillance du fantasme mais au fait que le phallus ne protège plus efficacement le sujet de l'objet a. L'objet du fantasme ne change pas c'est la relation avec lui qui peut être modifiée.

Pour nous, il n'est pas possible de traverser le fantasme mais il est possible de faire **l'assomption de la castration** et de prendre conscience de l'action protectrice et organisatrice de la signification établie par le phallus, *une traversée du phallus*. Derrière le phallus il n'y a rien (comme derrière le fantasme dont Lacan attendait une traversée), que le vide, vide qui pourtant donne sa consistance au fantasme qui alimente le symptôme. Ce qui protège le sujet de sa division c'est la symbolisation de la perte de l'objet a soit le phallus. C'est le phallus dans le fantasme qui permet au sujet de vivre la jouissance du côté du plaisir plutôt que du côté de la douleur de l'angoisse. C'est d'ailleurs par le biais du masochisme que Freud a approché ça puisque le masochiste nous montre comment avec de la douleur faire du plaisir. Le fantasme n'est pas accomplissement d'un désir mais lieu d'expression d'un désir, c'est la différence que nous faisons entre *les*

144 Isaacs Suzanne, *Nature et fonction du phantasme,* in *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.

fantasmes et *le* fantasme fondamental.

C'est dans les dires des patients que nous percevons le déploiement fantasmagorique, le thérapeute -et son désir- venant prendre une place dans ce déploiement. Le poinçon marquant aussi bien l'aliénation que la séparation du sujet à son objet. Le fantasme est le lieu ou s'inscrit la coupure, avec la distance qu'elle implique, sans laquelle il n'y a pas de sujet.

2) Le phallus dans le fantasme

Ce qu'il faut repérer dans le fantasme (phantasme ?) c'est que le sujet dans son rapport à l'objet a est un sujet déjà, et aussi, divisé par le signifiant. En effet, le sujet n'est pas divisé que de la perte de l'objet a mais aussi du fait de sa prise dans le signifiant. Il est sujet du signifiant **et** sujet de la jouissance, puisque le signifiant négativise la jouissance en même temps qu'il la commémore et la véhicule. Et comme le souligne Agnès Sofiyana [145] : *l'identification au phallus est un acte (au sens signifiant) de copule et lient de manière incompréhensible les deux faces du fantasme, comme on le fait lorsqu'on accompagne d'un trait la surface unilatère du ruban de Möbius.*

Le mathème $S(\not{A})$ <> a désigne assez clairement que ce qui est articulé à l'objet a dans le fantasme est un sujet divisé par le signifiant. Cette division par le signifiant est articulée à un signifiant d'exception qui leste la chaîne signifiante et symbolise la perte de l'objet a.

145 Agnès Sofiyana, *Il eût phallus, http://psychanalyse-paris.com/Il-eusse-phallus.html*

Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle **petit a** [146].

Que nous appelions ce signifiant phallus ou autrement peu importe et qu'il soit mis en place par le Nom du Père ou les Noms du Père (le Père qui Nomme) peu importe également, ce qu'il faut retenir c'est que dans tous les cas, que ce soit dans la névrose ou dans la psychose ou avec le sinthome, cette symbolisation fait son office d'articuler RSI et c'est justement quand PHI dysfonctionne, ou est absent, que les choses se compliquent.

Ce que semble avoir repéré Paul-Laurent Assoun quand il énonce à propos du fantasme : *Le sujet divisé -par son entrée dans les signifiants- estampillé par l'objet- cause du désir, voilà le lieu du fantasme livré en sa structure de base* [147].

Dans la dépersonnalisation l'effet de distanciation se loge au cœur du fantasme et le sujet se retrouve comme désarticulé : la dimension imaginaire celle du soutien de l'image, de l'expérience du miroir, la dimension symbolique, celle du phallus et celle de l'objet a dans sa dimension réelle sont sérieusement atteintes.

Il y a du sujet à partir du moment où nous faisons de la logique, c'est à dire où nous avons à manier des signifiants [148].

Cet effet de distanciation peut conduire à ce que certains auteurs, comme Sylvie Le Poulichet [149], nomment ***l'informe*** : ce qui désigne des processus inconscients résultant de vacillements identificatoires et les formations symptomatiques qui en

---

146 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

147 Assoun Paul-Laurent, *Le fantasme,* éd. Anthropos, Paris, 2010.

148 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 16 Novembre 1966.

149 Sylvie Le Poulichet , *Psychanalyse de l'informe, dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, Flammarion, 2009, p.9.

résultent (rapport au corps, perte du désir, …).

Cet informe renvoie à une nécessité primordiale que rappelle Michel Dominique : *L'existence requiert de chaque individu le courage de devenir ce qu'il est et d'être ce qu'il devient. Pas plus, mais pas moins non plus… être ce que l'on devient, c'est donc sortir de l'informe, se mettre en forme, émerger… et s'incarner dans un dire* [150].

L'informe retire au sujet la capacité de donner une forme stable à un *Je*. Une caractéristique de la dépersonnalisation est bien qu'il y a un *Je* qui exprime qu'il n'est plus. La dépersonnalisation a pour autre caractéristique de rendre fragile toute limite : entre le dehors et le dedans (cf : projection et introjection), le mort et le vif, le moi et l'objet, le somatique et le psychique, le masculin et le féminin, … .

Donc nous repérons systématiquement une difficulté pour un sujet d'inscrire *une admission dans le moi*, un *jugement d'attribution* ou un *jugement d'existence* (formules freudienne 1925).

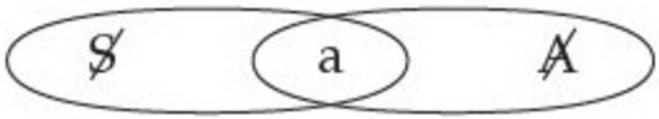
La seule garantie de synthèse est celle du fantasme tel que Lacan l'articule comme support du désir et qu'il écrit: $ <> a, formule qui indique qu'il s'établit dans notre relation à l'autre de la parole, en même temps qu'elle articule la position du sujet au regard de son désir et de l'objet qui le cause. Cette formule indique par le poinçon cette séparation du sujet avec l'objet qui le cause, c'est à dire d'avec lui-même [151].

150 Michel Dominique , *De la dépersonnalisation à l'être-chair*, Cahiers de Gestalt-thérapie, 2004/1 n° 15, p. 193-200.

151 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

Depuis l'objet a le fantasme s'articule bien à l'Autre et à la question du désir : *Le désir se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et surtout s'il vient à boiter* [152].

L'Autre est à la croisée des chemins dans l'instauration du fantasme puisque c'est une perte commune de l'objet a, entre le sujet divisé et le lieu des signifiants.



Puis la symbolisation de cette perte avec la fonction du Père qui Nomme qui va rendre effective la séparation du sujet d'avec son énonciation. Le phallus n'appartient pas à l'Autre, c'est justement ce qu'il va rechercher chez le Père, ce que souhaite être l'enfant pour sa mère et qu'il va finir par désirer avoir.

Le phallus va venir nouer par la symbolisation qu'il réalise de la perte de l'objet a les trois dimensions constitutives du sujet. **Seul le phallus a le pouvoir de *faire* du sujet le sujet du signifiant.** Le phallus est le meurtre de l'objet a.

152 Jacques Lacan, *Écrits*, éd. Seuil, 1966, p. 780 (Kant avec Sade).

L'Unheimlich marque des effets de la distanciation

Il nous semble que l'objet a est toujours manquant et parler de son surgissement est, pour nous, un abus de langage. A notre sens le surgissement de l'objet a n'est autre que la défaillance du phallus à symboliser la perte, un échec de la castration, le dévoilement d'une béance sous les pieds du sujet. Là où il y avait du désir il ne reste qu'un vide. *C'est l'acuité d'un instant rempli de détresse où le sujet se sait exister avant de désirer, où il se voit avoir tout perdu et subsister pour en témoigner.*

Face à ce vide, dévoilement momentané ou durable, le sentiment d'inquiétante étrangeté peut envahir le sujet.

La question de l'inquiétante étrangeté est fondamentale dans l'approche que nous avons de la dépersonnalisation / déréalisation. C'est justement avec l'unheimlich que la notion de déréalisation, toujours concomitante de la dépersonnalisation, vient à s'éclairer. Ainsi pour comprendre le mécanisme de distanciation et des ses effets il est nécessaire de bien étudier la notion d'unheimlich. Tout d'abord nous nous appuierons sur une étude de Alain Costes [153] pour illustrer le fait que le terme d'inquiétante étrangeté est double. *En effet Freud repère deux sortes d'unheimlich : l'une qui trouve sa source dans les complexes infantiles que le sujet a refoulés, l'autre qui prend naissance dans les croyances animistes infantiles que le sujet a " surmontée ". Dans le premier cas, l'angoisse surgit lors d'un retour inopiné d'un refoulé, dans le second à la faveur d'une croyance ancienne " surmontée " qui fait retour.*

153 Alain Costes, *La notion de surmontement dans l'œuvre de* Freud, collection Psychanalyse à l'Université Vol. 8, éditions Paris Réplique, 1982, p129-146. Nous avons inséré ce texte en annexe du fait du grand intérêt qu'il présente à nos yeux et de la difficulté d'en obtenir une copie.

L'inquiétante étrangeté renvoie à un état très précoce des relations enfant/adulte. Elle émane de complexes infantiles refoulés : complexe de castration, fantasmes liés au corps maternel, lorsqu'ils sont ramenés par quelque expression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées.[154]*… l'inquiétante étrangeté prend naissance dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles refoulés sont ranimés par quelque impression extérieure ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées* [155]*.*

Nous nous appuierons sur ces deux occurrences pour notre lecture de l'unheimlich dans son rapport avec le mécanisme de distanciation.

1) L'inquiétante étrangeté

C'est un phénomène rattaché au connu, qui n'apparaît qu'à propos de choses familières, habituelles depuis longtemps, mais qui ont un caractère d'intimité, de secret : *… le mot heimlich n'a pas un seul et même sens ; il appartient à deux groupes de représentations qui, sans être opposés, sont cependant très éloignés l'un de l'autre : celui de ce qui est familier… et celui de ce qui est caché, dissimulé… il possède une nuance de sens qui coïncide avec son contraire : unheimlich.* Ce qui était sympathique se transforme en inquiétant.

154 Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, l'inquiétante étrangeté,* Paris, éd. Gallimard, 1971.

155 Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, l'inquiétante étrangeté,* Paris, éd. Gallimard, 1971.

Freud examine des situations susceptibles de provoquer ce sentiment :

- le doute qu'un être en apparence animé ne soit vivant et, inversement, qu'un objet sans vie ne soit en quelque sorte animé (figures de cire, automates) ;

- la fausse reconnaissance d'un autre ;

- la terreur et la sidération devant certains récits, quand ils évoquent un substitut de la peur de la castration, comme dans le conte d'Hoffmann, *L'homme au sable*, que Freud commente plus loin. Le personnage terrifiant y apparaît comme interdisant l'amour. Freud ajoute une note qui ramène ce personnage à une fixation au père castrateur rendant impossible à son fils l'amour pour une femme. De même l'angoisse de castration se dévoile dans les descriptions de vampires, monstres, corps démembrés, etc... ;

- l'idée d'un double, à mettre en relation avec l'image que le bébé rencontre dans le miroir et qui fonde le narcissisme primaire. Le Moi est *remplacé* par un autre Moi. Le caractère inquiétant vient du fait que le double est issu du Moi lui-même, c'est-à-dire de l'intime : *il s'agit d'un retour à certaines phases de l'histoire évolutive du sentiment du Moi où le Moi n'est pas délimité par rapport à autrui*. Ce phénomène est un moment de perte des identifications. Maupassant en donne un bon exemple dans le *Horla*. Le narrateur commente la certitude qu'il a que sa vie est peu à peu envahie par une sorte d'être qui le vampirise dans son existence même : *Il est en moi, il devient mon âme ; je le tuerai !* Jusqu'au moment où il pense le voir se substituer à son image dans un miroir : … *je ne me vis pas dans la glace !… Mon image n'était pas dedans… et j'étais en face moi ! … Puis voilà que tout à coup je commençais à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir… C'était comme la fin d'une éclipse. … Je l'avais vu !* » ;

- la répétition de situations semblables qui provoque un effet proche de certains états oniriques :
  - retour involontaire au même point, répétition du même trajet où l'on se heurte au même obstacle,
  - réapparition obstinée du même signe, ou du même nom, qui s'impose,
  - *pressentiments, superstitions.*

Ce vécu est en lien avec l'automatisme de répétition qui s'affirme au-delà du principe de plaisir : *est ressenti comme étrangement inquiétant tout ce qui peut nous rappeler cet automatisme de répétition résidant en nous-mêmes*.

2) Inquiétante étrangeté et refoulement

Freud écrit cet article sur l'inquiétante étrangeté entre la première théorie de l'angoisse, qui fait de cette dernière un mécanisme secondaire au refoulement, le retour d'une tension non liquidée, et la seconde, où l'angoisse, au contraire, est originaire, et provoque le refoulement. En 1916, dans la 25e conférence, Freud rapproche l'angoisse réelle – réaction du Moi à un danger extérieur qui constitue un signal pour y échapper – de l'angoisse névrotique, où c'est à un danger libidinal, résultat d'un conflit psychique interne, que le Moi cherche à échapper. *Et c'est en 1926, dans Inhibition, symptôme, angoisse, que l'angoisse est clairement présentée comme un mécanisme psychique dynamique qui provoque le refoulement* [156].

156 Menès Martine , *L'inquiétante étrangeté*, La lettre de l'enfance et de l'adolescence, 2004/2 no 56, p. 21-24.

L’inquiétante étrangeté est un phénomène angoissant, mais distinct de l’angoisse. Si tout affect lié à une émotion est transformé en angoisse par le refoulement, alors dans l’état angoissant, il y a du retour de refoulé.

Cette sorte d’angoisse serait celle de l’inquiétante étrangeté. Lacan en fait un signal qui saisit le sujet confronté à l’inconnu du désir de l’Autre, un désir qui pourrait le mettre à sa merci.

Lacan relèvera plus tard que *l’étranger est au cœur du sujet*. Autrement dit le refoulement a transformé quelque chose de familier qui aurait dû demeurer caché, secret, en autre chose. Il reprendra aussi le texte de Freud, *La tête de Méduse*, avec cet éclairage.

C’est dans le développement de son analyse du thème du double que Freud est amené à englober dans cette problématique la notion de *conscience morale*, envisagée comme une sorte de double intériorisé du moi, chargé de surveiller le moi, ce qui deviendra quelques années plus tard le surmoi.

L’inquiétante étrangeté renvoie à un état très précoce des relations du sujet à l'Autre. Le double est issu du Moi lui-même, d'un temps où il n'était pas délimité par rapport à l'Autre.

La dépersonnalisation est le moment de l'apparition de l'intrus en soi-même, celui que l'on ne reconnaît pas mais dont on sait que pourtant il a à voir avec nous. C'est une expérience inverse à celle du miroir décrite par Lacan.

Jubilation et frayeur ne sont-elles pas potentiellement deux aspects de l'effet du miroir ? Dès lors que peuvent surgir la jubilation et la reconnaissance, cela suppose qu'advienne désormais *quelque chose* là où rien ne s'animait de la sorte : c'est dans l'après miroir que peut apparaître le risque du *rien* ou *bien la pensée*

d'un effacement et d'un rapt possible de l'image [157].

Pour Freud, il s'agit de certains éléments de refoulement très spécifiques, puisque tout ce qui fait retour de refoulé n'est pas accompagné de cette impression.

Nicos Nicolaïdis note que *l'inquiétante étrangeté se produirait lorsque, à la faveur d'un événement, même anodin, une représentation interne se déclenche, due à l'insurgence de quelque chose de refoulé, lors d'une défaillance de l'action refoulante par interruption du mécanisme de contre-investissement des énergies pulsionnelles, qui brise notre adaptation au réel ; la réalité est alors perçue comme autre et angoissante. Ce qui surgit appartiendrait non au refoulement secondaire, mais au refoulement primaire, d'où son caractère indicible* [158].

Ce qui surgit et qui devrait rester caché a certainement à voir avec la mort et cette angoisse que suscite l'inquiétante étrangeté n'est pas totalement dénuée de fascination. (cf : Fleurdelice dans le rapport avec son corps et la mort). N'y-a-t-il pas une certaine jouissance de la dépersonnalisation quand Fleurdelice dit ne pas pouvoir s'en passer ? Sans pour autant qu'elle soit capable de décrire ce sentiment (ce qui prouve bien que cela relève du Réel). Les crises d'angoisse de Fleurdelice se passent souvent la nuit période propice à la présentification de l'objet regard.

157 Sylvie Le Poulichet, *Psychanalyse de l'informe, dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, Flammarion, 2009, p.13.

158 Nicolaïdis Nicos , *Réflexions à propos de la dépersonnalisation*, Revue française de psychosomatique, 2005/1 no 27, p. 163-176.

3) Surmonter (Uberwinden) de primitives convictions

L'inquiétante étrangeté émane, écrit Freud, *de complexes infantiles refoulés : complexe de castration, fantasmes liés au corps maternel, lorsqu'ils sont ramenés par quelque expression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées* [159].

Il relève cette double possibilité que ce soit ou une partie de la réalité qui paraisse étrangère, ce qui correspond à ce que nous nommons la déréalisation, ou une partie de notre Moi, ce qui correspond à ce que nous nommons dépersonnalisation.

L'unheimlich, comme définie par Freud, renvoie très nettement à l'objet regard : c'est parce que le sujet *voit* ce qui aurait du rester caché qu'il est saisi par l'angoisse.

C'est encore par quelque chose qui est du registre du regard et de l'image que Freud décrit la deuxième série de phénomènes suscitant le sentiment de l'inquiétante étrangeté : tout ce qui mobilise le thème du double.

Il pointe là un des aspects fondamentaux de l'Unheimlich : la contradiction entre un élément évidemment familier qui est (en l'occurrence) notre propre image, mais survenant dans des circonstances qui nous la font apparaître étrangère, définition même de l'inquiétante étrangeté selon Freud, caractérisée selon lui par *cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières* [160].

159 Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, l'inquiétante étrangeté,* Paris, éd. Gallimard, 1971.

Puisque directement en rapport avec notre réalité cette notion de surmontement nous amène du côté de la pensée, en effet il serait mobilisé par *le travail de deuil bien particulier que le Moi infantile a dû opérer : le deuil de la toute puissance de ses pensées* (par le principe de réalité).

Pour nous les choses deviennent *connues depuis longtemps et de tout temps familières* lorsque le phallus vient leur donner un sens, une existence *connue*, une nomination possible, c'est ainsi qu'elles peuvent faire partie de notre *réalité*.

Comme le souligne Alain Costes [161]: *le surmontement se distingue du refoulement en ce que ce dernier relève d'une censure contre-libidinale et intériorisée tandis que le surmontement s'opère par l'action d'une instance contre-narcissique...* .

C'est dans ce passage d'un Moi régit par le principe de plaisir (du côté pulsionnel) à un Moi soumis au principe de réalité (dont le fantasme fondamental est le cadre) que réside ce processus de surmontement et c'est à la carence de ce dernier que le vefremdungseffekt va tenter de remédier au travers de la dépersonnalisation. En effet le surmontement a bien rapport avec notre réalité extérieur, comme nous l'indique la référence au travail de deuil (où il s'agit de surmonter la disparition de l'objet dans notre réalité extérieure), qui peut sembler parfois difficile à vivre pour le sujet comme ont pu nous l'illustrer les différents cas cliniques cités plus haut. Le verfremdungseffekt permet une ébauche de surmontement là où il pourrait y avoir fixation et donc impasse pour le sujet.

Si l'on reprend toutes les occurrences du mot surmontement (plus de 160 repérées par Alain Costes) dans l'œuvre de Freud nous pouvons constater qu'il est, à défaut d'être un concept à part entière, une matrice conceptuelle dont nous pourrions aisément imaginer qu'il vienne étayer notre postulat d'un mécanisme de

160 Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, l'inquiétante étrangeté,* Paris, éd. Gallimard, 1971.

161 Alain Costes, *La notion de surmontement dans l'œuvre de* Freud, collection Psychanalyse à l'Université Vol. 8, éditions Paris Réplique, 1982, p129-146.

défense qui aurait alors pour fonction de protéger le sujet d'une fixation pathogène pour lui permettre une ébauche de surmontement et de mise en forme d'une réalité exprimable (même difficilement). Le verfremdungseffekt serait un processus dynamique au service du Moi. Ce mécanisme dans la distanciation permettant le surmontement de la réalité extérieure a à voir également avec le jugement d'existence et celui d'attribution dans le rapport du sujet à la pression des exigences pulsionnelles (voir Mademoiselle S et le rapport au sexuel).

Comme le souligne Alain Costes au regard de ce qui précède nous pourrions dire que le verfremdungseffekt, en tant que tentative de surmontement ou palliatif à ce surmontement, est *uniquement au service du Moi contre le ça et la réalité extérieure* et qu'il *serait en somme un processus de défense du moi par lequel celui-ci tendrait à s'autonomiser en regard de ses deux maîtres que, par ailleurs, il est bien contraint de servir*. Cette dernière référence nous permet de localiser plus précisément le verfremdungseffekt au moment où le principe de réalité advient lorsque le jugement d'existence prend le pas sur le jugement d'attribution, au moment de cette mise en place du phallus, au moment du *surmontement du complexe d'œdipe* comme le nomme Alain Costes.

4) L'extime

La question de l'alien, l'étranger menaçant qui réside en nous-mêmes, l'étranger en tant qu'angoisse n'a pas échappée à Lacan : le sujet fait l'expérience de l'*unheimlich,* d'inquiétante étrangeté, quand **l'intime surgit comme étranger**, ce que Lacan nommera **ex-time**.

Il y a tapi au fond de nous *quelque chose* qui à la fois nous constitue et qui pourtant reste à jamais irréductible, inassimilable, à ce qui fonde notre identité : *l'intime étranger (l'Autre intime).* Ce que Lacan reprendra sous le terme *extime*.

Cet étranger, l'histoire humaine lui donne un nombre important de noms quelque soit le domaine qu'elle aborde : Artémis, Alien, l'Autre, l'autre, la mère, l'arabe, le noir, le juif, l'objet a, Das ding, la jouissance Autre, le Réel, la mort, le corps, le caput mortuum, le roc de la castration, en bref tout ce qui n'est pas assimilable.

Cet étranger provoque l'angoisse et ce qui en découle : la peur, l'effroi. Freud l'avait bien repéré : s*ans aucun doute, ce concept est apparenté à ceux d'effroi, de peur, d'angoisse, et il est certain que le terme n'est pas toujours employé dans un sens strictement déterminé, si bien que le plus souvent il coïncide avec ce qui provoque l'angoisse.*

C'est dans l'extériorité que l'inquiétante étrangeté, que cet extime apparaît au sujet : *par quoi ce qui m'est le plus intime est justement ce que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au dehors* [162]. Dans la dépersonnalisation il est bien question d'une *place* que le sujet n'occupe plus et d'une autre à partir de laquelle il se perçoit. La fonction du verfremdungseffekt est bien d'opérer ce décalage, ce décentrement pour que le sujet puisse en dire quelque chose. L'effet de distanciation entre le phallus et l'objet a permettent de *se voir*, même d'une place inconfortable. Jacques-Alain Miller avait perçu cette fonction de *localisation* du sujet dans l'articulation du phallus et de l'objet : *c'est bien là une problématique de la place du sujet qui est en question. Il est sensible que c'est ainsi que l'on peut faire valoir la fonction phallique ce qui donne une place, ou bien la fonction de l'objet – de l'objet qu'elle veut être - comme ce qui la stabilise à sa place* [163].

La dépersonnalisation nous ouvre à la topologie de l'intime (extime). C'est la démonstration parfaite de l'extime. Le dépersonnalisé avec son étrangeté à lui-même nous invite à revisiter les catégories de l'intérieur et de l'extérieur et d'en redéfinir les pourtours, les frontières. Le dépersonnalisé vient préciser ce qu'il en est de cette coupure qui nous origine qui laisserait penser qu'il y a un extérieur

162 Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 225.

163 Jacques-Alain Miller, *Extimité,* Cours 1985-1986, inédit, document électronique.

opposable à un intérieur alors que ces deux dimensions se situent sur la même face de ce qui pourrait être un ruban de Möbius.

La dépersonnalisation nous conduit à toucher de près la structure du sujet car nous savons bien que ces *deux places* n'en sont qu'une et que l'Autre ne provient que du Même : *l'Autre sujet, quand il est considéré dans sa pure fonction de reconnaissance, il n'est rien de plus qu'un lieu. Il n'est rien de plus que le lieu même de l'universel. (opposé à l'Autre trésor des signifiant)* [164]. Le sujet est un effet du langage et cet effet est *une mise en tension*, une division du Même. L'Autre (et donc l'extime) n'est que l'effet du Même lorsqu'il vient habiter le langage : *on n'échappe pas à ce même. Comment pouvons-nous le qualifier ? sinon comme ce qui revient à la même place. C'est ce qui nous conduit ici à lui attribuer ce caractère de réel, à opposer de façon conjuguée l'Autre et le réel, et ceci au point de nier le caractère de réel de l'Autre. Je ne suis pas en train de scier la branche sur laquelle nous sommes assis en posant la question sur ce qu'il y a de réel en l'Autre. En fait par là-même, nous différencions deux zones dans cet Autre. La question est de savoir comment elles se raccordent, comment elles s'articulent, comment s'articulent l'Autre et son réel. C'est là que la structure d'extimité demande à être élaborée* [165]. La dépersonnalisation nous éclaire sur cette nécessaire élaboration et nous permet de postuler cette division du Même lorsque celle-ci défaille et nécessite l'effet de distanciation pour que le sujet puisse être localisé. C'est là, à *l'intersection du symbolique et du réel* dans cette *interférence entre le symbolique et le réel*, comme le soulignait Lacan [166], que le dépersonnalisé ex-siste en ce sens que c'est de l'articulation du Réel et du Symbolique que le sujet trouve sa place. Le réel est hors sujet mais pourtant détermine la position de celui-ci (il y a du sujet au prix d'un manque *à être moi-même*) et *le moi vient à servir à la place laissée vide pour le sujet*. C'est, pour nous, ce qu'il faut entendre dans la phrase de Lacan : *ce qui d'une symbolisation*

164 Jacques-Alain Miller, *Extimité,* Cours 1985-1986, inédit, document électronique.

165 Ibid.

166 Jacques Lacan, *Les Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 383.

primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive [167] (Jacques-Alain Miller se pose d'ailleurs la question de savoir si il *s'agit de quelque chose qui a été oui ou non symbolisé ?* Si il y a *effet* c'est que, peut-être, il y a une *cause* autre que le symbolique que tente de souligner la notion d'extime.*).*

L'extime vient illustrer que l'impossible n'est pas la négation du possible mais sa frontière. L'extime caractérise pour nous toute la puissance que recèle le mot, difficilement traduisible en Français, ***Aufhebung*** , soit le dépassement d'une contradiction dans une synthèse conciliatrice [168].

4.1) La dépersonnalisation une forme d'hontologie ?

A l'instant où elle atteint un sujet, la honte entache et traverse sa belle image. Seulement, comment, et jusqu'où ? Disons-le d'emblée, au lieu même de son extimité [169]*.* Comme le souligne David Bernard [170], en reprenant Sartre : Le sujet honteux est un sujet qui *se voit être « Vu ! »,* un *qui se regarde être regardé.* C'est bien là le propre du sujet dépersonnalisé dans une forme de retour de la pulsion scopique. Le dépersonnalisé ne cesse d'ailleurs de se regarder dans l'espoir que ce regard change et qu'il lui corresponde in fine, qu'il s'y dérobe : o*n se voit être vu, c'est pour cela qu'on s'y dérobe* [171]*.* Avec la dépersonnalisation le sujet fait également l'expérience hontologique, soit, comme le souligne David Bernard : *la*

167 Ibid.

168 Voir à ce propos le texte en annexe sur le solipsisme que nous raisonnons avec le principe du tiers exclu, voire de la fonction d'onde et du principe d'incertitude. Le sujet de la psychanalyse version quantique en quelque sorte ! Ce qui n'a d'ailleurs pas échappé à Lacan dans le Séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse (p. 119) à propos du sujet comme impossible.

169 Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006.

170 David Bernard, *Les objets de la honte*, Cliniques méditerranéennes, 2007/1, n° 75, p. 215-226.

171 Jacques Lacan, *Le transfert,* Paris, Le Seuil, 1991.

réduction soudaine et forcée du sujet à ce qu'il est au fond de son image, comme corps parlant, affecté par le langage […] Le sujet réduit à son hontologie.

Le sujet fait les frais de la tromperie que génère le symbolique sous la forme de *l'espérance d'une jouissance pleine*. Ce que relève Lacan quand il fait allusion *au caractère fondamentalement décevant du symbolique* [172]. Le dépersonnalisé n'a pas cette illusion d'une jouissance pleine de ce corps qui lui échappe, qui s'échappe et il est contraint de prendre ainsi la mesure de ce qu'il n'est pas.

Pour aborder la question de la dépersonnalisation avec l'outil que nous tentons de construire, la distanciation, il ne faut jamais perdre de vue que c'est l'élision du sujet et non l'unité qui est primordiale. C'est pourquoi nous allons maintenant poursuivre en dépliant ce qu'il en est de *l'assujettissement*, de la *causation* du sujet.

4.2) Le regard

Le scopique n'est pas le spéculaire et l'œil n'est pas le regard. L'objet a comme reste réel doit être dépouillé de son enveloppe imaginaire. Derrière le leurre de l'image spéculaire, il faut chercher le point de Réel qui peut se substituer à moins phi. Le dépersonnalisé est en contact avec ce point de Réel, ce que voit le dépersonnalisé ce n'est pas l'image de son corps, i(a), mais l'objet sans cette chasuble. Ceci est repérable sur le graphe du désir. A la traversée du fantasme nous pourrions apparenter *une traversée du miroir*. Comme nous le soulignions plus haut c'est de ce point opaque perdu dans l'acte même de perception que nous nous reconnaissons dans le miroir.
Ce que Freud indiquait déjà, dans son article sur le narcissisme, en précisant

172 Jacques Lacan, *La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1998

qu'un investissement d'une partie de la libido dans le monde extérieur est nécessaire à sa perception; ainsi, connaître une réalité, c'est renoncer à une part de son narcissisme [173].

Sous une forme très écrite se déplie l'inquiétude aiguë d'un sujet face au manque redoublé des deux objets, dont Lacan fait les objets du désir, le regard et la voix. Je ne sais plus d'où me regarder et donc je ne me reconnais plus. Je ne sais plus quelle voix me guide et je me transforme au gré des propos rencontrés [174].

Ce que voit le dépersonnalisé c'est son vrai visage, sans la schize, la présence de l'objet vient donner ce sentiment d'inquiétante étrangeté. La vision du corps propre n'est plus correctement médiatisée par le phallus, n'est pas accommodée par un prisme Imaginaire et Symbolique, i(a) ne tient pas. Le corps est Réel.

Le dépersonnalisé est dans l'angoisse de n'être fondamentalement regardé de nulle part et par personne. Le sujet n'ayant pas été suffisamment saisi dans une forme ni recouvert des insignes de la reconnaissance de l'Autre primordial. (cf : *le premier sentiment d'enveloppe*, Geneviève Haag)

Autre caractéristique de la dépersonnalisation : le sujet devient observateur de sa propre personne. Cette auto-observation ayant pour objectif, d'une part, de discerner les différences entre les deux états et, d'autre part, de rechercher à coïncider de nouveau avec soi-même. Ce point semble constitutif de ce phénomène, la dimension du regard est assez marquée dans les dépersonnalisations : les sujets passent un temps considérable à *observer* d'une part la distance qu'ils opèrent avec leur corps et le monde extérieur et, d'autre part, la distance qu'ils prennent avec leurs pensées et leurs désirs. C'est une auto-

173 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

174 Jean-Jacques Tyszler, *La dépersonnalisation, une clinique actuelle*, La revue lacanienne, 2007/2 n° 2, p. 71-74.

observation permanente pour le sujet dépersonnalisé.

Freud, dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, souligne le plaisir de regarder *(Schaulust)*, de la pulsion de voir *(Schautrieb)*, qui accompagnent le développement de l'enfant. Il définit ainsi une dynamique de la pulsion avec trois temps : regarder un objet d'intérêt, se regarder et être regardé, un Autre entre alors en jeu et son regard a une fonction symbolique.

Lacan liera le rôle du regard sur soi-même à celui du regard de l'Autre dans le stade du miroir pour définir la nature spéculaire du moi. Il insistera sur la schize de l'œil et du regard, c'est-à-dire la dissociation de ce que voit l'œil et du regard qui implique le regard de l'Autre. Le regard, disait Lacan, n'est pas simplement quelque chose qui se situe au niveau des yeux, quelqu'un qui vous regarde. *C'est une dimension constitutive d'une relation comme telle qui ne suppose même pas forcément l'apparition de ces yeux, qui peuvent être aussi bien masqués, supposés par le regard* [175].

Ce serait cette liaison au visible qui ferait de l'Autre la porteuse du regard lorsqu'elle est hors de vue : *au moment où l'on vous parle, on investit votre image corporelle, en assurant ses bords... .* Cette réponse de présence de l'Autre est preuve de son désir (preuve fallacieuse parfois). C'est ce que nous enseigne le nourrisson lorsqu'il suit des yeux la voix de sa mère, qui bouge en lui parlant hors de son champ visuel. C'est bien la voix de l'Autre qui est aussi objet de son regard, dans la mesure où elle le cadre, *c'est cette voix qui le regarde, hors champ du visuel*.

175 Jacques Lacan, *Les écrits techniques de Freud,* Paris, Le Seuil, 1975.

Dans le cas de l'objet scopique, il est particulièrement difficile de distinguer le point du désir relatif à l'objet, de celui de l'angoisse référée à l'Autre et à son manque [176].

Lacan fait une distinction entre le point du désir et le point d'angoisse. Distinction très difficile à établir dans le cas de l'objet scopique car nous n'avons pas directement à faire avec a / - Phi mais à i(a) / - Phi

Dans la dépersonnalisation il y a une carence du narcissisme il faut habiller a pour qu'il redevienne i(a) pour qu'il y ait réversion de la libido sur le moi. Dans la dépersonnalisation il n'y a pas de moi, d'identification imaginaire. Il y a un côté mélancolique chez le dépersonnalisé (il ne sont pas protégés par le leurre du miroir)

Je ne peux voir mon visage autrement que sous une forme inversée dans un miroir..., mais le fait que le lieu d'où je vois, d'où j'entends et d'où je parle me soit directement insaisissable ouvre une réserve d'étrangeté à moi-même, faisant échec à une pure réflexivité ou à une immédiate auto-appréhension [177].

Il est nécessaire alors de parvenir à une érotisation du corps conférant un volume à l'image spéculaire. En effet le regard, dans la rencontre clinique, est *l'accomplissement d'une expérience produite entre au moins deux sujets de la vision, qui se présentent simultanément comme donnés à voir et voyant. La parole et l'écoute viendront alors se déployer et résonner dans l'écart instauré par l'entre-deux-sujets...* [178]. Il ne faut pas oublier le rôle de la voix qui porte le regard de l'autre et l'anime.

---

176 Jean-Claude Razavet, *Du roc de la castration au roc de la structure*, éd. De Boeck, 2ème édition, 2002, p. 159.

177 Sylvie Le Poulichet, *Psychanalyse de l'informe, dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, Flammarion, 2009, p.13.

178 Sylvie Le Poulichet, *Psychanalyse de l'informe, dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, Flammarion, 2009, p.13.

C'est alors que la propre image du patient peut progressivement commencer à prendre forme et tenir dans le regard de l'autre. Et peu à peu vient se tisser la possibilité d'habiter, d'incarner, sans le meurtrir, son propre corps, dans le présent de la situation. Mais celle-ci n'est qu'un voile, un rideau qui parfois se déchire, s'entrebâille pour laisser émerger le regard, l'objet a, le Réel (et derrière le voile comme derrière l'image : il n'y a rien). Il est donc nécessaire de parler cette image pour lui redonner sens.

5) Unheimlich et dépersonnalisation

La dépersonnalisation / déréalisation apparaîtraient sous le coup d'un retour du refoulé ou d'un *retour du surmonté* à l'origine du sentiment d'inquiétante étrangeté.

Freud, lui-même a perçu ce rapport car il évoque la dépersonnalisation comme proche de l'inquiétante étrangeté. Il décrit ce processus particulier et nous indique clairement que la dépersonnalisation ne peut se réduire à un tableau d'entrée dans la psychose. Il précise d'ailleurs : *ou bien une partie de la réalité nous apparaît comme étrangère ou bien c'est une partie de notre propre moi. Dans ce dernier cas, on parle de dépersonnalisation : sentiments d'étrangeté et dépersonnalisations font partie de la même catégorie. On peut voir en quelque sorte leurs pendants positifs dans d'autres phénomènes, ceux qu'on appelle fausse reconnaissance, déjà vus, déjà racontés, illusion dans laquelle nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre moi, de la même façon que dans les sentiments d'étrangeté nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes. Une explication relevant d'un mysticisme naïf et non de la psychologie prétend utiliser ces phénomènes de déjà vu comme preuve des*

existences antérieures de notre moi psychique. De la dépersonnalisation, on est conduit à la "double conscience", phénomène au plus haut point remarquable, qu'il est plus juste d'appeler "dédoublement de personnalité". Tout cela est encore si obscur, si peu dominé par la science que je dois m'interdire de vous exposer longuement [179].

Notons le *tout cela est si obscur...* qui nous indique bien cette intuition que Freud a que ce qu'il se produit dans les phénomènes d'inquiétante étrangeté et de dépersonnalisation est en rapport avec la structure même du sujet et que cela renvoie à la part la plus opaque de notre être.

Nous avons souligné la proximité entre dépersonnalisation / déréalisation et regard qui renvoie également à inquiétante étrangeté et regard : l'irréalité est ce qui se donne à voir du Réel. La vision du monde ou de soi-même ne prend sens qu'une fois investie et parlée. Se voir peut menacer l'unité du sujet, avec un risque morcelant, le renvoyant à son archaïque fait de fantasmes crus de disparition, d'anéantissement, destin funeste de Narcisse. Regarder et non voir soi-même ou le monde conduit à la dépersonnalisation et à la déréalisation. Le dépersonnalisé confond le Réel et la réalité. Le dépersonnalisé ne croit plus au *tu es cela*.

Freud conclut : *L'inquiétante étrangeté surgit quand quelque chose s'offre à nous comme réel* [180]. Ce n'est pas le Réel de Lacan dont parle Freud, mais ne pourrait-on pas faire un lien avec le fait que ce qui n'est pas symbolisé nous laisse face au Réel, à l'innommable ?

La cartographie imaginaire, parfois inquiétante, du corps que nous relevons dans la parole des patients laisse entrevoir la difficulté, l'incertitude d'être -et d'avoir- un corps.

---

179 Sigmund Freud, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole, lettre à Romain Rolland*, in *Résultats, idées, problèmes,* vol. 2, Paris, PUF, 1985.

180 Ibid.

En parlant de l'extime Lacan précisera *: par quoi ce qui m'est le plus intime est justement ce que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au dehors* [181]. C'est bien depuis cet au dehors de lui-même que le sujet dépersonnalisé se reconnaît.

Dans les expériences d'inquiétante étrangeté décrites par Freud les états d'étrange malaise que l'on éprouve face aux automates, aux statues vivantes, aux poupées animées, aux mannequins immobiles, aux reflets imprévus de notre image, sont autant de situations où la conscience de quelque chose de familier rendu autre par la distanciation fait retour, où la différence à soi, le double imaginaire, est aboli.

C'est un sujet dont le sens intime est rongée par une différence à soi, et qui à l'occasion se commente comme un mensonge fondamental, comme une fausseté de l'être. Authenticité à jamais perdue qui voue le sujet à des accrochages qui, tout identificatoires qu'ils soient, ne parviennent précisément pas à recouvrir cette béance de l'identité à soi [182]. Dans la dépersonnalisation il est bien question d'une *place* que le sujet n'occupe plus : *c'est bien là une problématique de la place du sujet qui est en question. Il est sensible que c'est ainsi que l'on peut faire valoir la fonction phallique ce qui donne une place, ou bien la fonction de l'objet – de l'objet qu'elle veut être - comme ce qui la stabilise à sa place* .

Pour finir sur les deux formes d'inquiétante étrangeté (refoulement et surmontement) nous pouvons affirmer qu'elles entretiennent, dans la pensée freudienne des liens fort étroits, il précisera d'ailleurs à leur propos : *il ne faut pas, par prédilection pour les solutions faciles et les exposés clairs, se refuser à reconnaître que les deux sortes d'inquiétante étrangeté que nous distinguons ici ne peuvent pas toujours se séparer dans la vie réelle. Quand on considère que les convictions primitives se rattachent profondément aux complexes infantiles et y prennent à proprement parler racines, on ne s'étonnera pas beaucoup de voir*

181 Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 225.

182 Jacques-Alain Miller, *Extimité,* Cours 1985-1986, inédit, document électronique.

leurs limites se confondre.

Verfremdungseffekt : un mécanisme de défense

Dugas et Moutier notent que c*e phénomène survient le plus souvent sous l'influence d'un choc émotif violent ou d'émotions accumulées* [183].

1) Le traumatisme

Les conditions qui président à la survenue d'un moment de dépersonnalisation peuvent régulièrement être corrélées à des situations où l'individu s'est trouvé délogé de sa position de sujet au regard de son désir, où le fantasme, qui supporte sa position de sujet désirant comme le cadre de sa réalité, a été mis à mal [184].

La dépersonnalisation est un mécanisme de défense face au traumatisme. Nous pouvons relever, par exemple, de nombreux cas dans des situations de torture physique et/ou morale : les récits relatifs aux camps de concentration ou encore ceux concernant l'isolation des malades mentaux (cf Follin) sont de bons exemples.

Le traumatisme est souvent considéré dans sa dimension d'immédiateté sans trop de rapport avec l'organisation psychique, l'histoire du sujet et ses rencontres

183 L. Dugas et F. Moutier, *" la dépersonnalisation "*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911, p. 25.

184 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

préalables avec les inévitables traumatismes qu'entraîne le simple fait de devenir humain.

Il nous faut donc, avant tout, définir le concept de traumatisme pour la psychanalyse et ensuite nous pourrons étudier quelles relations il entretient avec la dépersonnalisation.

1.1) La Tuchê

Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* consacre un chapitre au déterminisme et à la croyance au hasard. Dans ce texte, il souhaite différencier ce qui relève du déterminisme psychique, c'est à dire les manifestations non volontaires de l'activité consciente mais qui ont une détermination inconsciente , des phénomènes extérieurs au sujet qui relèvent du pur hasard.

Pour Lacan, le contingent, c'est aussi une part d'incalculable auquel il donnera le nom de Réel. En 1964, dans le Séminaire XI, il utilise le terme de **Tuchê** pour décrire cette rencontre avec le Réel : *Le réel est au-delà de l'automaton, du retour, de la revenue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe de plaisir. Le réel est cela qui gît toujours derrière l'automaton* [185].

Le Réel de Lacan est différent de celui de la science, en effet, le réel est par nature irréductible, puisqu'il n'est pas l'impossible lié à la réalité matérielle mais lié au langage.

185 Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

La fonction de la Tuchê, du Réel que l'on rencontre, s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous la forme du traumatisme. La tuchê n'est pas une bonne rencontre, c'est une rencontre ratée, qu'on aurait préféré ne pas avoir.

Ce qui est incalculable dans la tuchê, c'est bien entendu la dimension de surprise de l'événement mais également les effets que produit cette rencontre sur le sujet.

Lacan dira, en 1972, que le traumatisme c'est le langage parce que c'est lui qui affecte le corps, c'est-à-dire le mystère de ce qui n'est pas transformable en parole, ce qui reste sur le bord du langage quand le sujet se met à parler (tout n'est pas pris dans le Symbolique, il reste une part de réel).

C'est la rencontre avec l'énigme de la jouissance quand il n'y a pas la parole ou qu'elle défaille pour formuler cela. Nous nous retrouvons dans le cas de figure précédent avec la rencontre de la Jouissance Autre par le sujet, face à face avec l'innommable que certains (ou certaines) vont vivre sous la forme d'une dépersonnalisation. Là encore il s'agit d'une rencontre avec le réel.

1.2) L'implication subjective

L'approche est donc que le sujet trouve sa condition dans la confrontation avec l'Autre, et c'est ce qui opère le passage de l'organisme au corps.

Comme nous l'avons vu le sujet se structure de l'aliénation à la séparation, la position subjective du sujet se construit et c'est de cette position qu'il va répondre à l'événement. C'est parce qu'il est structuré d'une manière singulière que le sujet va vivre la rencontre avec un événement de manière traumatique. Autrement dit ce qui fait traumatisme pour l'un ne le fait pas forcément pour l'autre.

Freud, dans cette optique justement, a modifié plusieurs fois sont approche du traumatisme. Insatisfait d'avoir abordé le traumatisme sous l'angle de la théorie de la séduction, il mettra l'accent sur le fantasme, réintroduisant ainsi l'implication du sujet dans l'événement traumatique. Le fantasme assure la stabilité du sujet, une certaine homéostasie. Il commande à toutes les attentes, les convictions, les réactions du sujet. Le fantasme filtre les rapports du sujet aux objets et aux êtres, c'est une grille de lecture qui ordonne les faits selon les lignes de force de sa structure. L'événement, reconstruit à partir du fantasme n'est pas un événement où le sujet est victime dans la réalité mais plutôt témoin d'une scène (ex : le rapport sexuel des parents, le père battant un frère rival).

C'est une façon pour Freud de relever que le traumatisme est à rapporter à l'opacité pour tout sujet du vide qui fonde son identification et son désir (qui est désir de l'Autre). Le désir de l'Autre laisse le sujet sans recours. Le phallus consiste à filtrer cette rencontre pour la modeler selon sa satisfaction.

Il constitue un écran qui protège du réel du traumatisme (il aménage, tempère par des éléments symboliques et imaginaires un trop de jouissance, pour supporter le réel).

il y a deux temps dans le traumatisme. (cas Emma, Freud) : Le premier temps est celui de l'effroi, de l'émoi qui est inassimilable par la pensée (donc un événement réel), un excédent sexuel qui agit à la façon d'un corps étranger. Le deuxième temps est la reviviscence du premier événement. C'est dans *Au-delà du principe de plaisir* que Freud rapproche le tableau clinique de la névrose traumatique de celui de l'hystérie et qu'il définit le traumatisme comme une effraction du pare-excitation par des excitations externes. C'est l'incapacité de l'appareil psychique à liquider la surcharge pulsionnelle qui fait le traumatique. Le principe de plaisir est mis hors-jeu par la violence et la soudaineté de l'événement extérieur qui cause l'effroi. Les défenses névrotiques *ordinaires* ne peuvent contenir les excitations qui menacent l'intégrité du Moi. La psychanalyse met l'accent sur ce qui fait la

particularité de l'humain : il parle et répond à ce qui lui arrive en élaborant sa propre solution à partir des signifiants de l'Autre. Cela met l'accent sur l'acte du sujet, la façon dont il prend position face à ce qui lui arrive et dont il a à en répondre (*de notre position de sujet nous sommes toujours responsable, au sens de respons* : en répondre. *Les Écrits*).

Concernant l'événement traumatique, le sujet n'est pas responsable de l'événement, mais de sa réponse, du choix fait sur la jouissance. Cela ne revient pas à nier la dimension traumatique avec des figures de jouissance (agression, tortures, attentats...) qui confrontent le sujet sans recours, à la jouissance de l'Autre. Bien évidemment, dans ce type de situation, le traumatisme vaut pour tous, la différence revient à la façon dont chaque sujet va faire avec, c'est-à-dire la façon dont il va composer avec (le dépasser ou subir une atteinte durable).

Si toutefois nous voulons rester au plus prés du sujet nous devons avant tout nous orienter sur sa position dans la réponse à l'événement . Seuls les effets, l'effroi, l'angoisse, qui se rapportent à l'effraction qui a eu lieu permettent de conférer à l'événement un caractère traumatique. Il n'y a donc pas d'événement a priori traumatique sinon à forclore le sujet c'est pourquoi, comme le souligne Caroline Doucet : *il convient d'aborder le traumatisme à partir d'une logique de la réponse plutôt qu'à partir d'une logique de la cause*. La dépersonnalisation serait donc dans ce cas de figure un mécanisme de défense, pour le moins peu commun, trouvé par le sujet pour intégrer symboliquement une rencontre avec le Réel.

Comme le faisait remarquer Lacan à propos de la jouissance Autre : ceux qui la subissent sont souvent bien en peine d'en dire quelque chose si ce n'est *qu'il l'éprouve*.

Comme nous l'avons montré la jouissance Autre ne se résorbe jamais dans le signifiant, une part de jouissance reste toujours indicible, innommable et cette part et celle qui échappe à la borne phallique.

Gérard Bonnet illustre cette jugulation de la jouissance en supposant que *Face à un réel insoutenable et innommable, le sujet, pour « tenir le coup », peut faire appel à des chimères. Cette tentative du sujet pour se maintenir vivant peut se manifester par une fabrique d'illusion, un recours hallucinatoire qui permet de traverser la perte et de se faire traverser d'elle* [186].

2) L'arrimage au Symbolique

Qui suis-je quand je parle ? Comme nous le signalions au début de cette partie, dans un travail précédent sur les OBE (Out of Body Experience, les Sorties Hors du Corps en français...) nous avions déjà pointer ce Verfremdungseffekt comme tentative de symbolisation d'une rencontre avec le Réel. Nous appuyant sur les travaux de chercheurs tels Pascal Le Maléfan nous avions souligné la fonction de protection contre les effets du traumatisme dans ces positions subjectives extrêmes (OBE, Dépersonnalisation, Héautoscopie, Dédoublement, Possessions, Mort Imminente…) que peuvent tenir certains sujets.

Nous pourrions commenter une notion qui nous paraît essentielle et liée de près au phénomène de dépersonnalisation et au mécanisme de Verfremdungseffekt : celle ***d'expérience exosomatique*** [187], développée par Pascal Le Maléfan, qui pourrait se définir par l'idée que cet effet (Verfremdungseffekt) est la mise en place *d'un support narcissique par le sujet pour affronter le réel*.

Dans la subjectivité du sujet s'éprouvant dans cette impossibilité de coïncider à nouveau avec son corps, il se trouve alors la possibilité d'observer ce corps d'un

186 Gérard Bonnet, *Le moi et ses doubles,* Imaginaire & Inconscient 2004/2, n° 14, p. 23-34.

187 Le Maléfan Pascal, *La « sortie hors du corps » est-elle pensable par nos modèles cliniques et psychopathologiques ? Essai de clinique d'une marge. À propos d'un cas,* Evolution psychiatrique, 2005, p. 70.

point autre. Ce point pouvant même être onirique comme nous l'a montré Thiméo, le cas clinique de Khadija Chahraoui [188].

Cette position d'observateur de son propre corps offre l'avantage de permettre d'intégrer immédiatement l'événement traumatique à la chaîne signifiante, la possibilité de prendre cette jouissance dans le signifiant afin qu'elle ne fasse pas retour. Donc, la dépersonnalisation mettrait en relation une subjectivité qui s'éprouve comme telle et un corps comme lieu antérieur de cette même subjectivité *de sorte que ce qui se passe **là**, dans ce corps distant, n'affecte l' **ici**, le point fixe d'où le sujet voit son corps, qu'avec distanciation* [189] .

Le verfremdungseffekt permettant peut-être que la représentation de l'innommable s'abatte sur *autre que Moi*, c'est ce corps qui est étranger, le Moi, lui, est promis au plus bel avenir. C'est devenir un étranger à soi-même, ce qui est, pour le coup, représentable. Dans la même idée d'autres auteurs comme H. Oppenheim-Gluckman font états de récits d'expériences dont la finalité serait une tentative du sujet de maintenir son sentiment d'existence grâce au vécu d'être séparé de son corps, la distanciation protectrice et rassurante étant, là encore, analysée comme un essai de représentation [190]. Nous pouvons concevoir cet effet comme rendu possible par un jeu des phénomènes identificatoires. Ce que Pascal Le Maléfan analyse comme *une déliaison momentanée des registres réels, Symbolique et imaginaire constituant habituellement la consistance corporelle et donnant la conviction d'avoir « un corps ». Pas de rupture donc, et de surcroît coinçage du réel par la persistance d'une nomination possible identifiant le corps déserté* [191].

188 Khadija Chahraoui, *15 cas cliniques en psychopathologie du traumatisme,* éditions Dunod, Paris, 2014.

189 Pascal Le Maléfan, *Sortie du corps et clinique de la situation traumatique*, Inédit.

190 Oppenheim-Gluckman H., *Mémoire de l'absence. Clinique psychanalytique des réveils de coma*, Paris, Masson; 1996.

191 Le Maléfan Pascal, *La sortie hors du corps est-elle pensable par nos modèles cliniques et psychopathologiques ? Essai de clinique d'une marge*, Evolution Psychiatrique, n° 70, 2005, p. 513-34.

Pour nous la *déliaison momentanée* est ce que nous nommons verfremdungseffekt. Ce *coinçage du réel*, effet de la distanciation, s'avère être une solution élaborée par le sujet à la rencontre avec l'innommable, la jouissance Autre, indicible qui trouve ici à se nommer, à se représenter.

L'hypothèse que nous soutenons est que le Verfremdungseffekt est similaire à celui de l'arrimage au symbolique décrit par Lacan. Processus reconvoqué en cas de rencontre avec le Réel. D'autre part, nous pouvons dès à présent avancer que l'analyse structurale des récits de dépersonnalisation montre aisément *qu'il ne s'agit pas d'un phénomène psychotique où s'exercerait la forclusion mais bien d'une construction marquée par la signification phallique.*

En effet pour trouver ce qui pourrait soutenir cette expérience de dépersonnalisation, il faut remonter au premier temps de causation du sujet, celui de l'identification au champ de l'Autre lorsque *la subjectivité est marquée par la certitude structurelle qu'elle a été cause du désir de l'Autre, soit d'avoir pu se voir d'un point exogène en ce lieu de l'Autre comme aimable ou non, désirable ou non, certitude reconvoquée et mise en scène dans l'urgence de la confrontation avec le réel.*

Soumis à la Jouissance Autre, au Réel, la dépersonnalisation, comme nous venons de l'expliquer, peut représenter une issue pour le sujet. Cette issue se caractérise par la mise en place d'une relation à son corps permettant une subjectivation de la situation traumatique.

C'est pourquoi, lorsque certaines échelles incluent comme items des questions concernant les sensations de décorporation pour déterminer un syndrome de stress post-traumatique, nous pouvons postuler qu'une réponse positive ne constitue pas forcément un signe négatif. Il en va de même pour les auteurs qui utilisent des échelles d'évaluation dans lesquelles nous allons retrouver des items concernant les dissociations corporelles. Par exemple : les items 5 et 6 du

Questionnaire de Dissociation Péritraumatique de Marmar et al. [192] sont formulés comme suit :

- 5) C'est comme si j'étais le ou la spectateur-trice de ce qui m'arrivait, comme si je flottais au-dessus de la scène et l'observait de l'extérieur.

- 6) Il y a des moments où la perception de mon corps était distordue ou changée. Je me sentais déconnecté-e de mon corps ou bien il me semblait plus grand ou plus petit que d'habitude.

Concernant ce dernier point, le psychiatre Russel Noyes et le psychologue Roy Kletti avaient déjà signalé, en 1976, à propos des états dissociatifs, dont fait partie la dépersonnalisation, que s*e voir à partir d'une position hors de son corps physique aurait l'avantage d'une reconnaissance et effacerait la perception du danger* [193].

C'est dans cet axe de recherche que les membres de l'ALFEST (Association de Langue Française pour l'Etude du Stress et du Traumatisme), comme François Lebigot ou Louis Crocq, insistent sur les différences des sujets devant la confrontation au Réel [194]. Plusieurs figures possibles peuvent constituer une réponse subjective : La dépersonnalisation pourrait très bien prendre place dans ces figurations.

Le sentiment de dépersonnalisation, de se sentir étranger à son corps et de le regarder comme d'un point extérieur, sachant qu'il s'agit toujours de soi-même, est, pour Jacques Roisin, un mécanisme de survivance pour faire face au réel

192 Marmar CR, et al., *Peritraumatic Dissociation and Posttraumatic Stress in Male Vietnam Theater Veterans*, American J. Psychiatry 1994;151(6):902–7.

193 Noyes R. et Kletti R., *Depersonnalization in the face of life-threatening danger : a description*, Psychiatry, 1976, 39, 2 : 19-27.

194 Lebigot François, *Traumatisme psychique et originaire freudien*, Journal de Psychiatrie, 1997, n° 144, p.24–6.

traumatique. En effet, le renouveau d'une clinique à visée psychanalytique dans la gestion des situations d'urgence nous amène à nous interroger sur certaines *créations subjectives* mises en place pour affronter le Réel. La dépersonnalisation serait une espèce de diversion psychique là où le refoulement ne peut opérer.

Dans un article [195], Gérard Bonnet, fait référence *au recours à un fantasme du double comme organisateur psychique face à des déliaisons majeures*, celui que nous pouvons retrouver sous la forme d'un corps étranger à soi-même.

Enfin pour ouvrir sur d'autres compréhensions que peut supposer un tel mécanisme psychique pour les sujets de notre modernité nous citerons Pascal Le Maléfan qui perçoit que : *cet événement subjectif par lequel des sujets traduisent une* ***coupure/distanciation*** *qui les met dans un hors-là psychique et corporel, ne peut prendre de relief que dans un moment socio-culturel particulier. C'est précisément lorsque règne une identification des plus massives au corps, lorsqu'un « Je suis mon corps » est un mot d'ordre, et que l'egobody sert de cogito au sujet contemporain (Redeker, 2009), que tout ce qui va dans le sens d'une distance face au corps est perceptible. Il existe une constellation de domaines dans lesquels la distance d'avec le corps réel est le support, le vecteur de créations. L'art est ici à l'avant-garde, mais encore le virtuel et ce qui relève de l'avatar. Or ce que nous disent les sujets rapportant le vécu de « sortie hors du corps », c'est qu'ils ont traversé un moment où ils n'étaient plus leur corps… Ce phénomène serait-il une objection de plus à cet egobody, où subjectivité et moi sont confondus dans le corps ?* [196]

Cette interrogation Pascal Le Maléfan la relève dans le cadre des OBE (Out of Body Experience) mais nous n'hésiterons pas à l'étendre à tous les phénomènes où se produisent un sentiment d'inquiétante étrangeté.

---

195 Bonnet Gérard, *Le moi et ses doubles,* Imaginaire & Inconscient 2004/2, n° 14, p. 23-34.

196 Le Maléfan Pascal, *La « sortie hors du corps » comme nouveau tropisme pour la clinique du corps ?*, Recherches en psychanalyse 1/2011 (n° 11) , p. 38-46. C'est nous qui soulignons.

Pour conclure sur cette fonction symbolisatrice du verfremdungseffekt nous reprendrons le texte célèbre de Freud du *Fort-Da* où son petit fils (Hans) joue avec l'apparition et la disparition d'une bobine dans une tentative de symbolisation des allées et venues de sa mère, l'enfant via le registre symbolique va symboliser le réel de l'absence de cette dernière. Dans cet exemple du Fort-Da Freud mentionne également, dans une note en bas de page, un moment où son petit fils avait également joué avec sa propre apparition et disparition quand il avait découvert sa propre image dans un miroir. Comme le souligne Maurice Blanchot : *l'essence de l'être se révèle ici d'être là où il manque, d'être en tant que dissimulé...* [197]. Là encore il est probablement possible de faire un lien avec la dépersonnalisation en tant que point de symbolisation de ce *qu'être une personne* représente pour un sujet. C'est dans cette élision du *se coïncider* que sur le plan imaginaire quelque chose du sujet peut tenir et commencer à se représenter, dans cette tentative d'ajustement au principe de réalité que nous relevions avec la notion de surmontement.

3) Tentative d'ajustement au principe de réalité

Nous avions précédemment souligné le fait que le sentiment d'inquiétante étrangeté pouvait être entendu d'un point de vue pulsionnel comme il pouvait l'être de la place du principe de réalité. C'est donc à ce titre que l'effet de la distanciation vient à fournir un support narcissique suffisant pour qu'un dire émerge. Il permet, non sans difficultés, le *jugement d'attribution* qui organisera une frontière entre innenwelt et umwelt : si je ne suis pas dans mon corps c'est qu'il est

197 Maurice Blanchot, La solitude essentielle et la solitude dans le monde, L'espace littéraire, Folio-Essais, Paris, 1955.

quelque part. Là où il y a pu avoir une carence du *surmontement* il offre la possibilité d'un espace délimité où le sujet peut se loger tant bien que mal.

La dépersonnalisation offre un support de réalité à ce qui est caché et qui n'est pas intégralement superposable et résorbable dans la castration. Il ne s'agit pas tant du refoulement que d'un cerne de la Chose, de l'objet, de cette première présence indispensable tout autant qu'insupportable à l'humain. La dépersonnalisation devient alors le nom de cet espace non réglé par la partition du dedans et du dehors ce qui lui donne, in fine, le statut de *machinerie signifiante* (Douville, 2005).

La dépersonnalisation ouvre l'espace d'un questionnement où le défaut de reconnaissance de l'image spéculaire se fait le premier réflecteur, l'effet de distanciation fait signe de quelque chose. Avec le verfremdungseffekt il y a inadéquation entre percipiens et perceptum, révélant un trouble qui nécessite une opération du symbolique appelant des signifiants au champ de l'Autre, seuls à même d'instaurer l'image du corps propre. La dépersonnalisation vient représenter le sujet là où précisément il se dérobe, là où le moi fait défaut à sa propre image.

Notons également qu'il est préférable que lorsque le sujet fait l'expérience de la dépersonnalisation il n'ait pas le réflexe de vouloir se cramponner à son sentiment de cohésion, de vouloir faire sienne la rencontre avec l'insubstantialité de son moi. Comme nous l'avons vu avec l'extrait clinique sur la méditation bouddhiste la position d'*observer sans saisir* l'expérience de dépersonnalisation permet d'éviter une cristallisation, l'absence de saisie intentionnelle est acceptation de la perte. Le cadre de la cure analytique peut offrir les mêmes garanties et les moments de dépersonnalisation y sont courants.



Alberto Giacometti (1901-1966), L'homme qui marche

Partie

V

La dépersonnalisation dans notre modernité

La dépersonnalisation n'est pas à réduire au phénomène où un sujet ne se reconnaît pas lui-même mais doit se percevoir dans toutes les occurrences où le sujet est forclos ou lorsque celui-ci s'interroge sur sa nature. La science et le discours capitaliste suppriment l'extimité et réduisent le sujet à l'objet. Ils désubjectivisent le sujet. La science veut que l'Autre soit le Même au sacrifice de l'extime. D'autre part le seuil du travail analytique est à l'endroit même où le sujet prend conscience de son extimité, c'est à dire qu'il ne considère plus l'extérieur comme un lieu objectif mais qu'il comprend comment ce qu'il a de plus intime est la source des objets qui peuplent son monde. La dépersonnalisation est donc un phénomène de structure, nommée par Amiel il y a cent vingt ans mais nous pourrions la supposer existante depuis que l'humain parle, suivre ses traces tout au long de son évolution pourrait éclairer l'histoire sous un angle original, un angle pulsionnel éloigné de l'approche objectale contemporaine. Nous pourrions probablement constater que tapie derrière toute expérience humaine la dépersonnalisation est aux aguets, elle en est le support opaque, inaccessible -heureusement inaccessible- elle en est sûrement la condition même. Mais laissons ce travail pour plus tard, peut-être, et concentrons nous sur les différents registres de notre modernité -puisque tel est le sujet de ce travail-.

La dépersonnalisation n'est-elle pas la manifestation la plus limpide de ce que Lacan appelait *l'excentricité radicale du soi à lui-même* ?

La cure psychanalytique

La dépersonnalisation est un symptôme que nous retrouvons en thérapie de plus en plus de nos jours. Il est même observable comme effet d'une thérapie sur un sujet.

1) Un symptôme moderne

Mais qu'est-ce qu'un symptôme ? Le symptôme est la façon particulière dont un individu trouve sa place dans le monde et règle son rapport à celui-ci. Le symptôme est à rapporter aux modalités spécifiques de traitement de la jouissance. Le symptôme peut être conçu comme une stratégie d'individualisation car il est spécifique à un sujet. Il est également une des modalité d'interprétation du monde et comme nous l'avons vu il est un dispositif protecteur du Moi, un mécanisme efficace contre le débordement de la jouissance. Le symptôme est le substitut de représentations tombées sous le coup d'un interdit et refoulées dans l'Inconscient. Il est le déguisement de ces représentations pour qu'elles puissent réinvestir le champ de la conscience, en étant acceptable. Et, il apporte une satisfaction de remplacement au désir inconscient, sans éveiller la censure et même en satisfaisant les exigences défensives. Cette double-satisfaction explique la capacité de résistance du symptôme car il est maintenu des deux côtés.

En effet, le symptôme est satisfaction, décharge pulsionnelle, il offre un bénéfice primaire. On ne saurait chercher à retirer au patient son symptôme, en ce qu'il en jouit, et que le thérapeute doit le reconnaître comme jouissance. Ce bénéfice primaire correspond à la signification que porte le symptôme, signification qui seule permet l'expression d'un désir inconscient - le symptôme se rattache donc à la représentation, voire au discours. Pour Jacques Lacan, le symptôme est donc métaphore, pour partie car il ne faut pas oublier la référence faite à ***I'R*** de la

métaphore. Que nous entendons comme ce qui du symptôme échappe et se loge sous la catégorie du Réel.

Qu'il y ait des symptômes est évident, il suffit d'entendre dans leur diversité les plaintes qui nous parviennent. La question, toutefois, est de savoir si ces symptômes, au sens promu par la psychanalyse, peuvent être étendu, sans subversion conceptuelle, au-delà de la névrose ? Peut-on dire d'un délire, ou d'une hallucination, que ce sont des symptômes ? La réponse ne va pas de soi. La diversité des symptômes ne trouverait son unité structurale qu'à s'encadrer dans la névrose.

2) La dépersonnalisation dans la cure

Que nous la retrouvions sous forme d'expérience passagère du sentiment d'étrangeté ou de façon plus marquée dans des états confusionnels profonds, la dépersonnalisation se repère de plus en plus fréquemment dans la clinique. Il n'est pas étonnant de la retrouver dans la cure à la faveur d'un travail sur les identifications et des limites qui s'y trouvent redéfinies. C'est dans un moment d'indétermination que la dépersonnalisation met en scène l'exil d'un corps et le vacillement d'une identité.

La dépersonnalisation se rencontre au cours de certaines cures d'adolescents mais aussi d'adultes. Lacan nous indique, dans son commentaire sur le rapport de Daniel Lagache, un temps de vacillation de la subjectivité de l'analysant au moment précis où l'interprétation vise au repérage par l'analysant des traits idéaux qui soutiennent l'identité de sa personne, dans le registre imaginaire [198].

198 Didier Lauru, *Dépersonnalisation, le doute d'exister ?*, Figures de la psychanalyse, 2004/1 no9, p. 87-95.

Lacan nous dira que *les effets de dépersonnalisation* dans l'analyse sont des signes *de franchissement*, ce qui nous renvoie au franchissement du plan de l'identification.

En effet, dans le lien à autrui, la parole a ce pouvoir exorbitant de constituer le sujet comme divisé d'avec lui-même mais, par là même, de l'identifier comme sujet désirant, avec cette conséquence que dans le transfert on pourra observer des effets proprement dépersonnalisants ou, à l'inverse repersonnalisants. C'est le propre d'une situation transférentielle, que la présence d'autrui puisse incarner, légitimer ou au contraire invalider ce lieu Autre où s'anticipe, se présuppose un désir insu du sujet (un désir qui a à advenir dans la parole pour se voir reconnu, authentifié) [199].

Nous pouvons aussi repérer, avec la découverte freudienne de l'inconscient et du refoulement, que les névroses, hystériques ou obsessionnelles, ne manqueront pas de fournir leur lot de dépersonnalisation. Dans la mesure où l'effet même du refoulement amène le névrosé à se plaindre de ne pas coïncider avec lui-même.

En effet, le phénomène de dépersonnalisation vient pointer les limites des approches substantialistes telles que l'égo-psychologie ou les pratiques de développement personnel qui font florès dans notre modernité.

Pour finir, Lacan ne demande-t-il pas à l'analyste de recevoir les paroles de son patient comme un dépersonnalisé ? (« […] là où nous nous dépersonnalisons et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité » (J. Lacan, *L'agressivité en psychanalyse, Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 106). N'est-ce pas dans cet état dépersonnalisé, depuis cette a-position que le savoir de l'autre se fera entendre aux oreilles de l'analyste ?

199 Isabelle Le Goc-Diaz, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

Le discours du capitaliste

Lacan avait anticipé les effets de ce discours (qui n'en est pas un...) et du délitement des liens sociaux dans un texte daté de 1948, celui-là même où il prônait une attitude de *dépersonnalisation* face à l'agressivité des patients. En s'interrogeant conjointement sur *la destruction contemporaine des formes culturelles*, il évoque *l'absence croissante de toutes ces saturations du Surmoi et de l'idéal du Moi, qui sont réalisées dans toutes les formes organiques des sociétés traditionnelles*. Comme le souligne Philippe Spoljar, la dégradation de cette capacité sociale à ligaturer les fragments psychiques et à incarner l'idéalité des images ne peut qu'aboutir à une tyrannie narcissique, *conformément à la conception utilitariste de l'homme qui la seconde, à réaliser toujours plus avant l'homme comme individu, c'est-à-dire dans un isolement de l'âme toujours plus parent de sa déréliction originelle*. Ce que Castoriadis nommait : l*a désorientation informe des nouvelles générations*.

La décomposition du tissu social et le délabrement de la fonction institutionnelle affectent entre tous celle de l'institution de la personne. Son effacement renvoie finalement à l'abolition *d'un sens vécu comme impérissable*, ressort dernier de ce que Legendre désigne également comme *maladie de l'identité des temps modernes*, à savoir *la chaîne infernale de la désubjectivation de masse, avec ses formes neuves de mise à mort des fils* dans le constat similaire que c*es déroutes s'alimentent d'un même défaut d'institution du sujet*.

Quand la distanciation met en tension le rapport à l'objet nous pouvons repérer que dans les énoncés modernes, ce n'est pas un sujet qui est signifié par le signifiant-maître, ni un savoir qui tombe en dessous, mais *un objet de jouissance, construisant ainsi un monde où ce que désigne le signifiant est bien l'objet de la réalité comme cause de jouissance. Cette définition est applicable intégralement à*

l'agent du discours publicitaire et à la construction de notre monde postmoderne sur un modèle de consommation [200]. Nous repérons également qu'avec ce modèle de consommation le sujet est entièrement représenté par l'objet qui le désigne : *l'engouement des adolescents pour les "marques" est bien à entendre comme une réponse signifiante, fausse, à cette question de la quête d'un nom du père [pour le sujet adolescent]. La marque en tant qu'insigne peut donner, un temps, au sujet l'illusion d'être représenté par la marque qu'il porte. Mais comme tout insigne, la marque n'est jamais qu'un signe visible, une monstration qui ne dit rien du sujet qui l'habite, à la différence du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant. Cette confusion entre insigne et signifiant, soigneusement entretenue par la publicité, laisse le sujet qui s'y fait prendre dans l'impasse subjective* [201].

dans le discours capitaliste il n'y a plus d'autre mais que du même, tous interchangeables. C'est pourquoi l'homme y perd son visage et son langage (Blanchot, *L'expérience du visage*). La question est donc celle de mettre en relation le travail de l'ouvrier et le désir du sujet.

Le social ne prépare plus les adolescents au caractère décevant de l'objet et au caractère irréductible du manque dans l'Autre : la promotion de l'objet prescrite pour des raisons économiques va à l'encontre de ce qui fonde le sujet. La perte n'est plus assumée comme définitive, ce qui laisse l'espoir à proprement parler pervers de restituer à l'Autre ce qui lui manquerait.

La dépersonnalisation peut-elle s'entendre aussi comme la suppression de toutes les différences ?

---

200 Lesourd Serge, *Les parlottes libérales ou l'a-parole du sujet*, Cliniques méditerranéennes, 2008/2 n° 78, p. 39-48.

201 Jean-Jacques Rassial, *D'une logique sans rapport*, Mi-Dit, Cahiers Méridionaux de Psychanalyse, 1, n° 2, juin 1984, p.4-14.

La rencontre de l'altérité et de la différence serait susceptible de révéler la faille procédant du défaut d'intégration d'un repère symbolique. Or, la soumission radicale aux exigences de la projection imaginaire implique la négation de l'altérité. L'application scrupuleuse de l'idéal communautaire résulterait en l'abolition pure et simple de la différence, irréductible et donc non maîtrisable (la réduction pure et simple de l'autre au même) [202].

Donc le discours dominant de notre temps, le capitaliste, n'a, selon Lacan *rien pour faire lien social.* Il n'est pas seulement dur, remarque Colette Soler*, il détruit ce que Pierre Bourdieu appelait le capital symbolique.* En effet, Lacan dans le séminaire *le savoir du psychanalyste* (séance du 6 janvier 1972) nous dit que ce qui distingue le discours du capitalisme, c'est la Verwerfung, *le rejet en dehors de tous les champs du symbolique*, de la castration. Le discours capitaliste s'autorise de ce qu'il appelle *la rationalité* du sujet, pour ériger celui-ci en sujet de la science et de l'économie (où il devient d'ailleurs *une ressource* au même titre qu'une chaîne de production). En d'autres termes, comme le souligne Marcel Drach [203] : *la science économique se donne pour objet un sujet calculable (terme qu'utilise Lacan dans La science et la vérité), car réputé calculant. C'est ce qui la sépare de la psychanalyse qui fait son objet d'un sujet divisé que meut l'objet a ; sujet incalculable, seulement conjecturable, dit Lacan.*

Ce qui l'amène à affirmer que la vraie *maladie d'humeur* du capitalisme n'est pas la dépression, mais l'angoisse, *affect qui surgit quand le sujet se perçoit comme objet.*

202 Fred Fliege, Entre fusion imaginaire et dépersonnalisation Approche psychoclinique, *in* Béatrice Mabilon-Bonfils : *La fête techno autrement,* Mutations, 2004 p. 131-139.
203 Marcel Drach, *La forclusion de la castration dans l'économie*, in Claude Boukobza, *La psychanalyse, encore !*, Erès, 2006, p. 173-176.

Le discours de la science

Un bon exemple de dépersonnalisation dans notre modernité est le discours de la science. Lacan l'avait déjà épinglé comme mettant en œuvre une forclusion du sujet. Nous pouvons là encore percevoir à l'aide de la dépersonnalisation l'intensité avec laquelle la science habite son discours et l'évolution de sa parole, pleine ou vide, dans les dernières décennies. En effet, le propre de notre modernité est d'être articulée par des discours d'énoncés démonstratifs, et non par des énonciations subjectives, des énoncés efficaces et randomisés qui doivent se soutenir hors de toute subjectivité et pouvoir être répétés à l'identique par quiconque. *La technologie scientiste, cette science sans sujet, a pris le pas sur le discours de la science qui, telles les théories de physique quantique, impose une subjectivité pour toute prise de décision dans la présence de l'observateur* [204].

1) Dépersonnalisation du chercheur

De nobis ipsis silemus, sur nous-même, nous gardons le silence. Ce principe formulé par Francis Bacon dans l'*Instauratio magna* et cité par Kant dans *Critique de la raison pure* exprime la conviction traditionnelle que l'apparition de l'auteur dans son texte est non-scientifique. L'abandon de la position subjective qu'occupe le chercheur, du moi qui le représente est gage de scientificité, d'objectivité et de neutralité. Le *nous* est de rigueur (le *on* est encore mieux), le *je crois* appartient à la religion et le *il me semble* est banni. La tendance naturelle de la science étant à la forclusion du sujet et le discours scientifique se caractérisant par l'impersonnalité, nous pouvons parler de dépersonnalisation. La science est un

204 Lesourd Serge, *Les parlottes libérales ou l'a-parole du sujet*, Cliniques méditerranéennes, 2008/2 n° 78, p. 39-48.

ensemble de procédures et de savoirs visant à l'universalité et faisant fi de la singularité, du particulier. Difficile pourtant d'aller contre le fait incontestable de la présence d'un auteur. Ce que remarque avec pertinence Ursula Reutner : *l'auteur se nomme sciemment dans son texte et montre une nouvelle forme de modestie en ne généralisant plus ses propos sous une forme dépersonnalisante, mais en aidant le lecteur à les comprendre comme tels et en étant prêt à en assumer la responsabilité* [205]. Cette position des auteurs tend, heureusement, à se généraliser car l'écriture scientifique est également un acte *d'identité,* créatif et individuel.

Les nouvelles normes d'évaluation des auteurs scientifiques ne sont probablement pas étrangères à cette nécessité d'investir son discours, ce sera, dirons nous, leur côté positif...

Si nous pouvons constater que la dépersonnalisation du discours scientifique est en rémission dans notre modernité et que la singularité du chercheur devient la marque de son engagement et de sa relation au lecteur, la bonne place, qu'en est-il de la singularité de l'objet de ses recherches. Nous constatons que la science, en tant qu'ensemble de procédures objectives est tout aussi dépersonnalisée que ne l'est son objet en tant que savoir universel.

2) Dépersonnalisation de l'objet de recherches

Le sujet est-il hors la science ? Echappe-t-il à sa saisie ? Relève-t-il d'un autre *savoir* ? La réponse est libre mais force est de constater qu'aucune définition n'arrête, définitivement, le mouvement de cette question.

205 Ursula Reutner, *De nobis ipsis silemus ? Les marques de personne dans l'article scientifique*, http://lidil.revues.org/3013.

Qu'est que le sujet ? A chaque fois qu'un discours tente de s'en saisir, tente de l'isoler comme objet, que trouve le chercheur au fond de sa main ? Un signifiant, qui va représenter quelque chose, c'est certain, le sujet peut être. Il va le représenter pour cet autre qui sera à l'occasion cet objet, et dont il s'agira d'en extraire un savoir.

Malheureusement pour la science l'objet n'existe pas et la seule assise qui pourrait la conforter elle ne peut la nommer (n'hommer) car c'est justement cet *au-delà des mots* qui ne cesse de ne pas s'écrire, c'est l'impossible. Pour nous le sujet est *supposé.* Si cela nous pose problème c'est bien parce que nous sommes sous l'effet du discours de la science qui vient nous dire entre autres que nous avons un corps. Dans notre modernité où le moi s'affirme comme la figure de l'existence, la méconnaissance est d'autant plus installée. Contrairement à la science nous supposons le sujet en tant qu'il désir.

Ce désir inconscient est un mouvement soutenu par le fantasme, c'est-à-dire réglé par le manque de l'objet et par un irrémédiable ratage.

L'important c'est que ce lieu symbolique soit celui de l'altérité, et non du reflet comme on vient de le dire à propos du moi, et qu'il se révèle non pas comme une plénitude totalisante, mais qu'il soit marqué d'un manque radical, à quoi répondra pour le sujet de l'inconscient une division, une coupure [206].

Lacan va interpréter l'opération cartésienne comme celle qui consiste à déposer la vérité dans les mains de l'Autre, du Grand Autre. Il y aurait alors d'un coté le savoir, et de l'autre, la vérité. Le savoir est du côté de la science quant à la vérité qui surgit par le lapsus, ou par toutes autres formations de l'inconscient, c'est encore d'un autre ordre.

206 Alain HARLY, Extrait d'une conférence donnée au séminaire de psychopathologie et de clinique psychanalytique, C.H. Henri Laborit, à Poitiers, le 3 mai 2007. Inédit.

A noter qu'elle se mi-dit. La vérité d'un sujet, elle ne peut que se mi-dire. Savoir et vérité peuvent sembler s'inscrire sur deux faces différentes, mais en réalité, ces deux faces différentes sont en continuité sur le mode d'une structure moebienne et c'est ce qui est essentiel dans la pratique clinique. Le sujet vient témoigner d'un manque dont l'homme de science ne veut rien savoir. C'est en effet au point de défaillance du savoir que le sujet peut se mettre en jeu.

C'est Jacques-Alain Miller qui est peut-être le premier à affirmer qu'à travers le champ freudien le sujet forclos de la science fait retour dans l'impossible de son discours (dans Éclaircissements en clôture des Écrits) et malgré le fait que *l'ambition scientifique : c'est d'être sans extimité et de développer ses liens comme chaîne signifiante, c'est de se séparer de l'objet, c'est de se développer toute en extériorité, sans ce repli d'extimité,* nous sommes invités à penser que le sujet, quelque soit la manière de le représenter, ne peut jamais être forclos puisqu'il est à l'origine de son discours même si c'est du côté de l'impossible. Le sujet de la science est le sujet de la psychanalyse, Lacan l'avait bien repéré, il ne peut en être autrement car il est impossible pour le sujet de s'extraire du discours qui l'identifie même s'il peut être confronté à l'impossible de ce discours et se trouver de ce fait dépersonnalisé.

La dépersonnalisation et l'art

Joyce utilise l'effet de distanciation dans Ulysse (...). Le dadaïsme et le surréalisme ont employé des effets de distanciation de l'espèce la plus extrême [207]. La dépersonnalisation délimite une nouvelle manière d'être, une subjectivité s'éprouvant dans le risque de son propre anéantissement et qui demeurerait solitaire s'il n'y avait la littérature. Le poète allemand Jean-Paul Richter nous expose cette découverte : *un matin me vint du ciel une idée : Je suis un Moi, qui dès lors ne me quitta plus ; mon Moi s'était vu lui-même et pour toujours.*

C'est hors de l'espace analytique que les artistes ont souvent réussis à nous faire éprouver ce qui est juste en-deçà (ou au-delà) des mots. Ils ont sus à maintes reprise nous faire ressentir le *juste moins* là, de notre patiente. L'art nous fournit un grand nombre d'œuvres où la dépersonnalisation apparaît comme ce qui est antérieur à la représentation issues d'un archaïque d'avant l'unification salvatrice et pensable d'un tout. Un archaïque pré-verbal déchargé directement dans le corps, le corps de l'œuvre. C'est dans un sentiment de plaisir et parfois de peine qu'avec certaines œuvres nous percevons à quel point le sujet est affecté par la représentation.

La littérature, par exemple, nous fournit de nombreux textes où le thème de la dépersonnalisation est abordé : nous relèverons ici *le Horla* (1887) de Guy de Maupassant où le narrateur est de plus en plus convaincu qu'un être invisible, qu'il nomme le Horla, hante sa vie, au point de prendre possession de son esprit. Dans le miroir c'est l'image d'un autre que le sujet voit et non plus la sienne. Cet écrit de Maupassant n'est pas sans renvoyer à son histoire personnelle car, comme le souligne Johann Jung [208], *Il est à ce moment-là lui-même atteint de la syphilis et*

207 Bertolt Brecht, *L'Art du comédien*, Ecrits sur le théâtre, Gallimard, Pléiade, 2000, p.843.

208 Jung Johann, *Du paradoxe identitaire au double transitionnel : Le Horla de Guy de Maupassant*, Revue française de psychanalyse, 2010/2, n° 74, p. 507-519.

de paralysie générale. Il souffre alors de troubles importants de l'identité qui se traduisent notamment par l'impression de se voir à l'extérieur de lui-même ou encore d'être étranger à la personne qu'il voit dans le miroir. Dans la dernière version du Horla toute instance narrative est exclue au profit d'extraits d'un journal. Nous constatons alors que cette absence de cadre narratif convoque le lecteur à partager les pensées qui hantent le narrateur ce qui a pour effet d'accentuer l'affect d'inquiétante étrangeté. le terme même de *Horla* désigne également un lieu impossible, un non lieu psychique ou bien un lieu d'absence (A. Ferrant, 1998 cité dans Jung Johann [209]) à la fois ici et ailleurs, *hors et là*. *Ses manifestations ne permettent pas au narrateur de le situer psychiquement au dedans ou au dehors. Au contraire, en se dérobant systématiquement à toute forme de rationalisation, à toute mise en sens intelligible, l'existence du Horla fait vaciller les repères identitaires, ce qui bouleverse le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure* [210]. De la même manière que dans la dépersonnalisation le narrateur tente de se prouver la réalité de l'existence du Horla en recherchant des preuves objectives. Pour Jacques Goimard *se tuer ou devenir le Horla c'est tout un ; c'est le sort de tous ceux qui sont dévorés par le regard de méduse* [211] et pour se protéger du regard pétrifiant de l'objet, le sujet peut encore produire un Horla pour échapper à la menace d'anéantissement qui pèse sur son moi. Quand l'identification au lieu de l'Autre vient à vaciller la distanciation est un mécanisme de défense contre l'annihilation du sujet. Tant que le narrateur a réussi à garder une certaine altérité par l'extériorisation du Horla il y avait encore du sujet mais celui-ci s'est effondré quant le Horla a dévoilé son extimité. Le Horla est un double imaginaire qui est à la fois le Même et l'autre. D'être à la fois le même et l'autre, il en tire son pouvoir de fascination. Le Horla vient en lieu et place de la séparation, de la perte, de la coupure. Il surgit dans les moments où la vie psychique se désorganise.

---

209 Jung Johann, *Du paradoxe identitaire au double transitionnel : Le Horla de Guy de Maupassant*, Revue française de psychanalyse, 2010/2, n° 74, p. 507-519.

210 Ibid.

211 Jacques Goimard, *Critique du fantastique et de l'insolite*, Paris, Pocket, 2003.

Citons également Baudelaire qui envisage le travail du poète très précisément en fonction d'une dialectique personnalité-dépersonnalisation : *le propre des vrais poètes [...] est de savoir sortir d'eux-mêmes*. D'ailleurs le poète est fier *d'avoir vécu et souffert dans d'autres que lui-même* et il affirme que le privilège du poète c'est l'art d'être à sa guise *lui-même et autrui* en se jouant de *la vaporisation et de la centralisation du Moi. Tout est là* [212]. Technique littéraire qui ne manque pas de conduire au *Spleen*... Victor Brombert [213] nous expliquera que le sous-titre du Vin et du Haschisch se réfère *aux moyens de multiplication de l'individualité* et que celle-ci implique aussi *la disparition de la personnalité* selon les termes de Baudelaire : *de temps en temps la personnalité disparaît* [214].

Une thèse entière pourrait probablement être réalisée sur la dépersonnalisation dans l'art nous n'avons souhaité ici n'en n'aborder que quelques occurrences pour laisser imaginer au lecteur l'ampleur du sujet.

212 Baudelaire Charles, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975.

213 Brombert Victor, *Lyrisme et dépersonnalisation : l'exemple de Baudelaire*, In *Romantisme*, 1973, n°6, p. 29-37.

214 Baudelaire Charles, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975.



René Magritte

la vie est faite d'illusions. Parmi ces illusions, certaines réussissent. Ce sont elles qui constituent la réalité [215].

215 Jacques Audiberti, *l'effet Glapion*, Paris, éd. Gallimard, 1959.

Conclusion

Comme toute production qui se veut objective ce travail relève, bien entendu, de l'inachevé, de l'incomplet, et n'a pas pour prétention de dire le vrai, tout le vrai, sur la dépersonnalisation. Il se borne à tirer quelques fils à suivre, à ouvrir quelques voies. Il tente résolument de poser la dépersonnalisation comme indice, indicateur, d'une distorsion dans l'articulation entre les dimensions constitutives du sujet qui conditionnent probablement son rapport à l'environnement (au sens large).

Pendant tout le temps où le sujet se trouve en état de dépersonnalisation il est assez difficile de cerner sa structure si celle-ci n'a pas été établie antérieurement. Nous sommes donc parti du postulat que ce phénomène pouvait se révéler dans la structure de la névrose et c'est de ce point que nous avons tenté de le théoriser au regard de la clinique.

Nous avons postulé l'existence d'une opération structurale : la distanciation (Verfremdung) d'abord originaire qui ouvre le champs de l'Autre, offre *une place extérieure* pour que le sujet s'y loge, une mise en tension du Même s'articulant entre le Réel et le Symbolique, dans la même idée que celle d'une symbolisation

primordiale, dont parlait Lacan, qui laissera sa trace dans la structuration discursive (cf : *ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive)*. Distanciation qui peut produire un effet, par la suite, entre objet perdu (petit a) et symbolisation de cette béance (phallus). Au même titre que ce qui vient saisir le sujet peut-être le fruit d'une défaillance du refoulement (le retour du refoulé) nous avons compris la dépersonnalisation comme un effet de la distanciation (Verfremdungseffekt) produisant cette formation de l'inconscient qu'est la dépersonnalisation. Ce symptôme étant à comprendre comme une ébauche de mise en sens, selon la formule lacanienne : *ça parle là où ça souffre*.

Que le phallus symbolise la perte, borne la jouissance Autre ou noue le nœud borroméen, il est ce qui protège le sujet de l'irruption du réel sous la forme du manque, de l'objet a, de la béance ou de la jouissance autre.

Cette articulation entre phallus et objet a est à la base du sentiment que nous avons de notre unité et de la conscience que nous avons de nous-même et de notre réalité. L'absence de phallus suite à l'échec de la castration symbolique induite par la fonction paternelle (Nom du Père ou Père du Nom), que nous repérons du côté de la psychose, nous apporte nombre d'exemples de défaillance concernant le sentiment d'unité et de conscience de soi.

Les dimensions ne se comprennent qu'articulées entre elles et cette distorsion, ce ratage dans le ***focus***, entre l'objet perdu et sa symbolisation, entre l'objet a et le phallus mène à la dépersonnalisation / déréalisation.

Ce focus articulant des éléments trouvant leurs places au sein du fantasme fondamental, cadre de la réalité pour chaque sujet, nous avons expliqué que *la bonne distance*, marquée par le poinçon du fantasme, est garante du sentiment d'unité et socle de la conscience de soi.

Nous avons également corrélé le sentiment d'inquiétante étrangeté avec la distanciation et un de ses effets : la dépersonnalisation / déréalisation. En effet nous avons montré que lorsque le Même surgissait sous les traits de l'autre et que les limites entre l'intérieur et ce que, potentiellement, nous saisissons comme extérieur se mélangeaient l'annihilation du sujet était proche d'où la nécessité de maintenir cette opposition entre un *ce que je suis* et un *ce que j'étais*.

La dépersonnalisation renvoyant le sujet à la douleur d'exister décrite par Lacan comme le moment où le sujet se reconnaît exister sans qu'il y ait du désir pour lui donner sens. La seule issue à la détresse face à la douleur d'exister, la *Hilflosigkeit* qui caractérise l'institution d'un sujet désirant relève, poursuit Lacan, d'une rectification de sa position dans la relation spéculaire. L'issue n'est pas la croyance mais la nécessaire et suffisante prise en compte de ce qui nous détermine : un instant où le sujet est aboli, confronté à l'existence, avant que le désir puisse s'appuyer sur l'objet articulant le fantasme.

En conclusion, le corps dans sa matérialité, la subjectivité de chair et de sang, ne constituent pas forcément pour le sujet un mode de certitude de soi. On pourrait dire, avec Lévinas, que le corps n'est jamais mien dans la mesure où il n'est ni mon objet ni ma propriété et pas même mon projet.

La dépersonnalisation en tant que symptôme est l'indice d'un rapport, d'une articulation entre l'objet a et le phallus. L'apparition de ce symptôme, dans quelque domaine que ce soit, préserve de la dissolution du sens, de la désidentification et de la manifestation nécessairement traumatique du Réel. La dépersonnalisation est *un index qui s'installe au cœur de l'être pour en désigner le trou.* Le Verfremdungeffekt permet cette désignation et évite la confrontation avec la béance au cœur de l'être. Le propre de l'étrange ne serait-il pas de faire savoir quelque chose de la structure ?

Suivant le conseil de Lacan, pour qui *la reprise au niveau du sujet de la question de la structure en psychanalyse est toujours essentielle* car *c'est elle, bien sûr, qui ne peut que seule faire progresser ce qu'on appelle improprement la clinique* [216], nous avons tenté d'interroger la structure du sujet avec le concept de Verfremdung ainsi transposé à la clinique qui nous semble être à même de fournir certaines représentations de la pathologie qui peuvent nous être utiles.

La distanciation peut s'apparenter au concept du double mais elle s'en éloigne en ce sens qu'elle interdit radicalement l'opposition entre innenwelt et un umwelt pour privilégier l'existence d'un *extérieur de l'intérieur*. Mais la distanciation, en tant que mécanisme symbolique, est à l'origine de ce qui est perçu comme phénomène du double (que nous situons comme phénomène relevant de l'imaginaire et non comme organisateur psychique - fonction que nous attribuons à la distanciation -.). La distanciation est la trame de tout fait psychique et le précurseur de l'accession à l'altérité. Elle s'inscrit résolument dans une élaboration de l'extime. Elle se présente comme une des modalités constitutives de l'identité voire de l'identification. Les effets de distanciation brisent le rêve d'unité et de complétude là où l'image spéculaire masque et désigne à la fois cette blessure, spaltung originaire révélant un être incomplet depuis toujours et à jamais irréconcilié avec lui-même. Mais cette distanciation dans la rencontre qu'elle génère a une fonction de pharmakon par l'élaboration signifiante qu'elle engendre, nouant et dénouant la trame rhétorique dans la question posée à l'Autre. La distanciation rend effective une saisie du sujet par lui-même. Elle est créatrice d'intervalle entre mondes différents, entre masculin et féminin, entre vie et mort, entre dedans et dehors, entre soi et l'autre. On conçoit donc que les sentiments de dépersonnalisation et d'inquiétante étrangeté en soient les indicateurs privilégiés.

216 Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Le Seuil, 2006.

Nous sommes parti du phénomène de dépersonnalisation, repéré dans notre clinique, pour dégager un mécanisme qui nous semble opérer au cœur du sujet, en être partie constitutive et arrivé à ce moment de conclure nous ne pouvons que constater, comme le dit, encore, Lacan dans son séminaire *la logique du fantasme* qu'il : *faudra clore le sujet sans avoir fait rien de plus que l'ouvrir* [217]. Ce qui, d'une certaine manière, nous permet d'être assez ouvert pour nous affranchir des nosographies qu'elles qu'elles soient afin de ne pas être sourd aux inventions sans cesse renouvelées que nous réservent les sujets que nous rencontrons.

****

217 Jacques Lacan, *La logique du fantasme,* Inédit, leçon du 21 Juin 1967.

Bibliographie

Abelhauser Alain, *Le corps et l'âme*, Journal Français de Psychiatrie, 2004/3, n° 24.

Abelhauser Alain, *Le corps est l'âme*, in *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, ERES, 2009, p. 47-56.

Abelhauser Alain, *Le désir et la structure*, Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne, Rennes, Presses Universitaires, 2010, p. 31-36.

Abelhauser Alain, *Mal de femme, la perversion au féminin*, éditions Du Seuil, Paris, 2013.

Abelhauser Alain, *De la souffrance de l'être à la douleur d'exister*, in Jean-Luc Gaspard, La souffrance de l'être, Erès, L'Ailleurs du corps, 2014, p. 219-228.

Abt Jean-Michel, *Parler : prendre corps*, Essaim, 2001/2, n° 8, p. 51-69.

Adam Jacques, *Vérité et réel*, Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 14 janvier 2010. Document électronique.

Allain-Dupré Brigitte, *De l'autre côté du miroir, la face cachée du complexe*, Imaginaire & Inconscient, 2004/2, n° 14, p. 103-122.

Amiel, Journal intime de, *t. II (1952 à 1956)*, éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1978, p. 300. ISBN : 978-2825105238.

Aristote, *De l'âme,* III, 7, 431 b2, Traduction de E. Barbotin, éditions Belles Lettres, 2002.

Askofaré Sidi, *Le génie du sinthome*, L'en-je lacanien, 2006/2, n° 7, p. 143-152.

Asséo Robert, *Le surmoi, personnalisation, impersonnalisation, dépersonnalisation*, Revue française de psychanalyse, 2010/3, n° 74, p. 649-661.

Assoun Paul-Laurent, *La Haine, la jouissance et la loi*, Paris, éditions Anthropos, 1995.

Assoun Paul-Laurent, *Corps et symptôme,* éditions Anthropos, Paris, 1997.

Assoun Paul-Laurent, *La jouissance intraitable. Le vertige à l'épreuve de la psychanalyse*, Champ Psychosomatique, 2006/2, n° 42, p. 25-37.

Assoun Paul-Laurent, *Le fantasme,* éditions Anthropos, Paris, 2010.

Baranes Jean-José, *Penser le double*, Revue française de psychanalyse, 2002/5, Vol. 66, p. 1837-1843.

Baudelaire Charles, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975.

Ben Soussan Patrick, *Petit traité de la douleur moderne. Que faire de sa douleur sinon une histoire... ?,* in Jean-Luc Gaspard, *La souffrance de l'être*, Erès, L'Ailleurs du corps, 2014, p. 103-135.

Benveniste Emile, *Le langage et l'expérience humaine*, in *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard, 1966.

Benveniste Emile, *Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne*, in *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard, 1966.

Bernard David, *Les objets de la honte*, Cliniques méditerranéennes, 2007/1, n° 75, p. 215-226.

Bernard David, *Qu'est-ce qu'un secret ?*, L'en-je lacanien, 2007/2, n° 9, p. 163-178.

Bernard David, *Lacan et la honte*, éditions Du champs lacanien, 2011.

Berthet Frédérique, *Les figures du double au cinéma*, Imaginaire & Inconscient, 2004/2, n° 14, p. 225-240.

Besançon Karine et Osganian Valérie, *Rencontre avec un jeune homme : le double comme figure résolutive*, La clinique lacanienne, 2003/1, n° 6, p. 201-217.

Bidaud Éric, *Émotion esthétique et chute du sujet*, Le Coq-héron, 2008/1, n° 192, p. 105-112.

Binet Alfred, *Les Altérations de la personnalité*, Paris,Maison Félix Alcan, 1892.

Blanchot Maurice, *La solitude essentielle et la solitude dans le monde*, L'espace littéraire, Folio-Essais, Paris, 1955.

Bonnet Gérard, *Le moi et ses doubles,* Imaginaire & Inconscient 2004/2, n° 14, p. 23-34.

Boubli Myriam et Elbez Jean-Claude, *États hypocondriaques à l'adolescence : processus d'intériorisation ?*, Revue française de psychosomatique, 2002/2, n° 22, p. 139-150.

Bourbaki (Groupe), *Éléments de mathématique, Topologie générale*, Paris, Hermann, 1971.

Bourgain Anne, *L'autre en soi ou la question du double chez un poète*, Le Coq-héron, 2008/1, n° 192, p. 97-104.

Bousseyroux Nicole, *Le poinçon du fantasme*, L'en-je lacanien, 2007/1, n° 8, p. 159-164.

Bousseyroux Michel, *Recherches sur la jouissance autre*, L'en-je lacanien, 2004/1, n° 2, p. 55-81.

Bousseyroux Michel, *Le mystère du corps parlant*, L'en-je lacanien, 2/2004, n° 3, p. 67-77.

Bousseyroux Michel, *Réalité, fantasme et réel*, L'en-je lacanien, 2007/2, n° 9, p. 139-158.

Bousseyroux Michel, *Le pastout : sa logique et sa topologie*, L'en-je lacanien, 2008/1, n° 10, p. 9-27.

Boussidan Gabriel, *L'angoisse, la jouissance et l'objet a*, in Marcel Ritter et Jean-Marie Jadin, *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Erès, 2009, p. 149-172.

Bouvet Maurice, *La dépersonnalisation,* in *La relation d'objet*, éditions Payot, 1972, p.297.

Brecht Bertolt, *Le petit organon pour le théâtre*, L'Arche, 1997.

Brecht Bertolt, *L'Art du comédien*, in *Écrits sur le théâtre*, Gallimard, 2000.

Brombert Victor, *Lyrisme et dépersonnalisation : l'exemple de Baudelaire*, In *Romantisme*, 1973, n°6, p. 29-37.

Brossier-Mével Françoise, *Si l'intime m'était conté, Dialogue*, 2008/4, n° 182, p. 75-88.

Brun Danièle, *Le corps aux limites de la pensée*, Figures de la psychanalyse, 2006/1, n° 13, p. 81-86.

Bruno Pierre, Guillen Fabienne, Sakellariou Dimitris, Sauret Marie-Jean, *Phallus et fonction phallique chez Lacan*, Psychanalyse, 2008/1, n° 11, p. 87-101.

Bruno Pierre, *L'équivoque de la séparation*, Psychanalyse, 2010/1, n° 17, p. 17-25.

Bruno Pierre, Guillen Fabienne, *Phallus et fonction phallique,* Erès, 2012.

Brusset Bernard, *Métapsychologie des liens et troisième topique*, Revue française de psychanalyse, 2006/5, n° 70, p. 1213-1282.

Burloux Gabriel, *Le Corps et sa douleur*, Dunod, Paris, 2004.

- C -

Cacciali Jean-Luc, *La victime : un nouveau sujet*, in Jean-Pierre Lebrun , *Les désarrois nouveaux du sujet*, Erès, 2005, p. 153-168.

Calligaris Contardo, *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors ligne, 1991.

Cartel : Ariane Chottin, Marie-Hélène Issartel, Françoise Labridy, Claire Piette Francesca Pollok, Jacqueline Dheret (plus-un), *De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas*, ECF.

Castanet Didier, *Le réel du corps : phénomènes psychosomatiques et symptôme*, L'en-je lacanien, 2004/2, n° 3, p. 107-123.

Castanet Didier, *Le fantasme par rapport au réel : la fin de la cure en question*, L'en-je lacanien, 2007/2, n° 9, p. 5-8.

Castanet Didier, *Fantasme et réel*, L'en-je lacanien, 2007/2, n° 9, p. 101-118.

Chabee-Simper Sylvie, *La somatisation ou l'anti-passage à l'acte dans le corps réel*, Imaginaire & Inconscient, 2005/2, n° 16, p. 151-164.

Chabrol Henri, *Les mécanismes de défense*, Recherche en soins infirmiers, 2005/3, n° 82, p. 31-42.

Chahraoui Khadija, *15 cas cliniques en psychopathologie du traumatisme,* éditions Dunod, Paris, 2014.

Chemama Roland, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, Toulouse, Erès, « Humus - subjectivité et lien social », 2007.

Chemla Patrick, *Neutralité malveillante*, La clinique lacanienne, 2009/1, n° 15, p. 43-59.

Clauvel Jacques, *Un je ne sais quoi*, Revue française de psychanalyse, 2003/2, n° 67, p. 461-467.

Clavurier Vincent, *Réel, symbolique, imaginaire : du repère au nœud*, Essaim, 2010/2 n° 25, p. 83-96.

Clément Jean-Paul, *Faire onte au sujet*, L'en-je lacanien, 2004/1, n° 2, p. 149-159.

Clérambault Gaëtan Gatian, *Automatisme mental et scission du moi*, in *Œuvres psychiatriques*, Paris, Frénésie,1998,p. 457-467.

Costes Alain, *La notion de surmontement dans l'œuvre de* Freud, collection Psychanalyse à l'Université Vol. 8, éditions Paris Réplique, 1982, p129-146.

Coste Jean-Claude, *L'impossible, l'être et l'existence : réponses éthiques*, L'en-je lacanien, 2006/2, n° 7, p. 73-84.

- D -

Damasio Antonio Rosa, *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Darmon Marc, *La jouissance phallique et la jouissance de l'Autre,* Conférence du 27/11/2007.

Daubigny Corinne, *Du noyau symbolique de l'identité, Secret et idéologie*, Le Coq-héron, 2005/2, n° 181, p. 137-149.

Dejours Christophe, *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris, Payot, 1986.

Dejours Christophe, *Le corps d'abord*, Paris, Payot, 2002.

Deleuze Gilles, *À quoi reconnaît-on le structuralisme ?*, in *L'île déserte et autres textes*, Paris, éditions de Minuit, 2002.

Demangeat Michel, *L'imaginaire selon Lacan : des repères de la connaissance spéculaire à la question de la Reconnaissance*, Imaginaire & Inconscient, 2002/1, n° 5, p. 53-66.

Demoulin Christian, *Presque*, L'en-je lacanien, 2007/1, n° 8, p. 137-158.

Deniau Alain, *Freud sur l'Acropole : l'étranger et l'intime*, Che vuoi ?, 2006/2, n° 26, p. 143-157.

Denis Paul, *La douleur fantôme*, Revue française de psychosomatique, 2006/2, n° 30, p. 55-62.

Dépersonnalisation/déréalisation : *l'histoire d'une guérison - témoignage actuel,* Extrait de Recherche Clinique Psy. *http://www.recherche-clinique-psy.com/spip.php?article179*

Deroche-Gurcel Lilyane, *L'inquiétante étrangeté ou le regard comme modalité de la modernité*, Communications, n° 75, 2004, p.179-196.

Devallet-Gimpel Gabrielle, *Le corps, un élément tiers séparateur ?*, Psychanalyse, 2011/3, n° 22, p. 89-98.

Diatkine Gilbert, *Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan*, Revue française de psychanalyse, 2005/3, n° 69, p. 917-931.

Dominique Michel, *De la dépersonnalisation à l'être-chair*, Cahiers de Gestalt-thérapie, 2004/1 n° 15, p. 193-200.

Doucet Caroline, Jean-Luc Gaspard, *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, Toulouse, Erès, L'Ailleurs du corps, 2009.

Douville Olivier, *Du choc au trauma... il y a plus d'un temps*, Figures de la psychanalyse, 2003/1, n°8, p. 83-96.

Douville Olivier, *D'un au-delà de la métaphore, ou lorsque l'anamorphose brise l'allégorie*, Figures de la psychanalyse, 2005/1, n°11, p. 105-130.

Drach Marcel, *La forclusion de la castration dans l'économie*, in Claude Boukobza, *La psychanalyse, encore !*, Erès, 2006, p. 173-176.

Dufour Philippe, *Polysémie de l'inquiétante étrangeté*, Cités, 2003/4, n° 16, p. 63-70.

Dufour Philippe, *Eloge de la dépersonnalisation*, Poétique, 2008/4, n° 156, p. 387-401.

Dugas Ludovic et Moutier François, *la dépersonnalisation*, Maison Félix Alcan et Guillaumin réunies, Paris, 1911.

- E -

English Jacques, *De la conscience à la psyché : une phénoménologie éclatée*, Cités, 2005/2, n° 22, p. 15-40.

Esquirol Jean-Etienne, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, éditions J. B. Baillière, 1838, p. *494 à 496.*

Ey Henri*, Manuel de psychiatrie,* Masson, 1978*.*

- F -

Federn Paul, *Dépersonnalisation*, in *La psychologie du Moi et les psychoses*, NY, Basic Books, 1952. Traduction aux PUF, 1979, par Edoardo Weiss.

Ferretto Jean-Luc, *Remarques sur l'automatisme mental*, La revue lacanienne, 2007/1, n° 1, p. 67-71.

Fliege Fred, *Entre fusion imaginaire et dépersonnalisation Approche psychoclinique*, in Béatrice Mabilon-Bonfils : *La fête techno,* Autrement *Mutations*, 2004 p. 131-139.

Flórez Adriana, *De l'objet dans l'énonciation rituelle et d'autres passions invisibles*, Analyse Freudienne Presse, 2005/2 no 12, p. 121-131.

Forget Jean-Marie, *Les coordonnées d'une position symbolique*, La revue lacanienne, 2008/1, n° 1, p. 74-79.

Franck Annie, *Transfert et surgissement de formes*, Recherches en psychanalyse, 2005/1, n° 3, p. 53-64.

Freud Sigmund, *Le moi et le ça*, in *Essais de psychanalyse*, éditions Payot, 1968.

Freud Sigmund, *L'inconscient,* in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 65-121.

Freud Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée, l'inquiétante étrangeté,* Paris, éditions Gallimard, 1971.

Freud Sigmund, *Abrégé de psychanalyse,* Paris, PUF, 1978.

Freud Sigmund, *Esquisse d'une psychologie scientifique,* in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1979.

Freud Sigmund, *Psychologie des foules et analyse du Moi,* in *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1981, p. 117-205.

Freud Sigmund, *La décomposition de la personnalité psychique*, in *Nouvelles conférences*, XXXI , Paris, Gallimard, 1984, p. 80-110.

Freud Sigmund, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole, lettre à Romain Rolland*, in *Résultats, idées, problèmes,* vol. 2, Paris, PUF, 1985.

Freud Sigmund, *La négation*, in *Résultats, idées, problèmes*, vol. 2, Paris, PUF, 1985.

Freud Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1989.

Freud Sigmund, *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, collection « Quadrige », 1995.

Freud Sigmund, *L'interprétation des rêves,* 1900, in Œuvres complètes, IV, Paris, PUF, 2003.

Freud Sigmund, Breuer Josef, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973.

Freud Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, document électronique, *http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_1_au_dela/Au_dela_principe_plaisir.pdf*

Frérot Sylvain, *Quid du sujet ?*, Analyse Freudienne Presse, 2006/2, n° 14, p. 97-108.

- G -

Ganoczy Alexandre, *Le problème de la conscience en neurobiologie et en anthropologie théologique*, Recherches de Science Religieuse, 2008/1, Tome 96, p. 13-39.

Gaspard Jean-Luc, Besset Vera, *Passions adolescentes : la rencontre de corps*, Cahiers de Psychologie Clinique n° 33, 2009, p. 31-41.

Gaspard Jean-Luc, *La souffrance de l'être*, Erès, L'Ailleurs du corps, 2014.

Genet Sophie, *L'aliénation dans l'enseignement de Jacques Lacan. Introduction à cette opération logique et à ses effets dans la structure du sujet*, Tracés, Revue de Sciences humaines, 14 | 2008, mis en ligne le 30 mai 2009. URL : http://traces.revues.org/383

Gentis Roger, *Le corps sans qualités*, Erès, 1995.

Gillot Pascale, *Pour une théorie non subjectiviste de la subjectivité : Jacques Lacan relu par Michel Pêcheux*, Savoirs et clinique, 2013/1, n° 16, p. 36-46.

Giribone Jean-Luc, *Le comique et l'inquiétante étrangeté : Bergson et Freud*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, 2007/2, n° 39, p. 17-37.

Goimard Jacques, *Critique du fantastique et de l'insolite*, Paris, Pocket, 2003.

Granon-Lafont Jeanne, *Topologie lacanienne et clinique analytique*, Toulouse, Erès, collection Point Hors Ligne, 1990.

Grenn André, *Le discours vivant*, Paris, PUF, 1973.

Grevisse Maurice, Goosse André, *Le bon usage*, Grammaire française, 14e édition, Paris, Duculot, 2008.

- H -

Harly Alain, Extrait d'une conférence donnée au séminaire de psychopathologie et de clinique psychanalytique, C.H. Henri Laborit, à Poitiers, le 3 mai 2007. Inédit.

Hasenbalg Virginia, *La bouteille de Klein, le langage et le réel*, La revue lacanienne, 2007/2, n° 2, p. 64-70.

Hegel Georg Wilhem Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1993.

Heidegger Martin, *La parole,* in *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976.

Heidegger Martin, *La chose*, in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard,1983.

Henrion Jean-Louis, *La Cause du désir - l'agalma de Platon à Lacan*, Paris, Point Hors Ligne, 1993.

Hiltenbrand Jean-Paul, *L'intraduisible*, La revue lacanienne, 2011/3, n° 11, p. 89-98.

Hoffmann Ernst Théodore Amadeus, *Les aventures de la nuit de la Saint Sylvestre*, in *Contes*, Paris, Folio, 1979, p. 367- 416.

Hubé Gilbert, *Division subjective et division dans la psychanalyse*, Essaim, 2007/1, n° 18, p. 77-83.

Hulak Fabienne, *La dissociation, de la séjonction à la division du sujet. Genèse et évolution d'un concept*, L'Evolution psychiatrique, n° 65, 2000, p. 19-30.

Hyppolite Jean, *Commentaire parlé sur la Verneinung de Freud*, in J.Lacan, Écrits, Paris, Le Seuil, 1966.

- I -

Ildefonse Frédérique, *La personne en Grèce ancienne*, Terrain, 52 | 2009, mis en ligne le : 10 mars 2012, URL : http://terrain.revues.org/index13577.html.

Isaacs Suzanne, *Nature et fonction du phantasme,* in *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.

Izcovich Luis, *L'impossible dans l'expérience analytique*, L'en-je lacanien, 2006/2, n° 7, p. 9-30.

Izcovich Luis, *L'être de jouissance,* L'en-je lacanien 2008/2, N° 11, p. 35-46.

- J -

Janet Pierre, *Un cas de possession et l'exorcisme moderne*, Bulletin de l'Université de Lyon, 8, 2, 1895, p. 41-57.

Jarczyk Gwendoline, *Concept du travail et travail du concept chez Hegel*, Paris, PUF, 1986.

Jarczyk Gwendoline, Labarrière Pierre-Jean, *De Kojève à Hegel – Cent cinquante ans de pensée hégélienne en France*, Paris, Albin Michel, 1996.

Jejcic Marie, *De l'étranger à l'Absurde*, Essaim, 2010/1, n° 24, p. 97-108.

Jodeau-Belle Laetitia, Ottavi Laurent, *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne*, P.U.R, 2010.

Joye-Bruno Catherine, *L'humain est-il une chimère ?*, Psychanalyse, 2007/2, n° 9, p. 25-42.

Juignet Patrick, *Lacan, le symbolique et le signifiant*, Cliniques méditerranéennes, 2003/2, n° 68, p.131-144.

Jung Johann, *Du paradoxe identitaire au double transitionnel : Le Horla de Guy de Maupassant*, Revue française de psychanalyse, 2010/2, n° 74, p. 507-519.

- K -

Kernberg Otto, *Les troubles limites de la personnalité*, Dunod, 1997.

Kessaci Lyasmine, *La souffrance de savoir*, in Jean-Luc Gaspard, *La souffrance de l'être*, Erès, L'Ailleurs du corps, 2014, p. 53-61.

Khoury Maurice, *D'un regard regardé*, Revue française de psychanalyse, 2005/2, n° 69, p. 459-478.

Kojève Alexandre, *Introduction à la lecture de Hegel : Leçons sur la Phénoménologie de l'esprit »*, professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études, Paris, Gallimard, 1947.

Korff-Sausse Simone, *Émergence de la forme dans la clinique et l'esthétique*, Recherches en psychanalyse, 2005/1, no 3, p. 97-109.

Krishaber Maurice, *De la névropathie cérébro-cardiaque,* éditions Masson, Paris, 1873.

- L -

Lacan Jacques, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique,* XVIe Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07- 1949. La Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, p. 449-455.

Lacan Jacques, *Les Écrits*, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *Position de l'inconscient*, Écrits 2, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *Propos sur la causalité psychique*, Les Écrits, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *La science et la vérité*, in *Les Écrits*, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *la signification du phallus,* in *Les Écrits*, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *Subversion du sujet et dialectique du désir,* in *Les Écrits*, Le Seuil, 1966.

Lacan Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

Lacan Jacques, *La troisième*, 1974, in *Lettres de l'École Freudienne* , n° 16, 1975.

Lacan Jacques, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975.

Lacan Jacques, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975.

Lacan Jacques, *le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Le Seuil, 1978.

Lacan Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

Lacan Jacques, *Le transfert,* Paris, Le Seuil, 1991.

Lacan Jacques, *La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1998.

Lacan Jacques, *L'étourdit*, in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

Lacan Jacques, *L'angoisse,* Paris, Le Seuil, 2004.

Lacan Jacques, *Le sinthome,* Paris, Le Seuil, 2005.

Lacan Jacques, *D'un Autre à l'autre*, Le Seuil, 2006.

Lacan Jacques, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Le Seuil, 2007.

Lacan Jacques, *Les Écrits 2*, Le Seuil, 2014.

Lacan Jacques, *RSI,* inédit.

Lacan Jacques, *…Ou pire*, Inédit.

Lacan Jacques, *L'acte psychanalytique,* Inédit.

Lacan Jacques, *La logique du fantasme,* Inédit.

Lacan Jacques, *Les non-dupes errent,* Inédit.

Lamarre Jean-Marc, *La personne*, Le Télémaque, 2002/1, n° 21, p. 19-28.

Landman Claude, *Le nœud du fantasme*, La revue lacanienne, 2010/1, n° 6, p. 27-35.

Lapeyrère Josée, *Du bon usage de la dépersonnalisation*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

Latour Marie-José, *Impossible témoin*, L'en-je lacanien, 2006/2, n° 7, p. 113-119.

Lauru Didier, *Dépersonnalisation, le doute d'exister ?*, Figures de la psychanalyse, 2004/1, n° 9, p. 87-95.

Lavallée Guy, *Où suis-je ?*, Revue française de psychanalyse, 2007/1, n° 71, p. 115-134.

Lebigot François, *Traumatisme psychique et originaire freudien*, Journal de Psychiatrie, 1997, n° 144, p.24–6.

Lebrun Jean-Pierre, *L'effet psychosomatique : un essai d'impossibiliser l'impossible*, La clinique lacanienne, 2001/1, n° 5, p. 135-155.

Le Fourn Jean-Yves, *L'image, son inquiétante étrangeté et son impact*, Enfances & Psy, 2005/1, n° 26, p. 89-96.

Le Gall Didier, *Quand le double n'a pas sa place*, Dialogue, 2010/3, n° 189, p.109-120.

Le Gaufey Guy, *Le pastout de Lacan. Consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, EPEL, 2006.

Le Guillant Louis, *Le drame humain du travail*, Erès, 2006.

Léger Claude, *L'immersion du corps dans la psychanalyse*, L'en-je lacanien, 2004/2, n° 3, p. 79-91.

Le Goc-Diaz Isabelle, *La dépersonnalisation : un point de vue idéal ? Que nous enseignent les dépersonnalisés ?*, Journal Français de Psychiatrie, n°4, Seuil, 1996.

Le Maléfan Pascal, *La sortie hors du corps est-elle pensable par nos modèles cliniques et psychopathologiques ? Essai de clinique d'une marge*, Evolution Psychiatrique, n° 70, 2005, p. 513-34.

Le Maléfan Pascal, *Sortie du corps et clinique de la situation traumatique*, Inédit.

Le Maléfan Pascal, *La « sortie hors du corps » est-elle pensable par nos modèles cliniques et psychopathologiques ? Essai de clinique d'une marge. À propos d'un cas,* Evolution psychiatrique, 2005, p. 70.

Le Maléfan Pascal, *La « sortie hors du corps » comme nouveau tropisme pour la clinique du corps ?*, Recherches en psychanalyse, 2011/1, n° 11, p. 38-46.

Lenclud Gérard, *Être une personne*, Terrain, 52 | 2009, mis en ligne le : 05 mars 2009, URL : http:// terrain.revues.org/index13544.html.

Le Poulichet Sylvie, *L'informe temporel : s'anéantir pour exister*, Recherches en psychanalyse, 2005/1, n° 3, p. 21-29.

Le Poulichet Sylvie, *Psychanalyse de l'informe, dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, Flammarion, 2009.

Lesourd Serge, *Les sans noms de la science*, Cliniques méditerranéennes, 2001, n° 64, p. 65-74.

Lesourd Serge, *Les parlottes libérales ou l'a-parole du sujet*, Cliniques méditerranéennes, 2008/2 n° 78, p. 39-48.

Lettres de l'École freudienne, n° 16, p. 19.

Lew René, *Construction des impossibles*, Analyse Freudienne Presse, 2009/1, n° 16, p.143-151.

Loescher Daniel, *L'objet a décentre le phallus*, in Marcel Ritter et Jean-Marie Jadin, *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Erès, 2009, p. 439-459.

Maleval Jean-Claude, *La destructuration de l'image du corps dans les névroses et les psychoses*, Folies hystériques et psychoses dissociatives, editions Payot, Paris, l981.

Maleval Jean-Claude, *La forclusion du Nom du Père. Le concept et sa clinique*, Seuil, Paris, 2000.

Marie Pierre, *La jouissance*, TOPIQUE 2004/1, N° 86, p. 21-32.

Marin Claire, *Hors de moi*, Paris, éditions Allia, 2008.

Marmar CR, et al., *Peritraumatic Dissociation and Posttraumatic Stress in Male Vietnam Theater Veterans*, American J. Psychiatry 1994 ; 151(6) : 902–7.

Martin-Mattera Patrick, *Le tiers dans la construction de la Loi symbolique. Perspective psychanalytique*, in Constantin Xypas et al., Le tiers éducatif. *Une nouvelle relation pédagogique*, De Boeck Supérieur Perspectives en éducation et formation, 2011, p. 125-135.

Martin-Mattera Patrick, Sublimation ou *sinthomation ? Apports et réflexions cliniques sur la création dans la psychose*, L'évolution psychiatrique, 76, 2011, p. 419–432.

Ménager Ephrem, Bulletin L'Orang-Outang n° 6, 1999. Bulletin Interne du Service de Psychiatrie B de l'Hôpital Robert Ballanger, Service du Dr Trémine.

Menès Martine, *L'inquiétante étrangeté*, La lettre de l'enfance et de l'adolescence, 2004/2 no 56, p. 21-24.

Mendelsohn Sophie, *Explorer ce système de nulle part...*, Psychanalyse, 2009/1 n° 14, p. 39-47.

Menezes Masagão Andrea, de Araújo Leite Nina Virginia, *Habitats*, Essaim, 2012/2, n° 29, p. 111-123.

Mérigot Bernard, *L'Inquiétante Étrangeté. Note sur l'Unheimliche*, Littérature, n°8, 1972, Le fantastique, p. 100-106.

Merleau-Ponty Maurice, *Les relations à autrui chez l'enfant*, éditions Les cours de la Sorbonne, p. 55-57.

Mijolla-Mellor (de) Sophie, *Organes énigmatiques et constructions mythiques*, Topique, 2004/2, n° 87, p. 65-87.

Miller Jacques-Alain, *Des réponses du Réel*, Cours 1982/83, inédit, document électronique.

Miller Jacques-Alain, *La nature des semblants*, L'orientation lacanienne, séance du 5 février 1992, inédit.

Miller Jacques-Alain, *Biologie lacanienne et événement de corps*, Cours de 1999, inédit, document électronique.

Miller Jacques-Alain, *Les six paradigmes de la jouissance*, La Cause freudienne, n° 43, Paris, 1999.

Miller Jacques-Alain, *Un Réel pour le XXIe siècle*, éditions La cause freudienne, 2013.

Miller Jacques-Alain, *Extimité,* Cours 1985-1986, inédit, document électronique.

Moisan Fabrice, *L'étrangère de Mantinée*, Analyse Freudienne Presse, 2005/2 no 12, p. 167-177.

Molinier Pascale, *Des féministes et de leurs femmes de ménage : entre réciprocité du care et souhait de dépersonnalisation*, Multitudes, 2009/2, n° 37-38, p. 113-121.

Molinier Pascale, Flottes Anne, *Travail et santé mentale : approches cliniques*, Travail et Emploi, n° 129, janvier-mars 2012, mis en ligne le 31 octobre 2012,
URL : http://travailemploi.revues.org/5547

Morales Bibiana, *Une logique de l'écriture*, Psychanalyse, 2010/3 n° 19, p. 65-74.

Morin Isabelle, *Les mots et la Chose*, Psychanalyse, 2007/1, n° 8, p. 5-22.

Morin Isabelle, *L'exclusion interne*, Psychanalyse, 2012/2, n° 24, p. 15-21.

- N -

Nicolaïdis Nicos, *Réflexions à propos de la dépersonnalisation*, Revue française de psychosomatique, 2005/1 no 27, p. 163-176.

Noyes R., Kletti R., *Depersonnalization in the face of life-threatening danger : a description*, Psychiatry, 1976, 39, 2 : 19-27.

Noyes R., *Depersonalization in accident victims and psychiatric patients*, Journal of Nervous and Mental Disorders, 1977, 164, 40l-407.

Nusinovici Valentin, *Avoir un corps ?,* Journal Français de Psychiatrie, 2004/3, n° 24.

- O -

Olivero-Alvarez Alexandra, *La névrose et ses secrets : vers une clinique de l'extime*, Cahiers de psychologie clinique, 2009/1, n° 32, p. 45-56.

Oppenheim-Gluckman Hélène, *Mémoire de l'absence. Clinique psychanalytique des réveils de coma*, Paris, Masson; 1996.

Oury Jean, *L'objet chez Lacan*, document électronique.

- P -

Pamart Eliane, *Du désir à l'identité*, L'en-je lacanien, 2009/1, N° 12, p. 121-129.

Parent Pierre-Paul, *L'inquiétante étrangeté, la Chose et l'écriture de la subjectivité*, Filigrane, n° 2, 1993, p. 161-171.

Pinheiro Safatle Vladimir, *L'acte au-delà de la loi : Kant avec Sade comme point de torsion de la pensée lacanienne*, Essaim, 2002/2, n°10, p. 73-106.

Poizat Michel, *L'inquiétante étrangeté de la voix ou la voix du loup*, La lettre de l'enfance et de l'adolescence, 2004/2, n° 56, p. 43-50.

Poli Maria Cristina, *Le concept d'aliénation en psychanalyse*, Figures de la psychanalyse, 2005/2, n° 12, p. 45-68.

Porge Érik, *L'erre de la métaphore*, Essaim, 2008/2, n° 21, p. 17-44.

Porret Philippe, *Erik Porge,* *Des fondements de la clinique psychanalytique*, *Essaim* 2/2008, n° 21, p. 157-160.

Poudat Céline, *Étude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres*, Université d'Orléans, disponible sur http://www. revue-texto-net/ Corpus/Publications/Poudat/Etude.html.

- Q -

Queudrus Sandy, *Un maquis techno – Modes d'engagement et pratiques sociales dans la free-party*, éditions Mélanie Séteun, 2000.

- R -

Rabatel Alain, *Le point de vue, entre langue et discours, description et interprétation : état de l'art et perspectives*, Cahiers de Praxématique, 2003, n° 41, p. 7-24.

Rassial Jean-Jacques, *D'une logique sans rapport*, Mi-Dit, Cahiers Méridionaux de Psychanalyse, 1, n° 2, juin 1984, p.4-14.

Razavet Jean-Claude, *Du roc de la castration au roc de la structure*, éditions De Boeck, 2ème édition, 2002.

Reutner Ursula, *De nobis ipsis silemus ? Les marques de personne dans l'article scientifique*, *http://lidil.revues.org/3013*

Revaz Olivier, Rossel Frieda, *Dissociation hystérique et scission schizophrénique : Une contribution des techniques projectives*, Psychologie clinique et projective, 2007/1, n° 13, p. 93-122.

Reynier Gérard, *L'Homme déformé chez Bacon*, Champ psychosomatique, 2010/3, n° 59, p. 143-174.

Ribot Théodule, *les maladies de la personnalité*, Maison Félix Alcan, Paris.

Ricoeur Paul, *Approches de la personne*, Lectures 2, Paris, éditions Le Seuil, 1992.

Rochat Philippe, *Conscience de soi et des autres au début de la vie*, Enfance, 2003/1, n°55, p. 39-47.

Roghe Gilles, *Le corps inachevé,* Revue Française de psychanalyse, *La dépersonnalisation,* Octobre 2013, Tome LXXVII-4, PUF.

Roth M., *The phobic anxiety-depersonalization syndrome,* proceedings of the Royal Society of Medecine, 1959, 52, p587-595.

- S -

Saraga Michael, Gasser Jacques, *Épreuve de réalité et psychose chez Freud. La fin de la psychose – l'heure d'un dernier « retour » ?*, Psychothérapies, 2005/2, n° 25, p. 109-115.

Saladini Olivier et Luauté JP*, Dépersonnalisation.* Encyclopédie Médicale Chirurgicale (Editions Scientifiques et Médicales Elsevier SAS), Paris, Psychiatrie, 37-125-A-10, 2003.

Sami-Ali Mahmoud*, Corps réel Corps imaginaire,* Dunod, 2010.

Sartre Jean-Paul, *L'être et le Néant*, Paris, Folio, Gallimard, 1976.

Sauret Marie-Jean, *Les Hommes aux loups*, Psychanalyse, 2005/, n° 2, p. 53-82.

Sauret Marie-Jean, *Les « loupés » de l'Homme aux loups*, Psychanalyse, 2011/2, n° 21, p. 5-5.

Sauvagnat François, *Divisions subjectives et personnalités multiples*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.

Sauverzac (de) Jean-François, *Sur les origines anthropologiques du réel chez Lacan*, Cliniques méditerranéennes, 1/2001, n° 63, p. 223-237.

Scherrer Ferdinand, *La fugue ou les paradoxes de la jouissance. Réflexions à propos de La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Essaim, 2010/2 n° 25, p. 119-156.

Scherrer Ferdinand, *Le roc...*, Essaim, 2011/2, n° 27, p. 83-99.

Schilder Paul, *L'image* du *corps*, Paris, éditions Gallimard, 1980.

Schilder Paul, *The treutmen of derpersonnalization*, in *Bulletin N.Y. Acad. Med.*, 1939, n°15, p. 258-272.

Schmid-Kitsikis Elsa, *Sentir, ressentir : l'autosensorialité «objet» d'une jouissance*, Revue Française de Psychanalyse, n° 63, p. 147-156.

Schmid-Kitsikis Elsa, *Corps et psyché : théorisation*, Adolescence, 2005/2, n° 23, p. 381-401.

Sédat Jacques, *La pulsion de mort : hypothèse ou croyance ?*, Cliniques méditerranéennes, 2008/1, n° 77, p. 177-193.

Simonney Dominique, *Le temps de passer*, Essaim, 2010/1, n° 24, p. 73-85.

Simonney Dominique, *Colette Soler, Les affects lacaniens*, Essaim, 2012/1 n° 28, p. 233-241.

Slatman Jenny, *L'imagerie du corps interne*, Methodos, 4 | 2004, mis en ligne le 14 avril 2004. URL : http://methodos.revues.org/133

Spoljar Philippe, *Aux confins de la subjectivité : les résurgences de l'originaire en réanimation*, Champ psychosomatique, 2004/2, n° 34, p. 93-107.

Spoljar Philippe, *Aspects cliniques de la dépersonnalisation. La position du tiers et l'empreinte de l'informe dans les processus psychiques adolescents*, Recherches en psychanalyse, 2005/1 no 3, p. 65-74.

Soler Colette, *Du parlêtre*, L'en-je lacanien, 2008/2, n° 11, p. 23-33.

Soler Colette, *Ce que Lacan a appris de Joyce*, L'en-je lacanien, 2014/2, n° 23, p. 11-22.

Sollier Paul, *Le doute*, Maison Félix Alcan, Paris, 1909.

Stevens Alexandre, *L'holophrase, entre psychose et psychosomatique*, Ornicar ?, n° 42, Paris, Navarin, 1987.

Stitou Rajaa, *Le regard et l'étranger*, Champ psychosomatique, 2007/2, n° 46, p. 115-125.

- T -

Tausk Victor, *La machine à influencer*, Paris, éditions Payot, 1990.

Tyszler Jean-Jacques, *La dépersonnalisation, une clinique actuelle*, La revue lacanienne, 2007/2 n° 2, p. 71-74.

- V -

Valabrega Jean-Paul, *Phantasme, mythe, corps et sens*, Payot, 1980.

Van De Vijver Gertrudis, *Auto-organisation, identité, autonomie : figures kantiennes*, Revue internationale de philosophie, 2004/2, n° 228, p. 219-241.

Van Eersel Patrice, *Le cinquième rêve*, éditions Grasset, Paris, 1997.

- W -

Wallon Henri, *Les origines du caractère chez l'enfant* , 1949, Paris, PUF, 1980.

Winnicott Donald Woods, *Le développement affectif primaire,* In *De la pédiatrie à la psychanalyse,* Paris, Payot, 1969.

Winnicott Donald Woods, *La crainte de l'effondrement*, in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques,* Paris, Gallimard, 2000, p. 205-216.

- Z -

Zizek Slavoj, *Les plus sublimes des hystériques*, PUF, document numérique, 2015.

Je dispose de plus de 80 % des ouvrages cités dans cette bibliographie au format numérique (pdf) n'hésitez pas à me contacter si vous souhaitez en avoir certains : dafradet@gmail.com

****

Lexique

- des principaux concepts -

Index lexical

Aliénation.5, 6, 42, 44, 92, 94, 95, 99, 100, 101, 103, 116, 123, 127, 130, 146, 147, 148, 153, 156, 164, 189, 230, 238

Anamorphose.....152, 154, 155, 228, 289, 290

Autre..5, 8, 20, 22, 25, 26, 27, 29, 32, 35, 38, 39, 40, 41, 44, 47, 48, 49, 53, 55, 56, 57, 58, 62, 64, 65, 66, 68, 70, 72, 73, 74, 75, 77, 82, 85, 86, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 198, 202, 205, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 233, 234, 239, 241, 254, 255, 257, 258, 259, 284

Bi-localisation.....5, 146, 150, 151

Bonne place.....28, 150, 154, 155, 210, 291

Corps.....5, 20, 22, 26, 27, 29, 37, 38, 40, 48, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 76, 77, 80, 81, 83, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 117, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 140, 142, 144, 153, 154, 156, 157, 163, 165, 169, 170, 173, 174, 177, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 211, 213, 220, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 232, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 254, 256, 259, 286

Dépersonnalisation....5, 8, 10, 11, 12, 13, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 62, 64, 67, 78, 80, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 91, 94, 99, 100, 101, 109, 110, 111, 121, 125, 132, 133, 135, 136, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 162, 163, 165, 166, 168, 172, 173, 174,

175, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 222, 224, 226, 228, 229, 234, 235, 237, 239, 240, 253, 287

Déréalisation.....5, 8, 20, 38, 39, 40, 50, 53, 55, 61, 64, 66, 87, 91, 145, 154, 156, 168, 174, 184, 185, 219, 220, 228

Distance.....

Distanciation (Verfremdung).....

Distance 5, 6, 69, 82, 139, 140, 141, 143, 144, 146, 153, 154, 156, 158, 164, 182, 196, 220

Distanciation.....8, 26, 28, 29, 75, 125, 132, 138, 140, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 165, 168, 169, 176, 177, 178, 180, 186, 193, 194, 196, 198, 206, 213, 214, 219, 220, 221, 253, 254

Distanciation.....28

Effet de distanciation.....158, 165, 177, 178, 198, 213

Verfremdung.....5, 6, 26, 125, 140, 142, 144, 145, 148, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 175, 176, 177, 187, 192, 193, 194, 197, 198, 219, 221

Verfremdungseffekt…5, 6, 26, 140, 142, 144, 151, 153, 154, 155, 157, 158, 175, 176, 177, 187, 192, 193, 194, 197, 198, 219

Division..24, 44, 46, 84, 85, 86, 94, 95, 96, 102, 119, 135, 142, 147, 160, 161, 162, 163, 164, 178, 211, 231, 239, 275, 286

Extime.....5, 6, 155, 176, 177, 178, 179, 186, 202, 221, 237, 259

Fantasme...5, 28, 29, 82, 85, 89, 100, 104, 105, 115, 121, 127, 133, 134, 150, 151, 154, 156, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 174, 175, 180, 185, 187, 190, 196, 211, 220, 222, 224, 225, 226, 227, 234, 259

Focalisation.....130, 154, 156

Holophrase.....128, 129, 147, 240

Holophrasé.....129, 147, 148, 153

Image...21, 27, 41, 47, 71, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 112, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 135, 150, 152, 153, 154, 165, 170, 173, 174, 179, 180, 182, 183, 184, 186, 192, 194, 197, 198, 206, 213, 221, 234, 235, 239, 240

Imaginaire.....

Identification imaginaire.....5, 88, 90, 126, 127, 128, 150, 183

Imaginaire. .5, 26, 74, 75, 76, 81, 82, 83, 87, 88, 90, 91, 101, 110, 113, 115, 116, 121, 122, 125, 126, 127, 128, 130, 133, 134, 144, 149, 150, 151, 153, 156, 157, 158, 163, 165, 180, 181, 183, 185, 186, 190, 193, 197, 204, 208, 214, 221, 224, 225, 227, 228, 229, 239

Inquiétante étrangeté (Unheimlich).....

Inquiétante étrangeté..... 5, 26, 28, 29, 53, 73, 74, 75, 143, 144, 155, 156, 157, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 181, 184, 185, 186, 197, 198, 214, 220, 222, 228, 229, 230, 234, 236, 238

Unheimlich.....5, 6, 29, 88, 136, 143, 163, 168, 169, 174, 176, 184, 236

Jouissance.....

Jouissance autre….5, 27, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 118, 143, 177, 189, 191, 192, 194, 219, 225

Jouissance phallique…..5, 27, 101, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 125, 130, 227

Manque 5, 23, 47, 48, 56, 91, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 110, 111, 115, 120, 123, 128, 136, 142, 148, 150, 153, 155, 158, 160, 161, 179, 181, 183, 197, 205, 207, 211, 212, 215, 219, 254

Nom du Père.....101, 113, 131, 143, 149, 159, 165, 207, 219, 235

Nomination.....27, 113, 114, 115, 128, 129, 131, 143, 149, 159, 175, 194

Objet a…..5, 27, 28, 91, 99, 100, 101, 102, 104, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 129, 130, 132, 140, 143, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 157, 159,

160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 177, 180, 184, 208, 219, 220, 226, 235, 254

Phallus....5, 6, 27, 28, 94, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 115, 116, 117, 118, 119, 125, 126, 128, 129, 130, 131, 132, 140, 146, 147, 149, 150, 152, 153, 154, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 175, 176, 177, 181, 190, 219, 220, 226, 233, 235

Poinçon.....5, 12, 28, 81, 82, 138, 141, 151, 154, 156, 164, 166, 220, 225

Réel.....5, 18, 26, 27, 28, 29, 33, 39, 40, 44, 53, 68, 69, 74, 75, 82, 83, 86, 99, 100, 101, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 132, 134, 136, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 153, 155, 156, 157, 158, 163, 165, 169, 171, 173, 177, 178, 179, 180, 181, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 204, 219, 220, 224, 226, 227, 231, 236, 239, 254, 256, 259

Séparation...5, 59, 99, 104, 116, 119, 146, 147, 149, 154, 164, 166, 167, 189, 214, 226, 259

Signifiant...5, 20, 27, 82, 87, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 109, 110, 111, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 123, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 142, 144, 146, 147, 153, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 167, 178, 191, 192, 193, 198, 206, 207, 211, 212, 221, 232, 254

Sinthome.....27, 91, 113, 114, 115, 125, 129, 131, 151, 165, 224, 233

Structure.....5, 6, 19, 23, 25, 26, 27, 32, 35, 36, 41, 42, 75, 82, 90, 93, 94, 96, 101, 107, 109, 114, 124, 136, 142, 147, 162, 163, 165, 178, 185, 189, 190, 194, 202, 212, 218, 221, 224, 230, 238

Subjectivité.....49, 87, 125, 155, 193, 194, 196, 204, 209, 213, 220, 227, 230, 238, 240

Sujet..... 5, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 35, 37, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 53, 75, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95,

96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 115, 116, 118, 119, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 172, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 221, 222, 225, 226, 227, 230, 231, 233, 235, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 290

Surmontement.....5, 175, 176, 186, 197, 198, 227, 260

Symbolique.....

Identification symbolique.....5, 92, 116, 127, 128, 132, 150

Symbolique.....5, 26, 28, 29, 75, 81, 82, 92, 93, 98, 99, 100, 101, 106, 107, 108, 113, 116, 117, 118, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 136, 140, 143, 144, 145, 146, 149, 150, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 163, 165, 178, 179, 180, 181, 182, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 197, 198, 208, 211, 219, 221, 227, 229, 232, 236, 259, 285

Traumatisme.....5, 28, 74, 158, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 195, 227, 234, 235

ANNEXE

La notion de solipsisme

En marge de cette recherche sur la dépersonnalisation nous avons souhaité aborder un thème qui nous semble connexe à celui de la distanciation et qui pourrait présenter certains écueils dans la théorisation de celle-ci. Il s'agit de la question du solipsisme qui nous est immédiatement apparue dans notre questionnement sur le Même.

En effet, certaines formules que nous utilisons ou que nous reprenons à Lacan peuvent laisser subsister un doute sur la nature du sujet dont il est question dans cette thèse et nous souhaitons ici circonscrire le champs de ce que nous nommons sujet et cela surtout en rapport avec ce qui pourrait être une vision solipsiste.

Le premier corps fait le second de s'y incorporer (p.74).

Le langage œuvre à cette distanciation qui accroche le Même à l'Autre pour accoucher d'un sujet (p.76).

Il y a création, par l'intérieur, d'un espace extérieur, encore ensemble vide, où le (futur) sujet et les différents objets qu'il va rencontrer toute sa vie vont pouvoir se loger (p.78).

Ces phrases qui semblent remettre en cause un extérieur, une réalité objectale, ne sont pas à entendre comme une approche solipsiste du sujet mais tentent d'exprimer à quel point l'extérieur se conforme aux exigences (pulsionnelles) d'un intérieur. Cette interrogation pouvant se corréler avec ce que nous tentons de définir du Réel (sans pour autant confondre Réel et réalité).

Tout n'est pas pris dans le langage, il y a un reste d'une part (objet a) et il y manque un signifiant d'autre part. Le Réel c'est l'innommable, il est au-delà du langage qui en trace la frontière (le langage fait-il frontière ou troue-t-il le Réel ? Le langage est Un et même s'il encapsule l'objet a il n'y manque rien, il est compact et fermé, au sens de Cantor, le Réel est de ce fait inaccessible, hors représentation. Sommes nous un effet du Réel ou le Réel est-il projeté hors du sujet dans sa structuration ? Si nous considérons que le Réel est projeté hors du sujet cela ne fait-il pas de la psychanalyse un solipsisme ?

Pour construire notre pensée nous allons dans un premier temps reprendre le parcours de certains auteurs à même de nous éclairer sur la question :

D'après le Petit Robert : *le solipsisme (du latin solus, seul et ipse, soi-même) est une attitude générale pouvant être théorisée sous une forme philosophique et non métaphysique, d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même. La question ici ne relève d'abord pas de l'esprit, mais d'une constatation que le moi, ou l'ego, est la seule manifestation de conscience dont nous ne puissions pas douter (voir Descartes). Seul l'ego peut donc être tenu pour assurément existant et le monde extérieur avec ses habitants n'existe dans cette optique que comme une représentation hypothétique et ne peut donc pas être considéré, sans abus de langage, autrement que comme incertain. Il pourrait s'agir seulement d'une position épistémologique constructiviste. Si on l'envisage aussi sur un plan ontologique, on se rapproche alors du pyrrhonisme où la connaissance de quoi que ce soit d'extérieur à soi-même ne reste qu'une conjecture incertaine*.

Selon le philosophe Lalande : *le solipsisme est une doctrine présentée comme une conséquence logique résultant du caractère idéal (idéel) de la connaissance ; elle consisterait à soutenir que le moi individuel dont on a conscience, avec ses modifications subjectives, est toute la réalité, et que les autres moi dont on a la représentation n'ont pas plus d'existence indépendante que les personnages des*

rêves ; ou du moins à admettre qu'il est impossible de démontrer le contraire [218].

Il faut rappeler que le solipsisme n'a pas à être réfuté, puisqu'il est présenté en philosophie à titre de problème et non de thèse. Il n'existe pas de philosophie solipsiste.

Kant, lui, se sert de ce terme dans la Critique de la raison pratique (3e section, §3), mais pour désigner l'amour de soi éprouvé par le moi empirique, par contraste avec le sujet transcendantal.

Le solipsisme a été très largement abordé dans le Tractatus logico-philosophicus de Wittgenstein [219], selon lequel le solipsisme peut être défini à partir de la proposition 5.63 : *je suis mon monde*.

Pour Wittgenstein, selon la proposition 5.631, on ne peut montrer le solipsisme parce qu'en tant que définition du monde, il est absurde : *il n'y a pas de sujet de la pensée de la représentation. Si j'écrivais un livre intitulé Le monde tel que je l'ai trouvé, je devrais y faire aussi un rapport sur mon corps, et dire quels membres sont soumis à ma volonté, quels n'y sont pas soumis, etc. Ce qui est en effet une méthode pour isoler le sujet, ou plutôt pour montrer que, en un sens important, il n'y a pas de sujet : car c'est de lui seulement qu'il ne pourrait être question dans ce livre*.

Wittgenstein en donne une démonstration, dans la proposition 5.641, le sujet qui voit en lui le monde (solipsisme radical), ne peut en toute rigueur se définir lui même puisqu'il devrait être en dehors de lui, en dehors du monde : *l'œil, en réalité, tu ne le vois pas. Et rien dans le champ visuel ne permet de conclure qu'il est vu par un œil. Ce qui implique une impossibilité du sujet métaphysique (le je*

---

218 André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Quadrige, 1926 (5e éditions, 1999)

219 Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993.

du solipsisme) à être dans le monde. Le je philosophique […] est le sujet métaphysique, qui est frontière — et non partie — du monde.

Nous retenons cette dernière proposition et la mettons en rapport avec le Réel lacanien en retenant la notion de frontière. Frontière que nous entendons également entre Innenwelt et Umwelt.

C'est avec cette notion de frontière que nous concevons l'implication du solipsisme comme une sorte de lieu vide de la pensée (absurde) et de la réalité (frontière du monde qui n'a donc par définition pas d'espace) puisque, selon la proposition 5.64 : développé en toute rigueur, [il] coïncide avec le réalisme pur. Le je du solipsisme se réduit à un point sans extension, et il reste la réalité qui lui est coordonnée ».

Puisque le solipsisme résulte d'une radicalisation de l'idéalisme, la seule façon de le réfuter serait de réfuter l'idéalisme lui même en montrant qu'il existe des idées qui ne peuvent être présentes à l'esprit qu'à titre de re-présentations provoquées par une cause extérieure et que la représentation d'autrui en fait partie. Ainsi l'expérience de la résistance et de la confrontation du désir d'autrui au mien semble indiquer qu'autrui subsiste à l'extérieur de mon esprit puisqu'il peut s'opposer à mon désir. Ce serait la transcendance d'autrui qui serait la preuve de sa réalité.

Or nous savons bien que l'expérience des illusions du rêve suffit à établir qu'il est toujours possible que mon esprit forme de lui même la représentation d'autres qui me résistent, alors même qu'ils n'existent aucunement à titre de réalité extérieure. L'expérience du rêve est dirimante pour le réalisme naïf.

De sorte qu'un sceptique particulièrement tordu (ou rigoureux) pourrait encore objecter que rien ne me garantit que je ne rêve pas qu'autrui existe, etc....

A moins donc de démontrer que les idées claires et distinctes qui me représentent une réalité extérieure sont toutes vraies, comme a vainement tenté de le faire Descartes,(vainement car pour y parvenir il faudrait démontrer que Dieu existe), on ne peut pas éliminer l'hypothèse de l'idéalité de toutes nos représentations et donc le solipsisme... Croire en l'existence d'autrui est donc le premier un acte de foi. Je ne peux jamais rien démontrer au sujet de ce qu'est autrui et encore moins de ce qui se passe en lui. Je ne peux qu'y croire. Ce qui se vérifie tous les jours dans nos relations avec les autres.

Ce qui fait dire à Wittgenstein : *tout ce qui peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence*.

Nous pourrions également faire référence à Merleau-Ponty [220] qui précise : *pour lever toute équivoque sur ce point, redisons que nous ne reprochons pas seulement à la philosophie réflexive de transformer le monde en poème, mais de défigurer aussi l'être du "sujet" réfléchissant, en le concevant comme "pensée" et, pour finir, de rendre impensables ses relations avec d'autres "sujets" dans le monde qui leur est commun*.

La philosophie réflexive métamorphose d'un seul coup le monde effectif en champ transcendantal, elle se borne à me remettre à l'origine d'un spectacle que je n'ai jamais pu avoir que parce que, à mon insu, je l'organisais.

Une fois qu'on s'y est installé, la réflexion est une position philosophique inexpugnable, tout obstacle, toute résistance à son exercice étant d'emblée traités non comme une adversité des choses, mais comme un simple état de non-pensée, une fissure dans le tissu continu des actes de pensée, qui est inexplicable, mais dont il n'y a rien à dire puisque, à la lettre, elle n'est rien. Mais faut-il entrer dans la réflexion ? Dans son acte inaugural se cache un double jeu,

220 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, extraits de *Réflexion et interrogation*, édition Gallimard.

qui une fois dévoilé, lui ôte son évidence apparente ; c'est en une fois qu'est accompli le mensonge philosophique dont on paye d'abord cette méthode ensuite invulnérable. Il est essentiel à l'analyse réflexive de partir d'une situation de fait. Si elle ne me donnait pas d'emblée l'idée vraie, l'adéquation interne de ma pensée à ce que je pense, ou encore la pensée en acte du monde, il lui faudrait suspendre tout "je pense" à un "je pense que je pense", celui-ci à un "je pense que je pense que je pense", et ainsi de suite...

Un être qui se justifie par lui-même n'est pas essence mais émanation d'essence. Tout solipsisme se fonde sur cette erreur ontologique : penser et être ne font qu'un. C'est une aporie car cela oblige celui qui pense à partir du principe que l'idée du vrai est le vrai, que l'idée du bien est le bien... Qu'il n'existe aucune séparation entre moi et mes pensées. Si la pensée cesse d'être condition de l'essence de celui qui pense alors le solipsisme est rendu impossible. Il ne suffit pas de penser le monde pour que le monde soit, il faut quelque chose d'autre et ce quelque chose je ne le détiens pas en moi-même, il est ailleurs au-delà de la frontière que trace le fantasme fondamental du sujet.

C’est dans la mesure où le rapport du sujet à lui-même est un rapport à lui même comme autre, définition même de l'extime. Le sujet est en lui-même l’effet de ce champ qui l’environne de toute part. L'Autre est toujours déjà là et se met en fonction avec le corps parlant (de la mère en premier).

L'extérieur c'est le Réel, ce qu'il reste d'impossible à symboliser et qui, pourtant, sert d'appui au symbolique. Wittgenstein le disait d'une certaine façon lorsqu'il énonçait : *mon livre consiste en deux parties : celle ici présentée, plus ce que je n’ai pas écrit. Et c’est précisément cette seconde partie qui est la partie importante. Mon livre trace pour ainsi dire de l’intérieur les limites de la sphère de l’éthique, et je suis convaincu que c’est la SEULE façon rigoureuse de tracer ces limites. En bref, je crois que là où tant d’autres aujourd’hui pérorent, je me suis*

arrangé pour tout mettre bien à sa place en me taisant là-dessus [221].

L'impossible n'est pas la négation du possible mais sa frontière. Nous revenons sur l'extime qui caractérise pour nous toute la puissance que recèle le mot, difficilement traduisible en Français, ***Aufhebung*** , soit le dépassement d'une contradiction dans une synthèse conciliatrice.

221 Lettre à Ludwig von Fricker, citée par C. Chauviré, L. Wittgenstein, Paris, Seuil, p. 75.

La notion de surmontement

Nous proposons ce texte en annexe car il n'est pas simple à trouver. De plus nous estimons que ce travail sur la notion de surmontement mérite vraiment d'être relevé.

la notion de « surmontement » dans l'œuvre de Freud

Alain COSTES

1) Le degré zéro de la lecture

Relire Freud (1) : voilà bien une pratique qui fait aujourd'hui partie du métier d'analyste — ou de psychologue clinicien — tant il est vrai que l'on peut être sûr d'y trouver matière à associer, élaborer, voire conceptualiser.

A l'origine, la présente recherche ne portait nullement sur la problématique du changement : une tentative de lecture psychanalytique d'un texte littéraire m'avait induit à travailler l'article de Freud sur « l'Inquiétante étrangeté ». J'y rencontrai le terme de « surmonté » — que Freud distinguait du « refoulé » — et cette distinction s'avéra utile dans mes lectures interprétatives (2).

Puis, au hasard de mes relectures freudiennes, je m'aperçus que je retrouvais avec une grande fréquence les verbes « surmonter » ou « vaincre » — tous deux traduisant le verbe allemand « *überwinden* » — au point qu'il me parut utile d'en noter chaque apparition. Quand bien même mon intérêt était orienté sur tout autre chose, ces mots me sautaient aux yeux de façon quasi involontaire. Car il existe un degré zéro de l'acte de lecture où les représentations de mots surgissent dans la nudité de leur seule image graphique, encore vierges de toute pesanteur sémantique. A ce stade, une « lecture flottante » suffit amplement à

(1) Ce texte constitue une version remaniée d'un mémoire de D.E.S.S. rédigé dans le cadre de l'enseignement de Monsieur le Professeur P. Guiton, lors de l'année 1980-81.

(2) « Boris Vian et le plaisir du texte », in *Les Temps Modernes*, août-sept. 1975, n° 349-350, p. 130.

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

déceler l'image graphique privilégiée. Colligeant ainsi les « surmonter », les « vaincre » et leurs dérivés, j'en vins naturellement à m'interroger sur cette répétition lexicale et le sens à lui accorder. A cet égard, le texte sur l'*Unheimliche*, je l'ai dit, permettait une première approche.

2) Les deux sortes d'inquiétante étrangeté

Cet article de 1919, Freud aurait peut-être mieux fait de l'intituler « Les deux inquiétantes étrangetés ». On se souvient en effet qu'il distingue en dernière analyse deux sortes d'*Unheimliche*, l'une qui trouve sa source dans les « complexes infantiles » que le sujet a refoulés, l'autre qui prend naissance dans les « croyances animistes » infantiles que le sujet a, dit-il, « surmontées ». Dans le premier cas, l'angoisse surgit lors d'un retour inopiné d'un refoulé, dans le second à la faveur d'une croyance ancienne « surmontée » et qui fait retour — ce qu'on peut alors appeler un « retour du surmonté ». Le passage vaut d'être rappelé dans son intégralité car Freud insiste fermement sur cette distinction :

> « Dans l'inquiétante étrangeté due aux complexes infantiles, la question de la réalité matérielle n'entre pas du tout en jeu, c'est la réalité psychique qui en tient lieu. Il s'agit ici du refoulement effectif d'un contenu psychique et du retour de ce refoulé, non de la suppression [*Aufhebung*] de la *croyance en la réalité* de ce contenu psychique lui-même. On pourrait dire que dans l'un des cas un certain contenu de représentations est refoulé, dans l'autre la croyance en sa réalité (matérielle). Mais cette dernière manière de s'exprimer étend probablement au-delà de ses limites légitimes l'emploi du terme de « refoulement ». Il serait plus correct de tenir compte ici d'une différence sensible et de qualifier la condition dans laquelle se trouvent les convictions animistes de l'homme civilisé, d'état plus ou moins « *surmonté* » [*überwundensein*]. Nous nous résumerions alors ainsi : l'inquiétante étrangeté prend naissance dans la vie réelle lorsque les complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par quelque impression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions *surmontées* [*überwunden*] semblent de nouveau être confirmées ». [F. (1919), p. 205/*G.W.* XII, p. 263] (3).

D'ores et déjà, les indications très précises de ce texte permettent de bien distinguer le processus de refoulement du processus de « surmontement » (4). S'agissant de ce dernier, Freud note qu'il concerne « un cas d'épreuve de la réalité ». En outre, puisqu'il porte sur des « croyances » et non sur des « complexes infantiles », le surmontement

(3) La première référence renvoie à la bibliographie des textes traduits en français, la seconde aux *Gesammelte Werke*.

(4) Il ne s'agit pas là d'un néologisme puisque Littré le répertorie et en fait remonter l'usage au XVIe siècle.

semble relever de la sphère de la pensée plus que de celle de la fantasmatisation. Le surmontement serait mobilisé par ce travail de deuil bien particulier que le moi infantile a dû opérer : le deuil de la toute-puissance de ses pensées. Dans une perspective ontogénétique, on pourrait proposer la description suivante : progressivement, l'épreuve de réalité détrône la mégalomanie infantile du sujet et convainc le moi de l'inadéquation de ses hémorragies projectives. Le surmontement serait ainsi consécutif à la constatation toujours réitérée que la réalité extérieure ne se conforme pas au narcissisme du sujet.

Or, c'est exactement là la description brossée dans cet autre article fondamental de Freud sur les « Formulations concernant les deux Principes du cours des événements psychiques », texte où est reconstruite la progressive prééminence du Principe de Réalité sur le Principe de Plaisir-Déplaisir : la réalisation hallucinatoire du désir s'avérant finalement incapable de mettre fin à l'expérience de frustration, « l'appareil psychique dut plutôt se décider à représenter les circonstances réelles régnant dans le monde extérieur et tenter de les modifier ». Et Freud d'ajouter qu'à mesure que croît « l'importance [...] de la réalité extérieure », le refoulement, régi par le Principe de Plaisir, perd de sa pertinence et est remplacé par un processus notablement différent :

> « A la place du refoulement qui excluait de l'investissement, en tant qu'elles provoquaient du déplaisir, une partie des représentations qui surgissaient, apparaît l'acte de jugement qui doit décider impartialement si une représentation déterminée est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité... » [F. (1911), p. 191.]

Nous aurons bientôt à nous demander si l'instauration de ce « jugement impartial » n'est pas l'une des retombées du processus de surmontement. Pour l'heure, je résumerai ainsi ce qui peut être su de ce processus d'après les deux textes cités : fondamentalement, le surmontement se distingue du refoulement en ce que ce dernier relève d'une censure contre-libidinale et intériorisée tandis que le surmontement s'opère par l'action d'une instance contre-narcissique et qui a toujours partie liée avec la réalité extérieure. Schématiquement, on pourra avancer que le refoulement — induit par le seul Principe de Plaisir — opère pour le compte du moi-plaisir alors que le surmontement — au service du Principe de Réalité — veille aux intérêts du moi-réalité.

Mais en relisant ainsi l'article de 1911, je découvris quatre nouvelles occurrences du mot « *überwinden* ». Les deux premières ont trait à la pensée scientifique :

> « ...[Les religions] ne sont pas parvenues à surmonter [*Überwindung*] le Principe de Plaisir. C'est la science qui réussit le mieux à le surmonter [*Überwindung*]. » [F. (1911), p. 193/*G.W.*VIII, p. 236].

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

Quant au second fragment, il est propre à nous rappeler que Freud a longtemps intitulé son article : « Les deux principes de l'action psychique et de l'éducation » (Cf. Lettre à Jung du 19-6-1910) puisqu'il porte sur la pédagogie :

> « L'éducation peut être décrite, sans plus considérer, comme une incitation à surmonter (*Überwindung*) le Principe de Plaisir et à lui substituer le Principe de Réalité... » [F. (1911), p. 194/*G.W.* VIII, p. 236].

Enfin, s'exprimant sur le travail de l'analyste, Freud utilise « surmonter » pour évoquer une « difficulté de la psychanalyse », thème qu'il reprendra dans un texte qui porte cet intitulé :

> « Le caractère le plus déroutant des processus inconscients (refoulés), auquel les chercheurs ne s'habituent qu'en surmontant [*Selbstüberwindung*] de grandes répugnances, tient à ce que, dans ces processus, l'épreuve de réalité n'est pas valable... » [F. (1911), p. 194/*G.W.* VIII, p. 237]

Ce qui frappe à première lecture, c'est l'homogénéité sémantique, la parfaite corrélation de ces occurrences avec le « surmonté » du texte sur l'inquiétante étrangeté.

Dès lors, j'ai continué à glaner les citations toutes les fois que je rencontrais « surmonter » ou « vaincre » au hasard de mes lectures de Freud. A ce jour, j'en ai relevées plus de 160, et je suis convaincu que ma collection est loin d'être exhaustive !

3) La question de la traduction

Avant d'aller au-delà, une mise au point s'avère nécessaire au sujet des problèmes de traduction (5). Si l'on se reporte au texte allemand toutes les fois qu'apparaissent en français les verbes « surmonter » et « vaincre », nous trouvons neuf fois sur dix le verbe « *überwinden* ». Quant aux autres occurrences, elles nous renvoient pour la plupart à « *besiegen* » — vaincre, battre, surmonter, maîtriser — ou à « *bewältigen* » — venir à bout, maîtriser.

« *Besiegen* » et « *überwinden* » sont des quasi-synonymes et les traducteurs les traduisent indifféremment par « vaincre » ou « surmonter ». Il serait pourtant préférable, puisque le français le permet, de tenir compte du choix lexical de Freud et de traduire systématiquement « *besiegen* » par « vaincre » et « *überwinden* » par « surmonter

(5) J'ai plaisir ici à remercier Mme. A. Anargyros-Luquet ainsi que Mme A. Fonyi pour l'aide qu'elles m'ont amicalement apportée dans l'examen des textes allemands.

Quant à « *bewältigen* », le texte même de Freud nous en montre la proximité sémantique avec « *überwinden* ». Restituant les propos de Ferenczi, Freud écrit dans « Analyse terminée... » :

> « Dans une conférence qu'il fit en 1927, il déclare que toute analyse réussie doit avoir surmonté [*bewältigt*] ces deux obstacles [: le désir du pénis chez la femme et la révolte contre une attitude féminine chez l'homme]. » [F. (1936), p. 401, *G.W.* XVI, p. 98.]

Or, dans une note en bas de page, Freud cite le texte exact de Ferenczi qui, lui, usait du verbe « *überwinden* » :

> « Tout patient mâle doit faire la preuve qu'il a surmonté [*überwindung*] sa peur de la castration... »

Ce léger décalage lexical signale, au passage, que le processus de surmontement aurait à voir avec la « maîtrise », d'autant que J. Laplanche nous a fait remarquer que « *bewältigen* » apparaît souvent sous la plume de Freud (6).

Ne manquons pas aussi de dire combien certains textes mériteraient une retraduction française plus sourcilleuse — ce dont les analystes français sont bien convaincus depuis longtemps — puisque, pour ne citer qu'un exemple, le texte sur l'*Unheimliche* qui n'offre pas moins de 14 occurrences de « *überwinden* » se trouve amputé en français du tiers de ses « surmonter », les autres se dissimulant derrière des « dépasser », « réprimer » et même « périmés » — ce qui ne respecte en rien le choix lexical de Freud. Car ce n'est évidemment pas pour rien que le texte allemand martèle à six reprises « *überwinden* » — contre deux « surmonter » français — *avant* qu'en soit avancée une formulation conceptuelle destinée à discerner une « différence psychologique sensible » bien distincte du statut du refoulé.

Ces quelques remarques pourraient conduire vers deux voies de recherche que je me bornerai ici à indiquer.

La première poserait la question du statut d'un concept au sein d'un corpus : à partir de quel moment un signifiant donné émerge-t-il d'un texte pour acquérir le statut de concept ? C'est là une question qui n'entre pas dans l'ambition du présent travail.

L'autre interrogation pose le problème des préférences inconscientes d'un écrivant pour tel signifiant, voire pour tel phonème. C'est là, à vrai dire, une question de poétique. Je me contenterai, sur ce point, de citer J.-M. Rey qui, dans *Les mots à l'œuvre*, pose ce problème dans un

(6) Voir aussi l'article « Pulsion d'emprise », in *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

contexte phonématique où pourrait précisément s'inscrire l'«*überwinden*» dont l'insistante répétition m'a frappé :

> «On notera d'abord qu'un certain nombre de termes décisifs de la théorie freudienne sont des mots composés sur la base du préfixe «*über*». Parmi les plus connus, c'est-à-dire parmi ceux qui ont apparemment le statut de concept et qu'à l'occasion Freud souligne particulièrement, on peut indiquer par exemple : *Überdeterminierung* («surdétermination»), *Überdeutung* («surinterprétation», *Überbesetzung* («surinvestissement»), *Überich* ou *Über-Ich* (Surmoi»), *Übertragung* («transfert»). A côté de ces termes on en trouvera d'autres dans le texte freudien qui obéissent à la même formation mais dont le statut est moins tranché, sans que pour autant leur rôle soit moins important ; moins remarqués cependant que les premiers. Pour mémoire, je cite les suivants : *Übersharf* et *Überdeutlich*, *Übereinstimmung*, *Überschreibung*» (p. 54).

Il semble donc que Freud aurait quelque penchant à user, voire abuser, du préfixe «*über*» et J.-M. Rey s'attache alors à émettre quelques hypothèses interprétatives sur ce tic d'écriture. Encore devrait-il, à notre avis, pondérer sa recherche par une information statistique portant sur l'usage de ce préfixe en allemand. Mais enfin, pour une fois qu'un lecteur de Freud s'intéressait au plan phonématique de son œuvre, il tombait justement en arrêt sur le préfixe «*über*»! On comprendra que je ne pouvais manquer d'en être frappé.

Reste à présent à apporter un peu d'ordre dans mon matériel textuel.

4) Surmonter les résistances

Comme on pouvait s'y attendre, l'expression «surmonter les résistances» revient avec une grande fréquence dans les textes freudiens (7). Toutes les fois que Freud s'exprime sur l'effet «progrédient» de la cure, il recourt au verbe «*überwinden*» : «surmonter l'amnésie infantile», «vaincre la censure», ce sont-là des expressions qui reviennent constamment dans ses écrits dits «techniques» ou simplement cliniques.

Mais à y regarder de près, Freud emploie ce verbe dans une perspective plus descriptive que dynamique ; il constate un surmontement des résistances, il s'efforce de les vaincre, il observe le progrès de la cure, mais il ne dit jamais *comment* ce processus peut se comprendre

(7) Voir notamment, et pour se limiter à dix occurrences :
F. (1895) p. 236/*G.W.* I p. 296 ; F. (1896) p. 74/*G.W.* I p. 395 ; F. (1900) p. 442/*G.W.* II-III p. 525 ; F. (1904) p. 6/*G.W.* V p. 8 ; F. (1909-b) p. 29/*G.W.* VIII p. 25 ; F. (1912-a) p. 68/*G.W.* VIII p. 383 ; F. (1914) p. 114/*G.W.* X p. 135 ; F. (1915-a) p. 117/*G.W.* X p. 299 ; F. (1916) p. 415/*G.W.* XI p. 454 ; F. (1926) p. 87/*G.W.* XIV p. 191.

métapsychologiquement — *du moins lorsqu'il use de ce verbe*. Tout se passe comme si le terme vague d'«*überwinden*» lui permettait de faire l'économie d'une appréhension plus serrée du processus analytique.

Je crois que cette imprécision répétée est le symptôme d'une certaine gêne inhérente à la théorie freudienne. La pensée psychanalytique procède toujours par voie régrédiente et comprend l'actuel par le passé, l'adulte par l'enfant. C'est là une démarche inévitable puisqu'elle est induite par l'hypothèse de l'inconscient et de son inaltérabilité temporelle. Mais la rançon de cette démarche est une certaine difficulté à rendre compte des processus progrédients, évolutifs, maturationnels. Le cas du processus de sublimation reste à cet égard exemplaire : il est infiniment plus facile à l'analyste de remonter d'une activité sublimatoire aux fantasmes inconscients et à la pulsion qui en sont les sources que de saisir comment cette pulsion et ces fantasmes ont trouvé à se réaliser, dans l'actuel, par cette activité sublimatoire plutôt que par telle autre.

On sait bien que l'analyse ne s'effectue toujours que dans l'après coup. Pareillement, s'agissant de l'effet de la cure, Freud comprend bien l'éclosion de la névrose de transfert, il s'explique le renforcement éventuel des symptômes, il interprète la régression structurelle de l'analysant, mais il se trouve beaucoup plus démuni lorsqu'il s'agit de comprendre que, pour finir, le bilan s'avère positif et que, là où le ça était, le moi est advenu. Quand on fit à Freud l'objection qu'après l'analyse il conviendrait d'envisager une «psycho-synthèse» de l'analysant, sa réponse n'est pas ambiguë, mais elle demeure purement descriptive :

> «Quand, dans l'analyse du cas, nous éliminons les résistances, nous voyons ce psychisme se coordonner et la grande entité que nous appelons "moi" s'agréger tous les émois instinctuels jusqu'alors détachés et écartés de lui. C'est ainsi que se réalise automatiquement, inévitablement, la psycho-synthèse, sans que nous ayons à intervenir ; en décomposant les symptômes en leurs éléments, en levant les résistances, nous créons les conditions nécessaires à la production de cette synthèse.» (*La Technique psychanalytique*, p. 134.)

Freud n'a jamais cessé de répéter que le but de l'analyse était de «surmonter l'amnésie infantile». Du point de vue de l'analyste, le processus de surmontement serait en somme le but même de toute cure, puisqu'il s'agit toujours de surmonter le ça pour qu'en son lieu et place advienne le moi.

Mais un autre point de discussion, plus circonscrit, nous permettra d'avancer davantage.

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

5) Surmonter un deuil

« Deuil et mélancolie » recèle quatre occurrences de « *überwinden* » :

> « Nous comptons bien que [le deuil normal] sera surmonté [*überwunden*] après un certain laps de temps. » [F. (1915-b), p. 148/*G.W.* X, p. 429].
>
> « [Chez le maniaque], reste caché pour le moi ce qu'il a surmonté [*überwunden*] et ce dont il triomphe. » [F. (1915-b), p. 167/*G.W.* X, p. 441.]
>
> « ... dans la manie, il faut que le moi ait surmonté [*überwunden*] la perte de l'objet... » [F. (1915-b), p. 167/*G.W.* X, p. 442.]
>
> « ...le deuil normal surmonte [*überwindet*] bien, lui aussi, la perte de l'objet... » [F. (1915-b), p. 168/*G.W.* X, p. 442.]

Or, à quoi tend le travail de deuil sinon à accepter l'épreuve de réalité :

> « ... l'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. » [F. (1915-b), p. 150.]

Bien sûr, cette exigence de l'épreuve de réalité est relayée par la « conscience morale » intérieure, et Freud profite de l'analyse de la mélancolie pour poser une pierre à l'instance qu'il baptisera d'ici quelques années le « Surmoi ». Reste que l'épreuve de réalité conservera toujours *le statut d'une instance à part entière* :

> « Cette instance qu'on appelle habituellement conscience morale, nous la compterons avec la censure de la conscience et l'épreuve de réalité au nombre des grandes institutions du moi. » [F. (1915-b) p. 155],

texte repris presque mot pour mot dans le « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » :

> « Le Cs. doit disposer d'une innervation motrice qui permet de décider si on peut faire disparaître la perception ou si celle-ci se révèle résistante. L'épreuve de réalité n'a pas à être autre chose que ce dispositif. [...] Nous poserons l'épreuve de réalité comme l'une des grandes institutions du moi, à côté des censures... » (p. 143).

Cette courte incursion dans « Deuil et mélancolie » nous aura ainsi précisé le point de vue topique du processus de surmontement : si le travail de deuil consiste essentiellement à surmonter la disparition de l'objet dans la réalité extérieure, et si c'est l'instance dite « épreuve de réalité » qui édicte ce travail, il ne reste qu'à reconnaître en cette instance

le « lieu » psychique où opère le processus de surmontement. Au demeurant, cela ne surprendra qu'à moitié si l'on se souvient que l'inquiétante étrangeté issue d'un retour du surmonté était liée à un cas « d'épreuve de la réalité »

6) Surmonter une « inhibition de développement »

Je l'ai déjà souligné : « *überwinden* » est très souvent associé chez Freud à un processus évolutif. Nous retrouvons par conséquent ce verbe lorsqu'il décrit, en maints passages, les trois stades — animiste, religieux et scientifique — de la pensée. Le texte sur l'*Unheimliche* ainsi que celui sur « les deux Principes... » en ont fourni chacun un exemple. Citons aussi ce fragment tiré de l'essai sur Léonard de Vinci :

> « Sans aucun doute, Léonard avait surmonté [*überwunden*] et la religion dogmatique, et la religion personnelle, et s'était fort éloigné, au cours de ses conceptions investigatrices, de la conception chrétienne de l'univers. » [F. (1910), p. 127/*G.W.* VIII, p. 197.]

Et aussi ce passage de *L'Avenir d'une illusion* :

> « [A moi] s'impose alors l'idée que la religion est comparable à une névrose infantile, et [je suis] assez optimiste pour croire que l'humanité surmontera [*überwinden*] cette phase névrotique, tout comme tant d'enfants, en grandissant, guérissent d'une névrose similaire. » [F. (1927-a), p. 76/*G.W.* XIV, p. 377.]

Dans « Morale sexuelle civilisée... », Freud évoque les problèmes de la conjugalité et parle du moment où « la femme a surmonté [*überwunden*] le retard de son développement » [F. (1908) p. 41/*G.W.* VII, p. 161], surmontement qui, dit-il, la fait accéder « au faîte de son existence de femme. »

Dans les *Cinq leçons...*, Freud parle de la fixation en ces termes :

> « Il arrive très souvent que l'auto-érotisme ne soit pas complètement surmonté [*überwunden*], ce que démontrent les troubles les plus divers que l'on peut voir apparaître au cours de la vie. » [F. (1909-b), p. 53/*G.W.* VIII, p. 48.]

Dans « Analyse terminée... » la fixation apparaît encore comme le négatif du surmontement :

> « [Il arrive] que la "fixation originaire" à la mère ne soit pas surmontée [*überwunden*] et se continue par un "refoulement originaire." » [F. (1936), p. 371/*G.W.* XVI, p. 59.]

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud donne le tabou de la menstruation pour « une mesure contre le retour à une phase surmontée [*überwundene*] du développement ». [F. (1929), p. 50/*G.W.* XIV, p. 459.]

A chaque occurrence, nous pouvons remarquer l'usage flou du terme « *überwinden* » — ce pourquoi il ne deviendra jamais vraiment un concept analytique. P. Ricœur s'irritera de cette imprécision sémantique à propos d'un passage du livre sur Léonard de Vinci. Freud écrit :

> « Peut-être Léonard a-t-il désavoué et surmonté [*überwunden*] la force de l'art, le malheur de sa vie d'amour en ces figures qu'il créa... » [F. (1910), p. 111/*G.W.* VIII, p. 189.]

Et Ricœur de s'écrier : « Que veut donc dire "désavoué" et "surmonté" ? » (p. 174). Certes, il devrait bien savoir que le « désaveu » n'a pas tardé à être érigé en concept freudien. Mais il est vrai que l'on chercherait en vain une formulation conceptuelle du « surmonté », excepté tout de même dans le texte sur l'inquiétante étrangeté.

Mais l'intérêt de ce terme réside surtout dans les concepts qu'il engendre : il faut voir dans « *überwinden* » comme une matrice conceptuelle, un « générateur » de concepts. Pour Freud, « surmonter », c'est tout un programme ! Cela peut signifier « élaborer » une problématique, « réaménager » ses investissements, « user » la prégnance des imagos archaïques, « élargir » le champ du moi, effectuer un « travail de deuil », « accéder » à l'association libre, « renoncer » à un mode de pensée anachronique, « lier » psychiquement l'énergie libre,... Mais toujours il s'agira d'une seule et même chose : libérer le moi d'une emprise excessive du ça et des fonctionnements archaïques qui lui sont associés.

Dans son article « Sur les types d'entrée dans la névrose », Freud en vient à postuler une force psychique qui inciterait l'appareil psychique à se développer (hypothèse qui a été reprise et amplifiée par Winnicott). Le passage vaut d'être rapporté.

Dans un cas particulier d'entrée dans la névrose, Freud trouve à l'œuvre une certaine « immaturité du moi » devant les exigences de la réalité. Il invoque une « inhibition de développement » du moi. Pourtant, dit-il, si cette immaturité était seule en cause, nous n'assisterions pas à une névrose mais à un simple cas d'infantilisme. D'où vient donc qu'il y ait conflit ? Quelle est cette force qui s'oppose à « l'inhibition de développement » du moi ? Freud formule ainsi sa réponse :

> « Tout ce que nous savons par ailleurs nous force à supposer qu'il existe une tendance à surmonter [*überwinden*] les fixations infantiles. » [F. (1912-b), p. 179/*G.W.* VIII, p. 327.]

Décidément, le surmontement est bien un processus dynamique et il serait même tentant de trouver en lui, au détour de cette page, l'expression psychique d'une des pulsions du moi. Qu'il aide le moi à prendre en compte la réalité extérieure, qu'il l'incite à désinvestir un objet disparu de la réalité extérieure, ou qu'il tende à arracher le moi à des modes de fonctionnements archaïques peu conformes à la réalité extérieure, le surmontement, toujours, joue le jeu du Principe de Réalité, contre le ça, pour le compte du moi.

7) Surmontement et refoulement

Il serait grand temps à présent de se risquer à mettre en forme les diverses informations que cette enquête, même partielle, a pu fournir. Je partirai de ce passage des *Cinq leçons*... où Freud s'interroge sur les modalités par lesquelles « les désirs inconscients libérés par la psychanalyse [sont] rendus inoffensifs ». C'est là en effet toute la question des processus progrédients dans la cure, celle de la « psycho-synthèse », que Freud aborde de front. Sa réponse est triple :

— ces désirs sont réemployés au profit du moi pour l'édification du caractère ou investir diverses activités ;

— ces désirs sont sublimés ;

— ces désirs sont purement et simplement supprimés.

C'est dans ce dernier avatar des désirs infantiles que l'on peut voir le plus sûrement l'effet du processus de surmontement :

> « Il arrive, le plus souvent, que ces désirs soient simplement supprimés par la réflexion, au cours du traitement. Ici, le refoulement est remplacé par une sorte de critique ou de condamnation. Cette critique est d'autant plus aisée qu'elle porte sur les produits d'une période infantile du moi. Jadis l'individu, alors faible et incomplètement développé, incapable de lutter efficacement contre un penchant impossible à satisfaire, n'avait pu que le refouler. Aujourd'hui, en pleine maturité, il est capable de le maîtriser [*beherrschen*]. » [F. (1909-b), p. 64.]

Freud pointe ici ce « jugement de condamnation » dont il reparlera la même année à propos de petit Hans, puis en 1915 dans l'article sur « le Refoulement ». Après ce jugement de condamnation — où D. Lagache a voulu voir un « mécanisme de dégagement du moi » —, Freud en décrira deux autres : le jugement d'existence et le jugement d'attribution (dans l'article sur « la Négation »). En fait, pour différents qu'ils soient, ces trois jugements constituent autant d'atouts pour le moi afin qu'il surmonte et l'épreuve de réalité, et la pression des exigences pulsionnelles. Dans un premier temps, je proposerais donc de voir dans l'« *überwinden* » un

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

264

proto-concept qui ne put acquérir la consistance d'un concept qu'en éclatant, entre autres, en ces trois jugements.

En tout état de cause, le surmontement aurait le moi pour champ de manœuvres. Et si le moi, selon la formule, sert à la fois les deux maîtres que sont le ça et la réalité extérieure, on peut dire que le surmontement ne sert que le moi, et qu'il le sert contre le ça et la réalité extérieure. Le surmontement serait en somme un processus de défense du moi par lequel celui-ci tendrait à s'autonomiser en regard de ses deux maîtres que, par ailleurs, il est bien contraint de servir. S'il y parvenait, le « moi autonome » hartmannien cesserait d'être un idéal fantasmatique — voire un moi idéal — pour devenir un concept opératoire. Mais on sait malheureusement qu'il en va du « moi autonome » comme du bébé winnicotien, que « ça n'existe pas », du moins jamais seul !

Mais qu'en serait-il de l'articulation du processus de surmontement et de celui de refoulement ? La question se pose en effet dès lors que notre enquête nous montre que le moi peut, semble-t-il indifféremment, surmonter une épreuve de réalité ou un désir inconscient. De plus, après avoir soigneusement distingué deux sortes d'inquiétante étrangeté, nous lisons qu'elles entretiendraient entre elles des liens fort étroits :

> « Il ne faut pas, par prédilection pour les solutions faciles et les exposés clairs, se refuser à reconnaître que les deux sortes d'inquiétante étrangeté que nous distinguons ici ne peuvent pas toujours se séparer nettement dans la vie réelle. Quand on considère que les convictions primitives se rattachent profondément aux complexes infantiles et y prennent à proprement parler racines, on ne s'étonnera pas beaucoup de voir leurs limites se confondre. » [F. (1919), p. 205.]

Comment, dès lors, maintenir cette « différence psychologique sensible » que venait de souligner Freud entre « refoulé » et « surmonté » et à la fois saisir cette complicité, cette accointance qui semble relier ces deux processus ?

L'élucidation, même partielle, de cette question passe par la prise en compte d'un point de théorie dont on fait trop souvent l'économie alors que Freud y revient à plusieurs reprises : je veux parler de l'hypothèse d'une seconde censure qui jouerait aux frontières du système conscient et du système préconscient. Je me reporte à l'article sur « l'Inconscient » :

> « A tout passage d'un système dans le système immédiatement supérieur, donc à tout progrès vers un niveau plus élevé d'organisation psychique, correspond une nouvelle censure... » [F. (1915-a), p. 104.]

Et plus loin :

> « Une très grande partie du préconscient tire son origine de l'Ics [...] et est soumise à une censure avant de pouvoir devenir conscient. » (p. 104.)

Enfin :

> « La cure psychanalytique nous apporte la preuve inattaquable de l'existence de la seconde censure, celle qui se situe entre les systèmes Pcs et Cs. Nous imposons au patient de former quantité de rejetons de l'Ics et, pour ce faire, nous le mettons en devoir de surmonter [*überwinden*] les objections que la censure oppose au devenir conscient de ces formations préconscientes, et la victoire sur cette censure nous fraye la voie d'une suppression [*Aufhebung*] du refoulement, qui est l'œuvre de la censure précédente. » [F. (1915-a), p. 105/*G.W.* X, p. 292.]

Surmonter les objections de la censure entre Pcs et Cs, voilà qui correspond très exactement à la règle fondamentale qui consiste à demander à l'analysant de suspendre son jugement de condamnation. Et cette suspension ouvre la voie vers un assouplissement de la censure entre Pcs et Ics, permissivité qui autorise alors le retour des refoulés. De part et d'autre du système Pcs il y aurait ainsi deux censures, et *ces deux censures seraient reliées entre elles de telle sorte que l'ouverture de l'une entrouvrirait aussi l'autre*, comme si — si l'on me passe cette image — le seul fait d'ouvrir les grilles du parc contribuait déjà à déverrouiller la porte du château.

Dans le texte sur l'inquiétante étrangeté, on nous dit que le surmonté infantile a « pris à proprement parler racines » dans le refoulé infantile. Dans « Deuil et mélancolie », nous avons vu que l'instance nommée « épreuve de réalité » avait partie liée avec la « conscience morale », alias le « surmoi ». Et dans l'article sur « l'Inconscient » enfin, il s'avère que le retour du surmonté prépare et facilite le retour du refoulé. Une reprise synthétique de ces divers aspects du processus de surmontement peut être menée sur de multiples fronts : processus analytique, élaboration psychique, évolution des processus de pensées, etc... Le cadre du présent travail ne permettant pas de développer, mais seulement de signaler, tous ces axes de recherche, je me bornerai ici à évoquer la question du complexe d'Œdipe et de son « déclin ».

8) Le complexe d'Œdipe et son surmontement

Lors de l'acmé œdipienne, seul le refoulement exerce son action sur les émois sexuels de l'enfant, ceci sous l'égide du surmoi œdipien fraîchement instauré. La période de latence qui succède au déclin du complexe d'Œdipe ne correspond pas vraiment à un silence pulsionnel mais plutôt à un retour feutré — voire sublimé — de ce qui a été violemment refoulé lors de la flambée œdipienne. Il faut entendre par « retour feutré » un « retour médiatisé par le moi », et plus précisément un

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

«retour médiatisé par les fonctions de jugements du moi» qui commencent à devenir prééminentes. Le Principe de Réalité ne peut en effet advenir que dans la mesure où le jugement d'existence prend le pas sur le jugement d'attribution, ce dernier étant une fonction archaïque du moi primitif entièrement au service, comme le refoulement, du Principe de Plaisir-Déplaisir. En d'autres termes, nous dirons que la période de latence nous fait assister à l'affermissement de l'instance dite «épreuve de réalité», cette «censure» qui se distingue du surmoi en ce qu'elle ne s'intéresse pas de façon exclusive au sexuel.

Par contre, le jugement de condamnation doit être compris comme une émanation évoluée du surmoi œdipien. Aussi bien, à mesure que le jugement de condamnation s'affirme, le surmoi — l'instance refoulante par excellence — s'assouplit et tolère de plus en plus les retours dans le conscient de ce qui avait été refoulé. La condition de cette relative permissivité surmoïque consiste donc en ce que le moi, de par sa fonction de jugement, désamorce les contre-investissements — fort dispendieux en énergie — en tenant les rejetons de l'inconscient pour ce qu'ils sont, à savoir : anachroniques, inadéquats et non conformes à la réalité.

Un moi suffisamment structuré, un idéal du moi convenablement constitué et une estime de soi solide : telles sont les conditions essentielles pour que le surmoi relâche quelque peu son action refoulante. En somme, le moi et ses satellites prennent, au moins partiellement, le relais du surmoi, et ce de façon beaucoup plus économique pour l'équilibre psycho-affectif du sujet. C'est bien pour cette raison que D. Lagache, comme nous le rappelions, a vu dans le jugement de condamnation un mécanisme de dégagement du moi.

Tout se passe comme si la répartition des tâches sur plusieurs instances psychiques lors de la période de latence permettait une meilleure circulation inter-systémique : à la rigidité consécutive à la crise œdipienne succède une «refluidification» progressive des investissements, processus qui permet la mise en place des diverses sublimations. L'énergie considérable primitivement mobilisée pour maintenir les contre-investissements se trouve, par le fait, progressivement libérée et reversée au compte du moi et de ses activités.

Tous ces processus — résumés ici évidemment avec beaucoup trop de brièveté — participent à ce qu'on pourrait appeler le «surmontement du complexe d'Oedipe». Tant que cet ensemble de dispositifs n'est pas mis en place, tant que le sujet n'a pas fait le deuil de ses théories sexuelles infantiles, tant que sa mégalomanie infantile prévaut, tant qu'il ne peut que refouler ses émois œdipiens, il n'a pas surmonté son œdipe, il n'a pas surmonté son angoisse de castration. Sa névrose infantile perdure et, même, elle se trouve réactivée lors de la puberté. Ce ne sera peut-être que dans la cure analytique qu'il lui sera donné, avec quelque retard, d'effectuer le travail d'élaboration qui échoit ordinairement à la période de latence. Freud ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit, dans «Analyse terminée et analyse interminable» :

> «... l'analyse est terminée [...] lorsque deux conditions ont été à peu près réalisées : 1° Le patient ne doit plus souffrir de ses symptômes et avoir surmonté [*überwunden*] ses angoisses; 2° Le psychanalyste doit avoir constaté qu'une grande partie de ce qu'avait refoulé le malade est redevenu conscient, que beaucoup de choses incompréhensibles ont été élucidées, que bien des résistances intérieures ont pu être surmontées [*besiegt*] de telle façon qu'un retour des processus pathologiques ne soit plus à redouter.» [F. (1936), p. 374/*G.W.* XVI, p. 63.]

D'ailleurs l'«*überwinden*» apparaît à plusieurs reprises sous la plume de Freud, en dehors de la technique analytique, et au sujet du complexe d'Œdipe. Livrons-en quelques occurrences :

En 1909, à propos de la terminaison de l'analyse du petit Hans :

> «J'ajouterai pour finir que, dans le dernier fantasme de Hans, l'angoisse émanée du complexe de castration est surmontée [*überwunden*], l'attente anxieuse muée en attente joyeuse.» [F. (1909), p. 165/*G.W.* VII, p. 335.]

En 1912, dans l'article «Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse», Freud écrit à propos de l'impuissance psychique :

> «Le contenu prévalent de ce matériel pathogène, c'est, le plus généralement, la fixation incestueuse non surmontée [*überwundene*] à la mère ou à la sœur.» [F. (1912-c), p. 56/*G.W.* VIII, p. 79.]

Puis, dans le même texte :

> «... pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté [*überwunden*] le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur.» [F. (1912-c), p. 61/*G.W.* VIII, p. 86.]

Enfin citons ce passage de l'article de 1927 sur «Le fétichisme» :

> «Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration, lorsqu'il voit l'organe génital féminin. Pour quelles raisons cette impression conduit certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte [*überwindet*] cet effroi, cela, certes, nous ne pouvons pas le dire.» [F. (1927-b), p. 135/*G.W.* XIV, p. 314.]

Surmonter le complexe d'Œdipe, c'est donc juste le contraire que de refouler les désirs incestueux et les menaces de castration. Aussi bien

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

peut-on comprendre que le texte sur « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923) ne présente aucune occurrence du verbe « *überwinden* » : l'acmé œdipienne du petit enfant ne peut que « succomber au refoulement » (p. 117), car son surmontement supposerait un moi autrement plus mature. Le difficile surmontement du complexe d'Œdipe consiste en une lente élaboration des fantasmes de castration et de la scène primitive, et ce travail nécessite d'innombrables réaménagements des investissements, de nombreux déplacements le long de chaînes symboliques qui constituent la trame de toutes les sublimations. Sublimer, au reste, n'est-ce pas surmonter les refoulements ?

On comprendra, dès lors, que cette notion - car il s'agit d'une notion plus que d'un concept - de surmontement nous soit apparue pertinente en regard des questions de créativité et de plaisir esthétique. Mais ici, pour nous en tenir à la problématique du développement et de la maturation du sujet, nous avons voulu souligner tout l'intérêt qu'il y aurait à relever le terme d'« *überwinden* » toutes les fois qu'il apparaît dans le corpus freudien puisqu'il traverse ce corpus de part en part avec une remarquable cohérence sémantique.

Nous ne croyons pas pour autant qu'il faille considérer le surmontement comme un concept freudien à part entière. A notre avis, la grande fréquence de ce verbe prouve seulement que cette notion demeurera toujours pour Freud comme « l'index d'une exigence de la doctrine, dont [il voyait] mal comment on pourrait se passer ». Ainsi s'expriment les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse* pour terminer leur article sur le concept de Sublimation. Peut-être en va-t-il un peu du surmontement comme de la sublimation, et il s'est précisément trouvé des analystes pour s'interroger sur la valeur conceptuelle du terme de sublimation.

Tout au plus pourrions-nous parler de « proto-concept », au sens où cette notion semble avoir engendré plusieurs des concepts freudiens que nous avons évoqués plus haut. Et la persistance de l'« *überwinden* » tout au long de l'œuvre freudienne nous paraît témoigner que la démarche régrédiente de la psychanalyse n'a de sens que dans un projet finalement progrédient, selon le paradoxe qui veut que le but du processus analytique est de provoquer ce qu'on pourrait appeler « l'automatique processus de psycho-synthèse ».

BIBLIOGRAPHIE

Références des textes de S. Freud :

— les références des textes allemands renvoient aux *Gesammelte Werke*, en 18 volumes, Londres, Imago, 1940-1952.
— Les références des traductions françaises renvoient aux éditions suivantes :

(1895) : *Etudes sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1971.

(1896) : « Sur les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1973.

(1900) : *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1971.

(1904) : « La méthode psychanalytique de Freud », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1970.

(1908) : « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.

(1909-a) : « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1970.

(1909-b) : *Cinq leçons de psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.

(1910) : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, Idées, 1977.

(1911) : « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Psychanalyse à l'université*, Tome 4, n° 14, 1979.

(1912-a) : « Conseils aux médecins », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1970.

(1912-b) : « Sur les types d'entrée dans la névrose », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1973.

(1912-c) : « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.

(1914) : « Remémoration, répétition et élaboration », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1970.

(1915-a) : « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Idées, 1968.

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

(1915-b) : « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Idées, 1968.

(1916) : *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966.

(1919) : « L'inquiétante étrangeté », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, Idées, 1971.

(1923) : « La disparition du complexe d'Œdipe », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.

(1924) : « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1973.

(1926) : *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1975.

(1927-a) : *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1971.

(1927-b) : « Le fétichisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.

(1929) : *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., 1971.

(1936) : « Analyse terminée et analyse interminable », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome XXXIX, n° 3, mai-juin 1975.

Autres textes cités :

Costes (A.), « Boris Vian et le plaisir du texte », in *Les Temps Modernes*, août-sept. 1975, n° 349-350.

Lagache (D.), « La psychanalyse et la structure de la personnalité », in *La Psychanalyse*, n° 6, P.U.F., 1958.

Laplanche (J.) et Pontalis (J.-B.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.

Rey (J.-M.), *Les mots à l'œuvre*, Paris, Aubier-Montaigne, 1979.

Ricœur (P.), *De l'interprétation*, Paris, Le Seuil, 1965.

Fradet David. *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène.*

La notion de moyenne et extrême raison [222]

Les pythagoriciens avaient déterminé diverses façons de diviser un segment de droite pour construire **des rapports**. L'une de ces méthodes est la division en extrême et moyenne raison. Il s'agit de déterminer un point C sur un segment de droite AB de telle sorte que :



$$\frac{\overline{AB}}{\overline{AC}} = \frac{\overline{AC}}{\overline{CB}}$$

Ce rapport a joui au cours des siècles d'un statut particulier auprès des mystiques et des artistes et a porté les noms de *nombre d'or* ou de *divine proportion*. On lui a accordé un rôle mystérieux et sacré. Il fut à une certaine époque considéré comme la clé de l'équilibre et de l'harmonie.

Le problème géométrique consiste donc à diviser un segment de droite AB de longueur quelconque de telle sorte que :



$$\frac{\overline{AB}}{\overline{AC}} = \frac{\overline{AC}}{\overline{CB}}$$

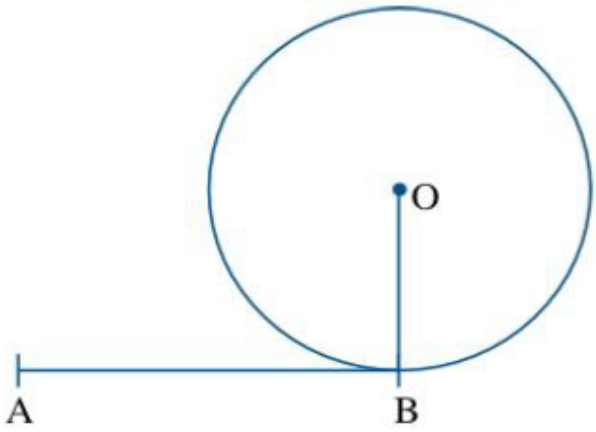
222 Extrait d'une explication de André ROSSE, *Extrême et moyenne raison*, document disponible en Pdf.

Nous allons voir comment déterminer ce point par une construction géométrique, puis nous démontrerons par les rapports et proportions que le point obtenu est bien celui cherché.

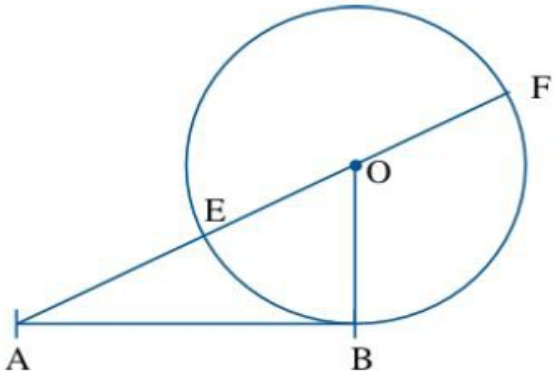
Sur le segment de droite AB, élevons en B une droite BO perpendiculaire à AB et telle que la longueur du segment BO soit la moitié de celle du segment AB.



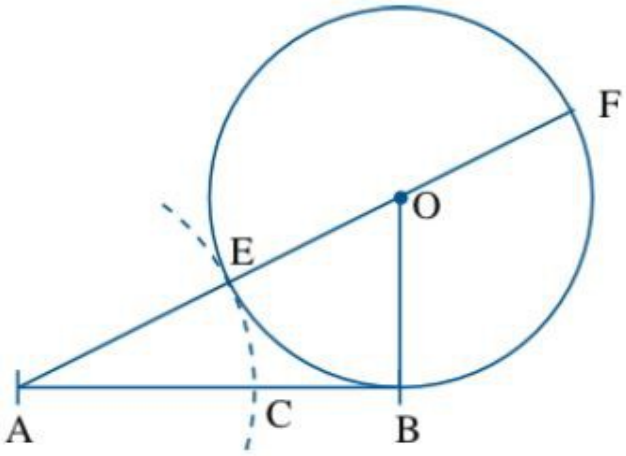
Traçons le cercle de centre O et de rayon OB. Par construction, le segment AB est alors tangent au cercle.



Traçons maintenant la droite passant par le point A et le point O, centre du cercle. Cette droite coupe le cercle aux points E et F.



En prenant le point A comme centre et la longueur AE comme rayon, traçons un arc de cercle de façon à reporter la longueur AE sur la droite AB. On détermine ainsi un point C sur la droite AB.



Il reste à montrer que le point C est bien celui pour lequel

$$\frac{\overline{AB}}{\overline{AC}} = \frac{\overline{AC}}{\overline{CB}}$$

L'argument est le suivant : par construction, la droite AB est tangente au cercle au

point B. En effet, la droite AB et le rayon OB sont perpendiculaires et, toute droite perpendiculaire à l'extrémité du rayon d'un cercle est tangente à ce cercle.
De plus, la droite AF est une sécante du cercle. Or, lorsque d'un point hors d'un cercle on trace une tangente et une sécante à ce cercle, la tangente est moyenne proportionnelle entre la sécante entière et sa partie extérieure. La partie extérieure au cercle de la sécante AF est le segment AE. On peut donc écrire :

$$\frac{\overline{AB}}{\overline{AC}} = \frac{\overline{AC}}{\overline{CB}}$$

On obtient donc le rapport cherché et le point C obtenu par la construction est bien le point qui divise le segment AB en extrême et moyenne raison. En d'autres mots, AC est moyenne proportionnelle entre le segment entier AB et son plus petit segment CB. La valeur de ce rapport d'extrême et moyenne raison est appelé nombre d'or et représenté par la lettre phi.

On peut déterminer la valeur numérique du rapport d'extrême et moyenne raison de la façon suivante : représentons par *a* la longueur du segment AB et par *b* la longueur du segment AC.



Le nombre phi est alors le rapport a/b. De plus, la longueur du segment BC est a-b, et on peut alors écrire :

$$\frac{a}{b} = \frac{b}{a-b}$$

d'où :

$$a^2 - ab = b^2,$$

et :

$$a^2 - ab - b^2 = 0.$$

Nous avons présenté succinctement les propriétés du nombre d'or. Il existe de nombreuses interprétations mystiques et magiques, la psychanalyse a su nous en donner une version *phallique*...

Il est à noter que la mystique des nombres remonte aux Pythagoriciens. Pour eux, les nombres avaient une valeur symbolique. Ainsi, le nombre *un* représentait la raison, car seule la raison pouvait produire un ensemble consistant et harmonieux de connaissances.

Pour Luca Pacioli cette proportion mérite le qualificatif de divine pour cinq raisons :

- Comme Dieu, elle est unique.

- Comme la Sainte Trinité est une substance en trois personnes, elle est une seule proportion en trois termes :

$$\frac{b}{a} = \frac{a+b}{b}$$

- Comme Dieu ne peut se d´efinir en paroles, elle ne peut s'exprimer par des nombres intelligibles (entiers) et par des quantités rationnelles, mais est

toujours occulte et secrète et appelée par les mathématiciens irrationnelle.

– Comme Dieu, elle est toujours semblable à elle-même.

La cinquième propriété étant le rôle qu'elle joue dans la construction des corps réguliers, en particulier le dodécaèdre, cinquième corps régulier de Platon pour qui ce corps était l'expression même de la quintessence ainsi que le rôle joué dans la construction du pentagone et du décagone.

L'étude du nombre d'or donne lieu à de belles constructions géométriques. Nous pouvons constater que la frontière est parfois ténue entre la science et la mystique : pour les grecs, l'Univers avait été conçu géométriquement. On pouvait comprendre l'harmonie de cette création par les rapports et proportions. Il était donc naturel pour eux de penser que la division en extrême et moyenne raison faisait partie des secrets de l'Univers et de la beauté.

La dépersonnalisation et l'Art

Marcel Duchamp (1887-1968)



Portrait de joueurs d'échecs (1911)



Nu descendant l'escalier n° 2 (1912)

Quelques anamorphoses

François Abélanet (http://www.francois-abelanet.com/)





Bernard Pras

Anamorphoses avec des objets de récupération !

http://bernardpras.fr/



Mauvaise place...

Sujet dépersonnalisé (déréalisé), mauvais focus entre Phi et petit a.



Bonne place !

..... Fin .....

La dépersonnalisation

Étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène

Résumé :

La dépersonnalisation, un trouble au cœur de l'être. Le sujet atteint par cette pathologie a la sensation que la vie est un rêve ou une illusion tout en ayant conscience d'un temps où il lui semblait qu'il était plus ancré dans la réalité. Son rapport au corps est extrêmement modifié et celui à l'environnement aussi (déréalisation). Cette perte de sens peut conduire à la dépression et à une apathie générale. Le sujet ne se sentant plus arrimé à la réalité a tendance à se replier sur lui-même. A l'heure actuelle il n'y a pas d'accord sur la symptomatologie de la dépersonnalisation et elle contient assez de tableaux différents, selon les auteurs, pour permettre l'élaboration des théories les plus diverses. Symptôme, syndrome ou mécanisme de défense, nous retrouvons la dépersonnalisation à l'occasion de multiples pathologies et elle est observable dans toutes les structures. Consécutive à la forclusion du Nom-du-Père ou encore conséquence d'un traumatisme, son caractère transnosographique laisse à penser qu'elle est étroitement liée à la structure même du sujet. De l'Unheimlich de Freud à l'Extime de Lacan, la dépersonnalisation vient souligner la question de l'identité et pointe sa nature structurale.

Mots clés :

Dépersonnalisation, déréalisation, Distanciation, verfremdung, effet de distanciation, verfremdungseffekt, identification imaginaire, corps, identification symbolique, perte, aliénation, séparation, bi-localisation, sujet, objet a, phallus, Autre, jouissance Autre, jouissance phallique, refoulement, traumatisme, innenwelt, umwelt, Réel, Symbolique, Imaginaire, structure, signifiants, manque, symptôme, fantasme, surmontement, inquiétante étrangeté, extime, unheimlich.

Depersonalization

Psychoanalytical study of the contemporary dimension of the phenomenon

Abstract :

Depersonalization is a disorder within the self. Subjects suffering from this disorder feel that life is a dream or an illusion, whilst being aware of a time when they felt they were more grounded in reality. Their bodily sensations and perception of the outside world are severely altered (derealization). This loss of sense can cause depression and general apathy. As the subject no longer feels grounded in reality, they tend to become withdrawn. There is currently no agreement as to the symptoms of depersonalization, for which different authors have quite different tables, allowing extremely diverse theories to be put forward. Depersonalization is variously described as a symptom, a syndrome, or a defence mechanism in a large number of disorders, and it can be observed in all structures. Following foreclosure of the Name-of-the-Father or as a result of trauma, its transnosographic dimension suggests that it is closely linked to the structure of the subject itself. From the “uncanny” (*unheimlich*) described by Freud to Lacan’s “extimacy”, depersonalization emphasises the issue of identity and highlights its structural nature.

Keywords :

Detachment, verfremdung, verfremdungseffekt, imaginary identification, body, symbolic identification, loss, aliénation, separation, bi-location, subject, objet petit a, phallus, Other, jouissance, repression, trauma, innenwelt, umwelt, Real, Symbolic, Imaginary, structure, signifiers, withdrawal, symptom, fantasy, overcoming, uncanniness, extime, unheimlich.

Discipline : Psychopathologie

Laboratoire de psychopathologie, nouveaux symptômes et lien social (EA 4050)

Place du Recteur Henri Le Moal, 35000 Rennes, France.